



# MAUTHAUSEN

HIER: CAUCHEMAR...

AUJOURD'HUI ESPOIR!

Direction, Administration - 10, Rue Leroux, PARIS-XVI\*

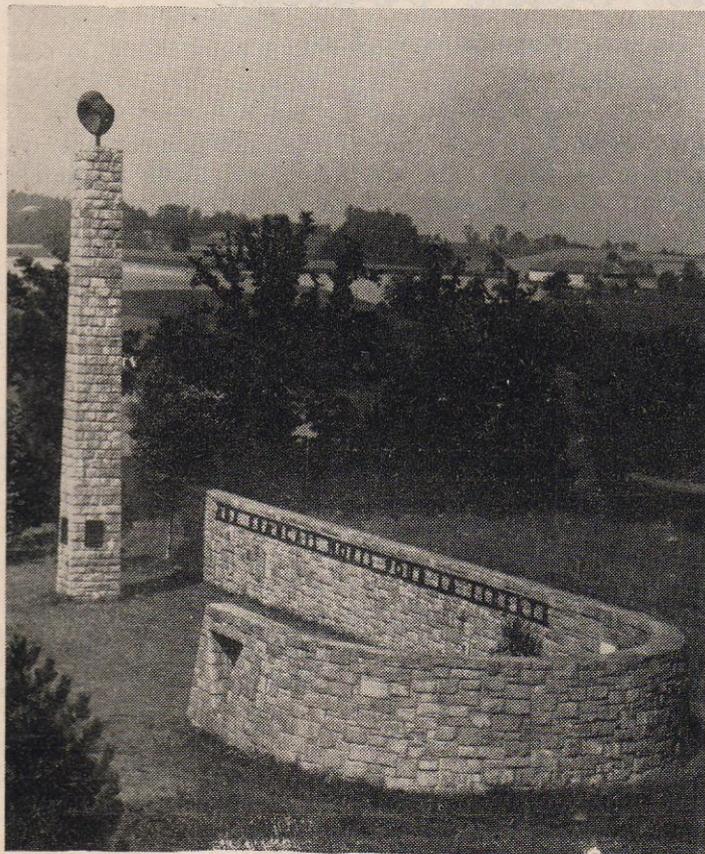
Tél. KLÉ. 20-93 et KLÉ. 34-85

C.C.P. Paris 5331-73

## SOUVENIRS ET VOYAGES

### AVANT-PROPOS

Notre Amicale a fait, en 1960, trois pèlerinages au camp de Mauthausen, avec extension de voyage en Hongrie et en U.R.S.S. et retour par la mer Baltique. Ces voyages ont été accomplis, le premier, en juin, les deux autres en août et septembre.



La formule de nos pèlerinages, avec extension de partie touristique, avait déjà fait ses preuves, mais en 1960, c'était la première fois que nous nous rendions en U.R.S.S.

Nous l'avons fait afin de réaliser le vœu exprimé par un grand nombre d'adhérents et aussi parce que nous pensons que de tels voyages peuvent faciliter la compréhension entre les peuples : nous avons constaté avec grand plaisir que les Soviétiques marquaient une grande amitié à l'égard des Français.

Cette initiative d'élargissement des voyages-pèlerinages a remporté un succès considérable auprès des cent cinquante personnes, anciens, familles et amis de déportés et martyrs, succès qui nous a été grandement facilité par les autorités hongroises, soviétiques et polonaises, que nous avons le devoir de remercier ici.

Nous remercions aussi vivement les associations de Partisans hongrois et celle des Partisans soviétiques ainsi que tous nos camarades déportés hongrois, soviétiques et polonais que nous avons retrouvés avec grand plaisir et qui, tout au long de notre voyage, nous ont accueillis avec tant d'amitié.

Nous adressons aussi tous nos plus vifs remerciements aux membres du Conseil Municipal du Havre, qui nous ont accueillis à l'Hôtel de Ville par des réceptions fort sympathiques.

Un grand merci à nos amis A. Cloud et J. Charles, tous deux « de Mauthausen » (respectivement secrétaires de la F.N.D.I.R. et de la F.N.D.I.R.P.), qui ont fait le maximum pour nous faciliter les démarches de notre débarquement en France à chacun de nos voyages et nous ont fait dans « leur ville » un accueil chaleureux.

← MONUMENT A LA MÉMOIRE DES FRANÇAIS  
MORTS A MAUTHAUSEN POUR LA LIBERTÉ.

L'intérêt primordial de la plupart de nos voyageurs fut axé plus particulièrement sur la « découverte » de l'U.R.S.S., que la plupart ignoraient ou qui ne connaissaient de cet immense pays que ce qu'ils avaient lu ou entendu — de façon plus ou moins objective ou partielle, souvent en mal, parfois en bien — dans les livres, revues, ou par radio.

Nous remercions tous nos « voyageurs » qui nous ont envoyés récits ou impressions aussi divers que l'étaient nos voyageurs eux-mêmes, mais traduisant toujours le contentement d'avoir fait une telle « découverte ».

Dans la catégorie « reportages », nous avons reçu, après le premier voyage en juin, trois articles détaillés de M. Binet, F. Pointu et J. Anne.

Nous nous sommes alors trouvés devant le dilemme d'avoir à choisir entre ces trois récits, car les publier tous aurait occasionné une « redite », les amalgamer les uns aux autres était difficile.

Notre comité de lecture a pensé préférable de publier intégralement le récit envoyé par Marcel Binet (ancien déporté), et de publier par ailleurs les impressions très intéressantes envoyées par F. Pointu (déporté) et J. Anne (ami de déporté).

Pour le deuxième voyage (4 au 25 août), nous

n'avons pas reçu de compte rendu détaillé, sans doute en raison de la composition plus réduite des participants. Enfin, en ce qui concerne le troisième et dernier périple, nous avons eu le reportage de M. Alex Ballu, dont la femme est mère d'un déporté mort à Mauthausen-Gusen et d'un franc-tireur fusillé.

Les auteurs des deux récits ont ceci de commun qu'ils n'étaient jamais allés auparavant en Union Soviétique. Leurs impressions, pour la petite partie qu'ils ont parcourues de cet immense territoire, sont donc « neuves ». Les visites qu'ils ont relatées sont souvent différentes et, en tous cas, diversement traitées.

Nos lecteurs apprécieront. Parfois, certains se reconnaîtront plus particulièrement... mais les « anonymes » revivront, grâce à nos « reporters », les péripéties du grand voyage traitées diversement, mais avec le souci de la plus grande objectivité, ce qui n'était pas facile.

Que nos bénévoles journalistes en soient remerciés ici, ainsi que Maurice Petit pour la réalisation de ce Bulletin.

E. VALLEY,

Secrétaire Général de l'Amicale.

## *Nous avons fait un beau voyage*

par Marcel BINET, Mauthausen-Gusen, Matricule 53.630

du 7 Juin au 27 Juin 1960

A la vérité, non, nous n'avons pas fait un beau voyage ; c'était bien mieux que cela. Inventez des adjectifs, des superlatifs, mettez-les à la suite comme on enfilerait des perles et, tout au bout du collier qui en résultera, vous aurez à peu près la somme de louange pour ce Pèlerinage-Voyage de l'Amicale de Mauthausen, groupant 70 personnes, qui, du 7 juin au 27 juin, nous fit traverser l'Allemagne, l'Autriche, la Hongrie, l'U.R.S.S., la Finlande, la Suède, le Danemark, pour finir par la Tamise (sans l'Angleterre ; mais nous en reparlerons) et toucher la France au Havre.

Pourquoi ce voyage a été sensationnel ? La réponse est facile : parce qu'il a été organisé de main de maître ! Parce que, partout, nous avons été accueillis de façon charmante, avec une amitié non feinte.

Je suis bien obligé de mettre deux lignes spéciales pour notre Secrétaire Général de Mauthausen, sa modestie dût-elle en souffrir ! Partout, voulant se dépenser sans compter, trouvant le moyen de sourire toujours, d'être d'une humeur égale, voulant faire plaisir à tous — ce n'est guère chose facile, lorsqu'on a la charge de soixante-dix personnes, différentes par les âges, le milieu, les idées. Eh bien !

cette gageure a été tenue. Pas de grincement de dents, ou si peu... ; pas de fausse note, une ambiance parfaite. Ces trois semaines nous ont enchanté. Merci aux organisateurs, merci à l'Amicale, merci au soleil, merci au « Michail Kalinin », et... pourquoi ne pas recommander ?

..

Lorsque Valley m'a demandé, dans le train qui nous menait à Budapest, de broser quelques touches concernant notre voyage, j'ai accepté volontiers. Je tiens à souligner qu'il ne s'agit pas d'un reportage ; étant partie intégrante, je ne me reconnais pas le droit d'émettre une opinion personnelle sur tel ou tel sujet, tel aspect, tel pays. Chacun a enregistré selon ses goûts, ses opinions, voire sa philosophie. De plus, en Hongrie et en U.R.S.S., nous avons été accueillis en tant qu'anciens déportés et en amis. Que l'on n'attende pas de moi des comparaisons, des critiques, des suggestions. Je ne veux faire qu'un récit, aussi objectif que possible, de ce qui a été, pendant trois semaines, un enchantement.



Vue du château de Salzburg

**DE PARIS A KIEV**  
**PAR MAUTHAUSEN**

Qu'il fait chaud, mes amis ! Les rues de Paris dégoulinent de soleil, les terrasses des cafés regorgent, la bière coule à flots. Rue Leroux, une fébrilité comme à la veille d'une grande bataille, une fièvre qui fait encore monter la température. Un tel demande s'il pourra recevoir son courrier à chaque étape ; un autre a oublié une valise dans le métro ; un troisième, a perdu sa femme ; plusieurs se font du souci au sujet des devises, etc., etc. Mais tout finira par se tasser.

Au rendez-vous fixé à la gare de l'Est, à 19 h. 45, les « pèlerins » arrivent par petits paquets. Il y en a qui se reconnaissent, se congratulent, ayant déjà fait des voyages ensemble. Les autres se dévisagent, ne se livrent pas encore. Tel ancien de Gusen croit reconnaître un camarade, les conversations débutent, timides, puis s'affermissent.

Presque de suite se forment de petits groupes, qui ont sympathisé. Le demi silence de 19 h. 45 est déjà un léger bruissement lorsque Valley arrive vers 20 heures. Beaucoup le connaissent, lui tapent sur l'épaule. D'autres, plus circonspects, le voyant pour la première fois, lui font du « *Monsieur Valley* » gros comme le bras. Dans trois semaines, il sera devenu pour tous : « *Notre Mimile* ».

Un bref appel, et il semble que nous sommes au complet pour passer sur le quai. Non, il en manque un. Le voilà. Diable ! aurions-nous pour ce voyage un moniteur d'éducation physique ? L'arrivant porte un magnifique survêtement en jersey bleu, un sac tyrolien, et paraît très décontracté. Tellement décontracté qu'il arborera la même tenue durant presque tout le voyage.

Celui qui a été le plus étonné, c'est certainement le gardien du Stade Olympique d'Helsinki, qui, voyant notre homme, avec sur la poitrine la flamme de l'Amicale et les couleurs françaises, s'est frotté

les yeux, se demandant si vraiment il s'agissait d'un athlète venu aux Olympiades de 1956 et qui, telle Blanche Neige, aurait dormi pendant si longtemps avec les dieux du Stade.

Cette fois, nous y sommes. Le train est là, chacun monte et s'installe. Oh ! ce n'est pas petite affaire ! Des bagages... il y en a ! Diable ! nous partons pour trois semaines et dans des pays froids (*sic*)... Mais n'anticipons pas.

Tout le monde est casé ; les parents, amis, ceux de l'Amicale qui sont venus en gare, agitent les mouchoirs. Le train démarre... l'aventure commence.

Nous sommes en première, dans l'Orient-Express, c'est-à-dire confortable. Les papotages commencent ; des chasseurs de canettes se mettent au travail ; des casse-croûtes apparaissent. La porte de notre compartiment s'ouvre et « Il » fait son entrée, moustache en veilleuse, cheveux ébouriffés : c'est Maxime ! Il distribue les insignes, prospectus et autres papiers, rend les passeports, prend contact avec tous, commence son numéro de rigolomanie qui durera autant que sa présence parmi nous. Sa gouaille, sa gentillesse, sa serviabilité seront appréciées par tous. Un peu moins apprécié, plus tard, certain hareng, au parfum suave !... Mais, ceci est une autre histoire !

Un certain silence tombe sur nos compartiments. Vers deux heures du matin, Strasbourg. Le dernier groupe rejoint le peloton en cette ville. Remue-ménage, interpellations ; femmes endormies qui avaient profité des places vides pour s'étendre ; et départ à petite vitesse pour Kehl. A cette station frontière, nous restons plus d'une heure pour un contrôle uniquement symbolique. Enfin ! le feu vert est donné, l'Orient-Express file maintenant en Allemagne, les premières teintes roses apparaissent. Notre seconde journée va commencer.



**8 JUIN - PELERINAGE A GUSEN-MAUTHAUSEN**

**EMOTION. IL FAIT BEAU, INDISPUTABLEMENT BEAU...**

Notre « Germaine » entre en scène à son tour. Elle commence ses comptes, ses soustractions, demande de l'argent à Pierre, en rend à Paul, et la « pauvre » va débiter dans la ronde des devises. Véritable casse-tête chinois, qui va se reproduire à chaque frontière. Toujours avec le sourire, toujours aimable, Germaine aura contribué, pour beaucoup, à la réussite de ce voyage. Qu'elle soit remerciée une fois de plus !

Mais, nous roulons toujours. Munich, — du moins sa gare — nous accueille un moment ; puis, un peu plus tard, nous arrivons à Salzburg. On distribue les paniers-repas — fort copieux — et la ronde des mandibules commence.

Linz, où nous sommes à l'heure, à 13 h. 20. Les cars nous attendent. Le soleil aussi. Embarquement, et en route pour Gusen-Mauthausen. Les voyageurs peuvent se rendre compte, dans la traversée de Linz, que cette grande ville a pansé toutes ses plaies de la dernière guerre. Une constatation : le nombre important de voitures de marques françaises.

GUSEN... Nous y sommes ; les voix sont chuchotées, l'émotion s'est emparée de tous. Parents qui voient ou revoient l'endroit où les leurs ont vécu, sont morts ; anciens déportés, qui retrouvent ces lieux avec stupeur, tellement il reste peu de chose ; amis qui se recueillent.

De Gusen II, il ne reste rien, strictement rien, puisque des maisons sont construites à l'emplacement exact de ce camp. On sent qu'une volonté est intervenue pour que disparaisse certains vestiges.

Du camp de Gusen I, on retrouve l'entrée avec les bâtiments en « dur » ; tout au fond, les deux blocs, en briques, construits pour les Commandos de Steyr. Et enfin, seul, isolé dans la nature, à quelques mètres de la route, le crématoire avec ses gueules ouvertes. C'est grâce à la ténacité particulière de l'Amicale de Mauthausen, en la personne de Valley, que la pioche n'a pas encore réussi à mettre par terre cet ouvrage sinistre, devenu maintenant un mausolée. Des fleurs fanées sont enlevées et des familles déposent une gerbe à la mémoire de tous nos camarades, qui n'ont connu que la peine, la souffrance, les atrocités et la mort. Quelle est poignante, cette minute de silence ! Quelle est chaude, cette « Marseillaise », plutôt grondée que chantée !

Trois camarades de Gusen : Aubertin, Binet, Parouty, décrivent avec des mots simples ce que fut la vie dans cet enfer ; ce que les hommes, à la tête de mort, étaient capables de faire à d'autres hommes. Et l'on mesure mieux encore les souffrances, et l'on comprend moins cette barbarie sinistre, cette organisation de tueurs... Une prière pour les uns, une pensée pour les autres ; notre groupe repart, cette fois, pour Mauthausen.

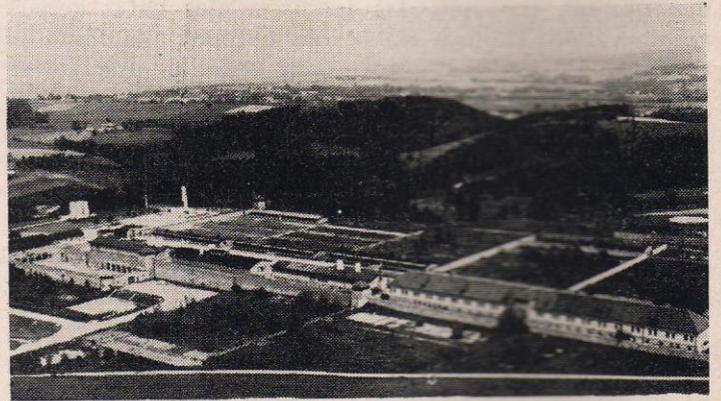
MAUTHAUSEN... La forteresse est toujours là, écrasante. Les anciens déportés n'ont pas besoin de faire appel à leurs souvenirs, car rien n'a changé dans l'aspect extérieur, à part la disparition des fameux rapaces qui ornaient le fronton. Une longue visite va commencer, sous la conduite de Valley et des anciens de Mauthausen. Tour à tour, les salles de torture, de pendaison, chambre à gaz et autres lieux sinistres seront revus par les uns, découverts par les autres.

Si la plupart des blocs ont disparu, trois sont restés, qui montrent le « confort » dont bénéficiaient les occupants. Le grand bâtiment, qui devait être une infirmerie, est toujours debout, ainsi que les cuisines ; les douches, où nous passions alternative-

ment sous les jets d'eau bouillante ou glacée ; la chambre à gaz, camouflée en salle de douches... Nous sommes écrasés par le souvenir, par l'ambiance de cette usine à tuer.

A l'extérieur, sont les monuments érigés par les nations dont les ressortissants ont connu, ici, une fin ignominieuse : Russes, Polonais, Italiens, Tchèques, Autrichiens, Yougoslaves, Juifs, Hongrois, etc., ont inscrit dans la pierre leurs larmes et leur souvenir. Le monument français, vers lequel nous nous dirigeons, est formé d'une colonne de granit, portant — en son sommet — un cœur. Tout autour, une muraille, où sont accrochés de pieux objets, sont inscrites de tendres pensées, sont exprimées tant de peines...

Notre « Marseillaise » s'envole sous ce ciel si bleu pour dire à tous nos morts qu'ils restent dans nos cœurs ; que nous n'oublierons jamais, que nous lutterons de toutes nos forces pour empêcher le retour du régime concentrationnaire, ainsi que le souligne, avec force, Emile Valley.



*Vue aérienne du camp de Mauthausen*

Puis, la carrière avec ses cent quatre-vingt-six marches, dont pas une n'a été épargnée par le sang. Un dernier coup d'œil, une dernière pensée et nous rejoignons les cars, qui vont nous emmener à Steyr pour y souper et y passer la nuit.

Bon gîte, bonne table, un petit vin blanc fort apprécié par quelques-uns et... extinction des feux, c'est-à-dire au lit : car de dures journées nous attendent.

## 9 JUIN - VIENNE A LA CRAVACHE

### BUDAPEST AUX LAMPIONS

Pas question de grasse matinée. Tout le monde debout à sept heures, et Valley rameute dans les couloirs. Le petit déjeuner est avalé ; puis, à l'heure dite, 7 h. 45, les cars nous emmènent à Linz, où nous devons prendre le train de 8 h. 56. Ceci est le

programme ; la réalité nous coïncera une heure sur le quai, le train ayant du retard. Profitant de ce délai, quelques-uns s'en vont au « tabac » pour essayer de trouver des « gauloises ». Les prévoyants n'ont pas manqué de gausser ces pauvres types qui quittent la France pour trois semaines sans emporter leurs cigarettes habituelles ; ils attendent le retour des chercheurs avec un certain sourire, qui se transformera en grimace, lorsque le « commando tabac » reviendra avec des gauloises d'exportation, payées quatre-vingt francs le paquet... C'était bien la peine d'en garnir le fond d'une valise, au départ de Paris ! Mais on jubilera tout de même un peu plus tard, en Suède, lorsque d'autres fumeurs invétérés se verront réclamer plus de trois cents francs pour la même marchandise.

Nous finissons par démarrer de Linz. Bien entendu, Vienne va se trouver en retard pour le programme. On déjeune dans un grand restaurant ; les tables de Français voient défiler les pastis et autres apéritifs de chez nous. Les bouchées doubles et rassemblement dans les cars. De Vienne, nous aurons une vision fugitive d'une grande et belle ville, pleine d'animation, aux rues impeccables avec de très beaux magasins. Pas le temps ! Pas le temps ! L'heure précieuse qui nous reste étant consacrée à Schönbrunn, palais de l'« Aiglon ». Inutile de décrire cet imposant monument, que tout le monde connaît, au moins par les cartes postales. Notre visite consistera à admirer le musée des carrosses où sont entassées toutes les splendeurs de cette locomotion. Les photographes se régalent ; mais la comparaison reste en faveur de la « D. S. 19 ».

Vite, vite... La journée reste placée sous ce signe, qui n'a rien à voir avec les carrosses. Ces derniers font place, à 16 h. 15, au train automoteur qui va nous emmener à Budapest.

Après quelques kilomètres en territoire autrichien, voilà les premiers miradors et la frontière hongroise. Nous roulons doucement, quelques-uns voudraient prendre des photos des premiers soldats de la ligne de démarcation ; mais il paraît qu'il vaut mieux pas !

Dans notre groupe, il y a des chasseurs, pas seulement de casquettes, du moins à ce qu'ils disent. Les pauvres, les voilà aux cents coups. Pensez qu'à gauche, qu'à droite, comme à la parade, défilent de grands lièvres roux, des faisans, des perdreaux, de quoi faire rougir le canon du fusil, en une demi heure remplir une charrette de gibier... Et dire qu'à l'ouverture, rentrés chez eux, ces malheureux seront contents de mettre dans le carnier — après une harassante journée — une vieille pie déplumée ou autre écureuil mangé des mites. A moins que... le marchand du coin... Pour ce jour, on tue, on retue à grands coups de « pan » et encore « pan » : aucune pièce n'est manquée.

qui n'a pas le temps de se servir de sa pétoire, ramasse les passeports pour les remettre aux douaniers et policiers hongrois. Avec quelques bonnes volontés, on classe selon la liste-type, on ficèle les paquets ; on est content comme tout lorsque ces messieurs se présentent. Eh bien ! non, ça ne marche pas ! Il faut, en vitesse, redistribuer les passeports à chacun, pour remise personnelle au fonctionnaire intéressé. Ouf ! Ils sont, enfin, entre les mains de leur propriétaire ! Quelle suée ! Comment ? Ça ne marche pas encore ? Il faut ramasser, à nouveau, les passeports pour contrôle avec la liste ; les redistribuer, pour qu'ils soient remis aux contrôleurs ; lesquels les rendront, à chacun, un peu plus tard. A raconter de cette façon, c'est assez rapide ; n'empêche que la comédie a duré plus d'une heure et, prise du bon côté, nous a fort divertis.

La campagne défile, assez monotone : plaines immenses plantées de maïs. « A croire, dira quelqu'un du groupe, qu'ils ne connaissent pas d'autres céréales ». Qui a parlé, d'un air connaisseur ? Rassurez-vous, nous allons le retrouver souvent, chaque fois qu'il sera question de veau, vache ou cochon, blé ou patates, tracteur ou faucheuse. Il fera même, plus tard, aux dirigeants d'un kolkhose — lesquels n'en sont pas encore revenus — une démonstration concernant le repiquage du maïs. Le groupe est donc nanti d'un spécialiste, baptisé par tous « Le Paysan » et, de cette façon, aucune erreur n'est possible. Par la suite, pour être dans la note « paysan », se transformera en « koulac ».

On commence à s'inquiéter de l'heure d'arrivée à Budapest. La nuit commence à prendre ce qui restait du soleil couchant, lorsque... catastrophe ! le train s'arrête. C'est la panne. La vraie panne. Une histoire de moteur, apprendra-t-on. Avec tout ça, il y en a



Laisant les chasseurs à leurs exploits, l'ami Valley,

VIENNE : *Le Prater*

qui ne sont pas tranquilles. Les signaux n'existent pas comme chez nous et, diable ! si nous venons à être tamponnés, notre voyage risquerait d'être compromis un tantinet. Au bout d'une grande heure et alors que le secours arrive, nos mécaniciens ont réussi la réparation et nous repartons, cap sur Budapest.

Pendant cette attente, le wagon-restaurant a reçu de nombreuses et fréquentes visites. Déjà la bière, de ce côté du rideau de fer, est diversement appréciée. Trop forte pour les uns, amère pour les autres, extra pour Mimile, qui fait une démonstration dégustative.

Des cheminées, encore des cheminées ; des usines qui semblent importantes, nous sommes dans la banlieue. A 22 h. 30, cette gare tant attendue nous reçoit enfin.

Une délégation importante de camarades hongrois est là, pour nous accueillir. Ils le font avec gentillesse et simplicité ; s'occupent de nos bagages, des formalités. Tout étant en place, direction de l'hôtel, en plein centre de la ville.

Il s'agit du « Palace » établissement important, aux salles imposantes, aux chambres très confortables. On nous sert à souper, pendant que l'orchestre, à notre intention, joue plusieurs chansons françaises.

Nous faisons la découverte de la cuisine hongroise et, pour nos palais, il s'agit d'une surprise. En effet, dans chaque plat ou presque, « du sucre ». Même dans la salade de concombres... Curieux !... Très curieux !

Mais, il est minuit passé. Les sages vont se coucher. D'autres partent à l'aventure...

## 10 JUIN - LA REINE DU DANUBE LA DANSE DES TOURS EIFFEL

Dès 8 heures, la salle à manger nous accueille. Un solide petit déjeuner avec : jambon, confiture, tartines beurrées, thé, café ou bière pour les amateurs, va nous permettre d'affronter cette dure journée.

Les cars sont à la porte, une charmante interprète, qui a vécu longtemps en France, est à notre disposition. Elle le sera, d'ailleurs, durant tout notre séjour en Hongrie et aura, toujours, pour tous, le mot gentil, le sourire, l'explication à toutes les questions. Merci à vous, Hélène, qui avez contribué, pour beaucoup, à notre découverte de votre belle ville.

Tour à tour, défilent les merveilles de cette cité. Le pont suspendu de 375 mètres, édifié en 1849, détruit pendant la guerre et reconstruit en 1949, impose par ses dimensions et ses lignes très pures.

Le musée national ; l'Opéra ; la citadelle ; l'église Mathias où étaient couronnés les rois de Hongrie, magnifique monument du moyen âge.

Puis, avec des arrêts un peu plus prolongés, nous verrons le stade populaire de 100.000 places, avec

des installations sensationnelles et dont nous sommes un peu jaloux en pensant à notre vieux stade de Colombes.

Le Parlement de Budapest est vraiment extraordinaire par ses lignes, son architecture de style néogothique, sa coupole de près de 100 mètres de haut. Les amateurs de photos s'en donnent à cœur joie.

Le Bastion des Pêcheurs est vraiment imposant. Il faut indiquer, en passant, pour ceux qui l'ignorent encore, que Budapest est formée par les deux anciennes agglomérations de Buda et de Pest, situées chacune de part et d'autre du Danube. Le Bastion est sur la hauteur de Buda et nous avons, sous les yeux, le magnifique panorama de Pest, avec en bas le Parlement et les ministères.

Nous voilà, maintenant, au Belvédère, point culminant de la cité. Admirens le monument de la Libération, élevé à la gloire et à la mémoire des armées russes, qui délivrèrent la cité de l'occupant nazi.

Tout ceci est parfait ; mais, il fait chaud, soif et faim. On nous emmène dans une brasserie populaire où nous allons goûter à la cuisine hongroise : au goulasch ; aux pâtisseries variées et très sucrées. Délicate attention, un petit cœur, aux armes et avec l'inscription de Budapest, figure au dessert. Il s'agit d'une sorte de pain d'épices. La plupart d'entre nous l'emporteront comme souvenir.

L'après-midi est laissé à chacun, pour flâneries personnelles, achats, etc. Nous remarquons que Budapest porte encore des blessures nombreuses... Il est vrai que 1956, n'est pas encore très loin.

Quelques-uns s'en vont à la grande piscine. Là, vous pouvez, sans crainte, plonger d'un coup. L'eau fait 30°, elle est très minéralisée et, quelle agréable sensation de détente et de bien-être ! Il faut dire que Budapest, est absolument construite sur des sources thermales. De partout elles jaillissent avec un débit journalier de 70 millions de litres. L'endroit où nous sommes comporte d'ailleurs non pas une, mais quatre piscines, situées en plein air, dans un cadre très pur. Soudain, la cloche retentit et les baigneurs se précipitent ; car, voici l'heure des vagues artificielles dans le « grand bain ». En cinq secondes, des vagues de deux mètres partent, déferlent, inondent, à la grande joie des grands et petits.

On ne saurait passer longtemps ici, malgré le plaisir et la détente. Nous allons, ce soir, inviter les camarades hongrois, à souper dans un des établissements les plus chics de la ville.

Il y a de l'ambiance. D'autant plus que le vin a fait son apparition sur les tables. On cause, on cause, on compare les plats avec l'art culinaire de chez nous et pour finir, aux éclats de rire de tous, après le dessert, les fruits, la glace, on nous présente le plateau de fromages, d'une forte personnalité, croyez-moi. Que voulez-vous, nous y étions si peu habitués... que le fromage est reparti sans grand dommage.



*Le Danube à Budapest*

A la fin du repas, un représentant officiel, tout en nous souhaitant la bienvenue dans son pays, nous dira des choses fort agréables ; insistera sur l'amitié que chaque Hongrois porte dans son cœur pour les Français ; exaltera l'esprit qui a animé les déportés hongrois et français, dans la lutte contre les nazis. Notre ami, Valley, dans une improvisation fort goûtée, répondra par des paroles non moins agréables ; joignant ses remerciements pour cette chaleureuse réception ; soulignant, avec force, notre esprit d'anciens déportés qui lutteront, toujours et de toutes leurs forces, contre la barbarie, le nazisme et ses crimes.

La soirée se termine par une « Marseillaise » chantée par tous ; par le « Chant des Partisans », le « Chant de l'Espoir ». Sans doute, les chœurs ne sont pas parfaits, mais les répétitions nous ont fait défaut. Valley estime que ça n'est pas si mal et nous ferons mieux la prochaine fois.

Cette journée est presque terminée. Le programme prévoit que les cars doivent nous emmener à l'hôtel à la fin du repas. A force de persuasion, Valley réussit à nous faire prendre la direction du Belvédère où, de là-haut, nous admirons Budapest la nuit.

Notre hôtel « Palace » nous accueille. Sa salle immense et son orchestre vont nous connaître jusqu'à une heure du matin.

C'est au cours de cette soirée qu'a débuté l'opération « Tour Eiffel ». Notre Maxime a extirpé, de ses poches, de petits pendentifs représentant notre tour légendaire et le gredin va faire du charme auprès du sexe faible, échangeant un baiser contre une tour. Quand je dis un baiser, c'est ce que nous avons vu. D'ailleurs, la provision devait être importante car, tout au long du voyage, nombreux ont été les corsages de jolies filles arborant la tour du père Eiffel, avec un contentement certain.

## 11 JUIN - JOURNEE DANS LE TRAIN

### PREMIER CAVIAR

### PREMIERE VODKA - PREMIERE GARE RUSSE

### PREMIERE ET DERNIERE PLUIE

Il fait plutôt frisquet ce matin du 11 juin lorsque nous attendons, sur le quai de la gare de Budapest, notre train qui doit nous emmener à la frontière Russe. Une petite pluie entre dans la danse ; mais, chance inouïe, ce sera notre seule journée mouillée et, comme nous la passerons en wagon, ce sera vraiment de peu d'importance.

La campagne défile assez monotone. Nous sommes dans des wagons pas trop rembourés, pas du tout même. Ceci est très bon, de temps à autre, et permet d'apprécier mieux les bons coussins qui sont compagnons habituels de nos postérieurs. Des jeux s'organisent, les cartes arrivent sur les valises : belote et rebelote.

Un va-et-vient incessant entre nos wagons et le wagon restaurant. Ça détend ! puis aussi le cri de guerre a été lancé : vodka et caviar à gogo. Plusieurs équipes sont formées, dont une, ayant à sa tête notre toubib du voyage. De durs assauts répétés donneront la victoire à la vodka, une somnolence marquée chez les combattants.

Le déjeuner est servi vers 13 heures à la moitié des convives ; à 14 h. 30 à l'autre moitié. Très copieux. Pour rester dans la note figurent au menu : le caviar et la vodka. Les discussions portent surtout sur la vodka. Les uns disant leur surprise quant au goût, les autres, faisant une moue significative. Survient un arbitre, notre Mimile. Il va nous démontrer comment il faut boire cette liqueur. Ne pas déguster, avaler d'un seul coup, entre deux bouchées de caviar. Si vous sentez une chaleur dans l'estomac, c'est bon signe. Vous n'avez qu'à continuer et ainsi vous finirez par atteindre à une douce euphorie.

...Peut-être est-ce à cause de la vodka ; en tous les cas, le wagon-restaurant n'avait jamais entendu autant de chansons à boire ou de corps de garde. Pendant des heures, il y aura un très joli chahut, à la grande joie des civils ou autres militaires qui auront, sans supplément, ce spectacle de Café-Concert.

Sans perdre de temps, Maxime a épinglé quelques tours Eiffel... Il cause... Il cause...

La frontière n'est pas loin, nous apercevons les premiers miradors. Le train s'arrête et les douaniers russes commencent une inspection qui nous semble très méticuleuse, inspectant le dessous de chaque wagon.

18 h. 30. Voici Tchop, première gare soviétique. Elle est importante, neuve et, comme partout en Russie — ainsi que nous le constaterons plus tard — d'une propreté rigoureuse.

Nous sommes accueillis par nos deux charmantes guides de l'Intourist : Raya et Irena. Pendant tout notre séjour, elles seront attachées à notre groupe, se dépensant sans compter, traduisant avec sûreté, expliquant avec bonheur. Pour le moment, elles nous dirigent vers la douane. L'inspection est de pure forme. Puis, ceux qui le désirent vont changer des francs en roubles (50 francs par rouble touristique).

On nous a dit que le dîner serait servi à 20 h. 30 à la salle à manger du restaurant de la gare. Nous pensons qu'il va, réellement, y avoir une longue attente, lorsqu'on nous informe que nous devons nous mettre à l'heure russe, c'est-à-dire avancer nos montres de deux heures. Du coup, nous passons à la salle à manger ; nous mangeons notre première soupe russe (soupe aux choux un peu aigres, avec des morceaux de viande, de la crème aigrelette — discutée au début, adoptée à la fin du voyage).

Il pleut encore ; l'heure de notre train qui va nous emmener à Kiev approche. En route tout le monde ! Chacun rejoint le wagon-couche avec son ticket et l'installation commence.

Ah ! Mais pour du chouette, c'est du chouette ! Quatre couchettes par compartiment, T.S.F., confort. La nuit devrait être excellente. D'ailleurs, cette nuit, elle va se préparer dans les minutes qui suivront notre départ. Un défilé caractéristique dans le couloir sera suivi d'exclamations enthousiastes. Ah ! le beau pyjama bleu !... Quel ensemble rose, madame !... Quelle coquine culotte en nylon sous votre robe de chambre !... Oh ! qu'il est beau ! prêt à descendre dans l'arène rouge sang avec socquettes assorties ! Dans un coin, un malheureux se lamente... son épouse a oublié le pyjama... mais a apporté son caleçon de bain...

## 12 JUIN - VERS KIEV - UNE ODEUR BIZARRE « PLAINE, MA PLAINE »

La nuit a été tellement bonne que la plupart « farnientent ». Vers 9 heures, les portes commencent à s'ouvrir et la ruche ne va pas tarder à bourdonner. Cependant, des exclamations fusent d'un compartiment. Alerté par une odeur tenace, qui a nui à son sommeil, le « Paysan » vient de découvrir dans sa valise, un superbe hareng, au parfum aussi violent qu'un « Soir de Paris », mais moins suave, bien entendu. On accuse Maxime d'être dans le coup. Il paraît qu'il y a des complices. Tout se réglera à la vodka.

Je vous ai dit la propreté rencontrée en Russie. Dans les trains, c'est presque une phobie. Dès l'apparition de la plus petite miette ou poussière, un énorme aspirateur entre en scène, suivi de la balayette, du chiffon. Chaque wagon possède son samovar et, pour l'hiver, son propre chauffage. Deux employés y sont en permanence, sans compter la pré-

posée à la balayette. Il faut dire également que les distances énormes, les moyennes peu élevées, obligent les voyageurs qui traversent la Russie à un séjour de quarante-huit heures et plus ; c'est donc également une nécessité que de veiller à la propreté.

Le petit déjeuner est servi vers dix heures, copieusement, et nous recevons les insignes « Intourist ». C'est le début, pour certain, d'une collection sans



KIEV : Un grand magasin

pareille, tellement importante que la place manquera aux revers du veston et que le « décoré » sera tiré en avant par le poids de ses trophées...

La chanson est vraie : « Plaine ! ma plaine » ; elle est immense, cette plaine de l'Ukraine, lancinante, presque ; et riche avec ça, et grasse ; on comprend quel prix attachaient les nazis à sa possession. Pour le moment, nous constatons des dégâts importants, causés par des crues récentes. Des routes sont coupées, même des ponts emportés.

Une chose nous étonne : depuis le matin, nous voyons dans la campagne des gens faisant paître une vache, une chèvre, un cheval ou autre animal, attaché à une longue corde. Renseignements pris, il s'agit de kolkhoziens autorisés à être possesseurs d'un petit cheptel. Ils profitent de leur moment de loisir pour faire manger leurs animaux à des emplacements définis.

Roule mon train ! mange le voyageur ! puisque tu n'as pas grand chose à faire...

Voici Kiev, à l'heure, vers 19 h. 30. Voici l'Hôtel Central et un lit bien gagné.

Quelques-uns sont si royalement installés, surtout parmi les « couples », qu'on demande à voir ! Et on voit un appartement aux vastes dimensions, avec salon et piano, chambre immense, cabinet de toilette, salle de bains, etc. Ils ont fait des jaloux, ces veinards !...

### 13 JUIN - LE KOLKHOSE - DEMONSTRATIONS

#### ORATOIRES - RECEPTION OFFICIELLE

Départ à neuf heures pour aller visiter un kolkhose situé à une vingtaine de kilomètres de Kiev. Nous sommes reçus par les responsables dans la salle des fêtes, richement décorée. Pas question d'échapper aux statistiques que je livre telles que je les ai recueillies : Kolkhose « Staline » de 2.500 hectares, employant 750 travailleurs représentant 150 familles. Deux écoles, deux bibliothèques sont attachées au kolkhose.

Les productions principales sont le lait, la viande, les légumes. Des chiffres : 1.430 bovins, 1.100 porcs, 100 chevaux, 18 camions, 12 tracteurs, 7 moissonneuses-batteuses. La moyenne de rendement est de 100.000 litres de lait pour 100 hectares ; 12.000 kilos de viande pour la même superficie. Il y a environ 30 % de la production livrée à l'Etat, le reste étant nécessaire pour la vie du kolkhose, les traitements, retraites, achats divers. Les travailleurs des champs gagnent 400 roubles par mois ; les spécialistes peuvent aller jusqu'au double. Le kolkhosien a son isba avec un petit lopin de terre qu'il peut exploiter pour son profit personnel. Naturellement, je n'ai pas relevé tous les chiffres, tous les détails, toutes les statistiques.

Les explications terminées, la visite commence. Nous admirons les étables modernes, la porcherie imposante, le parc à engins et voitures. On nous montre la salle de repos des trayeuses, avec télévision et ouvrages de vulgarisation. Dans chaque endroit, nous remarquons au travail, des femmes uniquement. Elles sont propres, autant qu'on peut l'être en maniant du fumier ou en s'occupant de travaux salissants comme ceux auxquels elles sont employées.

Notre qualité de Français nous vaut des sourires partout.

Mais le grand numéro de cirque est commencé. « Notre Paysan », en plein dans son élément, accapare les dirigeants éberlués, leur demande la teneur du terrain, son pourcentage en acide phosphorique. Il se met à genoux, renifle la terre, l'écrase entre ses doigts, donne des conseils, admire, critique, démontre que le maïs gagnerait à être planté comme ceci plutôt que comme cela. Le voilà qui palpe le ventre des vaches, leur pis. Vient le tour des cochons ; leur race n'est pas extra, extra ; on pourrait faire mieux. Pendant deux heures d'horloge, les dirigeants du kolkhose vont répondre à mille questions, vont recevoir mille conseils. Devant tant de science, une place est offerte à notre homme, lequel, au grand désappointement de ses interlocuteurs, se récuse, car sa terre à lui, l'attend là-bas...

Comme nous attend le déjeuner, typiquement russe, qui va nous être servi à l'hôtel, à treize heures. Beaucoup de crème dans beaucoup de viande en sauce, précédée de la fameuse soupe aux choux.

Le tantôt nous verra partir à la découverte de cette grande et belle ville qu'est Kiev.

Capitale de l'Ukraine, Kiev est certainement une des plus belles villes de l'Union soviétique, quoique portant plus de mille ans d'existence, on a l'impression d'une ville neuve lorsqu'on déambule sur les grands boulevards.

Que de jardins ! Que de verdure ! Nous admirons le magnifique panorama qui, du grand parc, nous fait découvrir le Dniepr coulant majestueusement, dont les eaux sont sillonnées de bateaux de toutes sortes ; les rives formant plages, saturées de baigneurs. On a chanté le Dniepr, on le chante encore, et nous comprenons que tant de beauté inspire les compositeurs et les amoureux.

Les Portes d'Or, vestiges des anciennes fortifications du XI<sup>e</sup> siècle ; le monument de Lénine, en granit rouge ; le monument à Bogdar Khmel'nitski, qui réunit l'Ukraine à la Russie, défilent devant nous.

Sainte Sophie, cathédrale célèbre, aux coupes d'or qui scintillent au soleil. Quelle majesté ! Quelle pureté dans les lignes ! A l'intérieur, sont des fresques admirables, en très bon état de conservation malgré leur âge. On nous montre le sarcophage du Grand-Duc Iaroslav « le Sage », un des fondateurs de l'Etat ukrainien.

Nous repassons par la place Kalinine, aux proportions et à la perspective admirables ; puis nous arrêtons, pour aujourd'hui, la visite de la ville, devant aller, après le souper, à une réception officielle des anciens combattants russes.

Nous sommes accueillis à 20 h. 30 dans la salle des fêtes de la Maison de la Science. Tous les sièges sont occupés. La Télévision est là. Tour à tour, pren-

nent la parole des anciens déportés, des anciens combattants russes. Ils exaltent l'amitié, forgée dans les camps, l'amitié franco-soviétique. Valley répond en soulignant le souvenir, les liens qui unissent et doivent unir tous les anciens déportés et les anciens combattants, la lutte qui doit être menée pour que « jamais » pareilles horreurs ne puissent se renouveler. La soirée va se terminer par le film poignant : « Le Destin d'un homme ». Auparavant, une « Marseillaise » du « tonnerre » avait fait trembler les lustres.

#### 14 JUIN - EN FLANANT A KIEV

##### PROMENADE SUR LE DNIÉPR

Ce matin, est organisée la visite de l'exposition permanente de la République d'Ukraine. La matinée sera courte pour les visiteurs. Il s'agit d'une exposition groupant l'ensemble des réalisations de l'Ukraine ; mais aussi, les pavillons des autres Républiques sont tous là, avec leurs réalisations propres. On sent et on constate un effort grandiose. Chaque pavillon édifié en « dur », est un véritable palais. Comme nous le verrons à Moscou et ailleurs, partout des statistiques, des résultats, des graphiques. La mécanique, l'agriculture, les arts, les sciences, les réalisations de toutes sortes s'offrent aux regards.

Les tracteurs... Il faut que notre « Paysan » voit la question de près. Finalement, il décrète qu'il va réfléchir pour sa prochaine commande.

Pendant ce temps, les indépendants, ceux que n'intéresse pas cette manifestation, se sont répandus dans Kiev en petits commandos. Liberté absolue, c'est-à-dire pas d'interprète, pas d'accompagnateur. Au gré de la fantaisie de chacun, ils découvriront les aspects différents de la ville ; ils constateront qu'il n'y a pas de café en Russie. Par contre, une quantité innombrable de distributeurs automatiques qui dispensent soit de la bière, soit des boissons hygiéniques, pour un prix très minime. En plus de ces distributeurs, des tonnes imposantes sont installées un peu partout ; elles contiennent du kwass (boisson nationale). La préposée a fort à faire pour servir sa nombreuse clientèle. Le spectacle est nouveau, encore que curieux, pour nous.

Au hasard, on découvre et on admire l'Académie des Sciences, le théâtre, l'Académie d'Agriculture, le Palais du Soviet d'Ukraine, etc., etc. Pour finir, on se retrouve sur le boulevard Chevtchenko, magnifique artère, plantée d'arbres aux essences variées, où une foule bigarrée de bâtiments imposants démontrent, à eux seuls, que Kiev est une ville infiniment agréable.

Pour l'après-midi, il y a une surprise. Nous allons prendre un bateau de plaisance qui, pendant trois heures, va nous faire promener sur le Dniepr. On goûte ces heures de détente en même temps que l'on admire le panorama qui défile, à babord et à tribord.

Rien que pour décrire cette promenade, il faudrait un long chapitre.

Kiev n'a pas fini de nous montrer ses beautés et ses curiosités. Nous allons maintenant découvrir l'église Saint-André, merveilleuse construction du XVII<sup>e</sup> siècle, et surtout, nous allons visiter les catacombes.

Il y a plusieurs siècles, des moines avaient décidé de se faire ermites en communauté. Ils creusèrent le sol profondément et, sous la terre, aménagèrent les cellules individuelles, les installations nécessaires, quoique rudimentaires, pour la vie de plusieurs dizaines d'individus. Ces catacombes sont dans un état parfait de conservation. Dans chaque cellule, repose l'occupant complètement momifié. Le sanctuaire, au-dessus des catacombes, est ouvert au culte. Des popes sont attachés à l'endroit ; ils correspondent parfaitement à l'idée que nous nous en faisons... La chapelle est remplie de fidèles, des femmes pour la plupart, qui entonnent un chant nostalgique et doux.

En rentrant à l'hôtel, un coup d'œil aux magasins qui, objectivement, ne peuvent soutenir comparaison avec les nôtres. Détail à signaler : vu les horaires de travail, il est courant, pour une ménagère russe, d'aller faire ses achats à dix heures du soir ; elle trouvera toujours une grande épicerie disposée à la servir jusqu'à minuit.

#### 15 JUIN - EN « TUPOLEV 104 »

##### DECOUVERTE DE MOSCOU

Une trentaine de kilomètres nous séparent de l'aérodrome où nous allons prendre l'avion pour Moscou. Dans le groupe, nombreux sont ceux qui vont prendre le baptême de l'air. Vous parlez d'un baptême de l'air, qui va consister à relier Kiev à Moscou, soit 850 kilomètres environ, en une heure, à l'altitude de douze mille mètres.

Le voyage est aussi agréable qu'il est rapide. Inutile de parler de l'appareil, un des plus modernes du monde, un des plus rapides qui soit. Le confort est parfait, les hôtesses de l'air — comme toutes leurs consœurs — sont prévenantes autant que jolies. Est-il besoin d'ajouter qu'elles seront décorées de l'Ordre de la Tour Eiffel !

L'aérodrome où notre appareil se pose n'est pas celui des grandes lignes. Cependant, c'est par dizaines que les avions modernes arrivent, repartent. Il est maintenant dans les mœurs, en Union Soviétique, de prendre la voie des airs pour les longues distances. Ne soyez pas étonné d'être assis à côté d'une brave kolkoziennne, son panier à la main ; à côté d'un enfant qui, confié à l'hôtesse, va traverser la Russie dans toute sa longueur.

Dès notre arrivée, nous sommes presque k.-o. par une chaleur exceptionnelle. Ceux qui avaient emporté des vêtements chauds ont vraiment bonne mine. On sue ! On sue !...

C'est l'hôtel Central, sur la grande avenue de Moscou, l'avenue Gorki, qui va nous recevoir pendant notre séjour. C'est un établissement de premier ordre, admirablement tenu, où, comme partout en Russie, fonctionnent dans les couloirs, des aspirateurs de tous calibres.

Pour lors, sans perte de temps, nous grimpons dans les cars et la visite générale de la ville commence.

La Place Rouge, l'une des plus belles du monde, flanquée de ses tours pittoresques, avec, en toile de fond, la basilique de Basile le Bienheureux. Cette basilique est certainement la plus enluminée qui puisse exister. Ses clochetons, aux couleurs vives, feront la joie des amateurs de photos qui, pendant notre séjour à Moscou, prendront cliché sur cliché.

Le long de la muraille, rouge elle aussi, nous apercevons le Mausolée de Lénine et de Staline, imposant par son aspect et son granit rouge et noir.

Puis le Kremlin, avec le Grand Palais, siège du Soviet Suprême de l'U.R.S.S.

Nous traversons la Moskova, qui ressemble un peu à notre Seine, avec le même trafic de péniches et bateaux de plaisance.

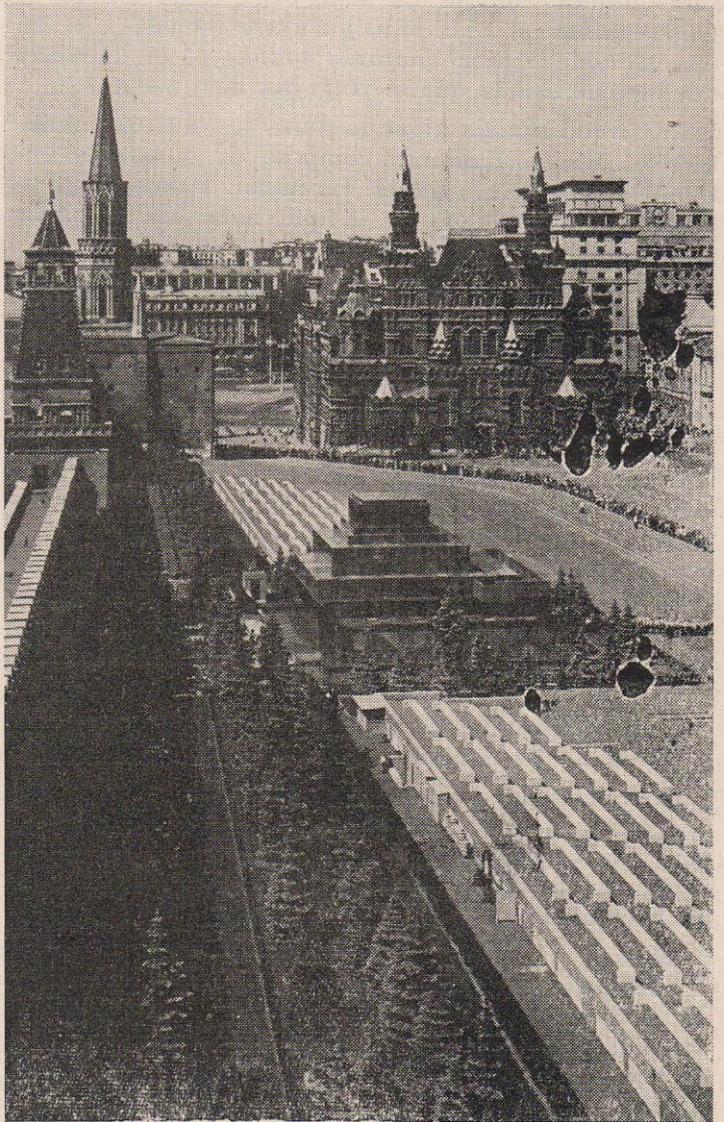
C'est du haut de la colline Lénine que nous avons une vue magnifique sur la ville. En bas, coule la Moskova ; en face, sur l'autre rive, le grand Stade Lénine avec ses 120.000 places. Derrière nous, imposante, la grande Université, qui abrite plus de vingt mille étudiants.

Au fur et à mesure que roule notre car, on nous montre l'Académie des Sciences, le fameux théâtre Bolchoï, le musée des Beaux-Arts, le Conservatoire, le musée Lénine, etc., etc. Nous sommes un peu saoullés lorsque nous rejoignons l'hôtel. Une bonne douche, et c'est frais et dispos que nous pénétrons au restaurant.

Il s'agit d'un grand établissement, adjacent à l'hôtel. Le service est bien fait, la cuisine est la même, à peu de chose près, que celle de Kiev. Pour ce soir : caviar, viande à la crème et... notre bonne soupe aux choux. Un orchestre joue pendant le repas. Nous n'aurons pas besoin de musique pour nous bercer lorsque, un peu plus tard, nous rejoindrons nos lits.

## 16 JUIN - LE KREMLIN - LE MUSEE DES ARMURES VISITE AU MAUSOLEE MOSKOVA ET BOLCHOI

Le Kremlin est composé d'un ensemble extrêmement riche de palais, d'églises, de clochers, de tours. On peut dire, sans exagérer, que le Kremlin est vraiment le cœur de Moscou. L'enceinte de briques



MOSCOU : La Place Rouge et le Mausolée de Lénine et de Staline

rouges avec les tours, si originales, forme un ensemble d'une grande majesté. C'est sur la tour principale, nommée Spasskaïa, que se trouve la fameuse horloge qui sonne tous les quarts d'heure, et dont le son est retransmis par les ondes.

La place des cathédrales, partie centrale du Kremlin, nous permet d'admirer un ensemble des plus beaux monuments que l'on puisse voir. C'est la cathédrale de l'Annonciation, celle de l'Archange, de l'Assomption où étaient couronnés les Tsars, qui nous présentent leurs clochetons dorés, leur harmonie merveilleuse. Couronnant l'ensemble, le clocher d'Ivan le Grand, haut de quatre-vingts mètres. C'est au pied de ce clocher que nous admirons, en nous frottant les yeux, la plus grosse cloche du monde, coulée au XVIII<sup>e</sup> siècle ; on se trouve tellement petit à côté... Il est vrai qu'elle pèse la bagatelle de deux

cents tonnes. Oui, je dis bien, deux cents tonnes. A quelques mètres plus loin, un autre monstre : le roi des canons. Il pèse quarante tonnes et le diamètre des boulets est de quatre-vingt-dix centimètres.

Le Grand Palais domine tous les autres monuments ; il est d'ailleurs composé de plusieurs ensembles, tels que : Palais Teremnoi, Palais des Facettes et, enfin, c'est de là que nous allons partir pour visiter le fameux Musée des Armures.

Dès l'entrée, un fou-rire. Une petite comédie qui va nous divertir. Il nous faut enfiler, par dessus nos chaussures, une sorte de chausson en tissu pour éviter de salir les planchers cirés. Ainsi attifés, nous avons bonne mine ! Les plus gracieuses sont les dames, bien entendu.

Il n'est pas possible de décrire ce musée. Les collections qui s'y trouvent sont d'une incomparable richesse. Il y a des armes, des armures, des bijoux, des objets du culte, des vêtements, des quantités de trésors en or, en argent, des pierres précieuses de toutes formes, de tous coloris ; des diamants d'une grosseur telle que les dames en baillent de ravissement.

Notre programme de la matinée n'est pas terminé, il s'en faut. Nous allons au fameux mausolée.

Heureusement pour nous, une place privilégiée, à une heure donnée, est réservée aux visiteurs étrangers ; sans cela, en prenant la file d'attente normale, il nous aurait fallu plusieurs heures pour avoir accès au mausolée.

Etrange manifestation que cette cérémonie, qui dure depuis des dizaines d'années ; qui, chaque jour, été comme hiver, par pluie, neige ou beau temps, attire des milliers de personnes qui ont attendu des heures pour voir, une minute, le Père de la Révolution.

Notre attente, à nous, ne durera que vingt minutes. Nous passerons devant les deux sentinelles, figées à l'entrée ; nous descendrons les marches, nous ferons le tour, sans nous arrêter, des lits de repos éternel de Lénine et Staline. Ils sont endormis : l'embaumement a été à ce point parfait qu'il est difficile de croire qu'il s'agit du sommeil qui ne connaît plus de réveil. Nous sommes impressionnés par le cadre, l'ambiance de ce lieu. Contents de nous retrouver à l'air libre, au soleil éclatant qui éclabousse la Place Rouge.

Pour nous remettre un peu de nos fatigues du matin, c'est sur la Moskova que nous allons passer une partie de l'après-midi. Les bateaux de plaisance sont nombreux et confortables. Tout le panorama de la ville se livre à nos regards et nous commençons à reconnaître les monuments au passage.

Ce qui est agréable, dans les villes de Russie que nous avons traversées, c'est la verdure ; partout des jardins, des arbres, des parcs, des fleurs. Environ

le cinquième de Moscou est en espace vert ; il en va de même à Kiev ainsi qu'à Leningrad.

En revenant avec notre bateau-mouche, nous longeons le Grand Stade, nous passons tout près du sautoir pour le ski (il ne faut pas oublier qu'il y a de la neige, à Moscou, au moins cinq mois par année). Nous passons sous le Grand Pont à deux étages, une des dernières réalisations de la technique soviétique.

Encore une soirée de bien employée. C'est le fameux Théâtre du Bolchoï qui nous a accueillis. Nous aurions préféré autre chose que les ballets de Gisèle ; mais comme on nous a dit là-bas, les troupes russes sont, à cette saison, aux répertoires étrangers. Néanmoins, nous sortons enchantés, persuadés, comme nous l'étions avant, que les ballets russes comptent parmi les meilleurs du monde.

## 17 JUIN - LE METRO - L'UNIVERSITE LES « DEUX GRANDS » DE MOSCOU

Dieu sait si nous en avons entendu parler de ce métro de Moscou ! Notre visite va cependant nous démontrer que toute l'idée que nous pouvions en avoir était loin de la réalité. A la vérité, chaque station est un véritable palais, avec des sculptures, des peintures, des bas-reliefs, des mosaïques, le tout baignant dans une lumière fantastique, dispensée la plupart du temps par des lustres et lampadaires, qui sont, à eux seuls, des œuvres d'art.

Les couloirs, plates-formes, halls, sont au diapason. Les voitures sont modernes, silencieuses et rapides. Aucun doute, le métro de Moscou est de loin le plus beau du monde.

Par ses dimensions, l'Université est sans doute une des plus grandes entreprises du « savoir ». Nous passerons une partie de l'après-midi à la visiter. Nous ne verrons pas tout, car il s'agit d'une véritable ville. Songez qu'il y a plus de 12 facultés, 20.000 étudiants, 1.400 candidats à l'agrégation. De plus, 6.000 étudiants sont logés.

De la salle de conférence en salles de cours, de bibliothèques en salles de repos, nous gagnerons le vingt-cinquième étage, d'où nous pourrions admirer le panorama de Moscou dans toute sa splendeur.

A dix-huit heures, les camarades déportés russes ont organisé une réunion, tout amicale, à la Maison des Combattants. Des échanges de vues, des souvenirs sont échangés. On se donne rendez-vous pour le soir au restaurant ; on nous assure qu'il y aura de l'ambiance...

...La promesse a été tenue, je vous l'affirme. Le vin du Caucase avait passablement délié les langues, la vodka fit le reste. A une heure du matin, nos



*Le Métro à Moscou*

camarades russes commençaient à comprendre le français ; nous autres suivions leurs explications à grands coups de Da... Da pou ni mail !

La « Marseillaise », jouée par l'orchestre et reprise en chœur par toute l'assistance — même par ceux étrangers à notre groupe — a été une des plus réussies de notre voyage. C'est du moins ce qu'a prétendu l'ami Valley.

## 18 JUIN - LA GRANDE EXPOSITION EN BADAUDS DANS LES RUES ET MAGASINS

L'Exposition Industrielle et Agricole de l'U.R.S.S. est située dans un immense quadrilatère, à vingt minutes en car de Moscou. Chacune des quinze républiques a son pavillon qui, à lui seul, représente une vaste exposition. Selon les ressources du sol ou du sous-sol, chaque république expose ses productions, montre ses réalisations. Il faudrait plusieurs jours pour avoir une idée générale de l'ensemble ; notre matinée va cependant nous permettre de contempler les Spoutniks, les maquettes du brise-glace atomique et autres centrales à l'énergie nucléaire.

Au cours de cette longue promenade dans l'enceinte, nous admirons les jardins splendides, les lacs artificiels, et surtout les fontaines, dont la principale, face à l'entrée, avec ses statues d'or, ses gerbes entrelacées, est une merveille du genre.

L'après-midi, nous « faisons » les Boulevards. Le nez au vent, par petits groupes, au gré de la fantaisie de chacun. Pas question d'interprète ; pas question d'accompagnateur. Une chose nous manque vraiment : un bistro...

A un moment donné, une très vieille dame nous accoste ; elle veut seulement — si elle ne nous dérange pas — marcher un peu avec nous, entendre

parler français, entendre parler de Paris. Elle a vécu très longtemps en France ; elle parle très bien notre langue et on sent qu'elle a laissé beaucoup de son cœur en France. Après notre entretien, bien trop court pour elle, elle repart les larmes aux yeux.

Maintenant, nous sommes accostés par des personnages différents. Ils sont jeunes et nous font comprendre qu'ils sont acheteurs de tout ce que nous avons à vendre, même nos vêtements ou les toilettes de nos épouses ; de plus, ils nous proposent de nous vendre des roubles à un taux défiant toute concurrence. Inutile d'indiquer que nous n'avons pas marché dans ce genre de combinaison. Je dois indiquer que nous avons été sollicités de la sorte en plusieurs occasions, aussi bien à Kiev qu'à Moscou. Les Services officiels ne semblent pas émus par ce genre d'activité, dont les auteurs doivent être, un peu, des blousons noirs (1).

Ce qui nous étonne, ce sont les files d'attente. Presque partout, les acheteurs font la queue. On sent qu'ils ont l'habitude. Nous ne comprenons pas, car les magasins sont bien fournis et nous n'avons pas entendu parler de rationnement quelconque ; c'est certainement causé par le nombre insuffisant encore de magasins.

Nous pénétrons dans le « GOUM », le plus grand magasin de Moscou. Pour être grand, il est grand. Imaginez de véritables rues recouvertes d'une verrière placée très haut, attendu qu'il y a plusieurs étages. Il y a aussi plusieurs rues, avec, à gauche et à droite, des éventaires. Tout au centre, est une sorte de petite place avec, en son milieu, un jet d'eau.

J'ai dit, au début, que je ne me permettrai pas d'opinion personnelle, de comparaison, de conclusion. Sans déroger à cette affirmation, je puis dire que tous ont constaté, à savoir que, dans l'ensemble, les prix sont plus élevés que chez nous pour une qualité moindre.

Une marchandise qui est vraiment donnée : les disques. Les prix sont inférieurs de 60 % au moins à ceux que nous connaissons.

Les rayons où sont vendues les poupées russes (poupées en bois, contenant des modèles de plus en plus petits, mis l'un dans l'autre) connaissent l'affluence des Français. Il y a aussi les acheteurs de caviar ; mais n'allez pas croire qu'il est bon marché ; sans doute moins cher qu'à Paris, mais c'est tout de même, ici, une denrée de haut luxe.

Rentrant à l'hôtel harassés, nous côtoyons une fois de plus la Place Rouge, qui, au soleil couchant, avec les dômes brillants, fait un contraste étrange de pourpre et d'or.

(1) Voir en page 20, sous le titre « Les Zazous au boulot ».

## 19 JUIN - SAINT-LOUIS-DES-FRANÇAIS MUSEE LENINE - ADIEU MOSCOU

Nous sommes un dimanche. Du moins pour nous. Il n'y a pas de jour sanctifié en U.R.S.S., et pas de jour où, vraiment, la vie s'arrête ! Chacun a le repos auquel il a droit, peu importe le jour. Chaque vingt-quatre heures succèdent aux vingt-quatre heures qui ont précédé, le rythme ne s'arrête pas. Les usines continuent à tourner ; les chantiers à travailler. Les manifestations, sportives ou autres, ont lieu n'importe quel jour, et il se trouve toujours assez de « clients » en repos pour garnir les stades les plus grands.

C'est l'église Saint-Louis-des-Français qui intéresse une partie de notre groupe. C'est une petite église, comparée aux cathédrales entrevues ces derniers jours. Ce dimanche matin, l'assistance est nombreuse : sont là quelques Français, employés de l'ambassade. La majorité des fidèles est russe ; ce sont des femmes pour la plupart ; les hommes ont, tous, dépassé la soixantaine. Si la religion est libre ici, il est également vrai qu'un effort, de plus en plus marqué, est déployé pour arracher, extirper la religion sous toutes ses formes... Opium du peuple... croyances qui n'ont plus cours, au temps des spoutniks... Nous, on veut bien !

Pendant ce temps, ceux qui ne sont pas venus à Saint-Louis-des-Français sont allés visiter le Musée Lénine. Ils ont trouvé toute l'histoire de la Révolution Russe, documents, tableaux ; toute la vie des grands révolutionnaires, Lénine en tête. En rentrant, il nous ont indiqué la chose qui avait été, pour eux, la plus remarquable, la plus curieuse : une statue de Jeanne d'Arc avec faucille et marteau. Cette statue a été offerte à Lénine par les ouvriers d'une grande firme de l'Union Soviétique. Avouez que cette « Jeanne d'Arc » est, pour le moins, très originale.

Après déjeuner, nombreux seront ceux qui iront se promener au Parc Gorki. Ils y trouveront, comme à Luna-Park, des jeux variés, des manèges, attractions, salles de danse, etc., etc. Le tout, dans un immense bain de verdure.

Mais le temps a passé. Moscou doit rester en arrière. Nous en partons vers minuit, par la Flèche Rouge, train de luxe qui, demain, nous déposera à Léninegrad. Des camarades soviétiques sont venus nous accompagner en gare ; des mouchoirs s'agitent, les cœurs se serrent un peu... Au revoir, Moscou !

## 20 JUIN - LENINGRAD - VISITE D'UN CENTRE D'ENFANTS - CHŒURS RUSSES

Sur nos matelas, en caoutchouc mousse, nous avons épongé nos fatigues lorsque, vers neuf heures, le train entre en gare de Léninegrad. Ici, comme ailleurs,

des camarades nous attendent ; mieux, parmi eux se trouvent des Anciens de Gusen-Mauthausen qui comptent, dans notre groupe, des compagnons de déportation. Inutile de souligner que l'accueil est particulièrement chaleureux.

Nous sommes installés à l'hôtel Astoria, grande boîte, aussi bien tenue que tous les établissements que nous avons fréquentés.

Pas de perte de temps inutile. Les moteurs des cars ronflent pour une visite de la ville.

Par son importance, sa population, sa production, son étendue, Léninegrad est la seconde ville de l'U.R.S.S. Pour nous, Français, c'est la ville qui nous a semblé la plus « chic ».

Située au bord du lac de Finlande, baignée par la Néva et ses nombreux affluents, Léninegrad bénéficie d'une situation enviable par rapport à ses grandes sœurs : Moscou et Kiev.

Il est vrai que sa situation n'a pas été enviable pendant la dernière guerre, où elle a subi un siège de neuf cents jours, sans cependant jamais faiblir.

La ville est traversée, dans toute sa longueur, par une immense avenue, appelée ici perspective Nevski ; longue de près de cinq kilomètres, droite comme un i, bordée de magasins, de monuments, d'édifices imposants. Nous admirons, en passant, la cathédrale de Kazan, avec ses colonnes en demi-cercle.

Des bords de la Néva, nous admirons l'arrière du Palais d'Hiver ; en face, la fameuse forteresse Pierre et Paul. Tout près, le Musée de la Marine de Guerre.

En parlant de marine, nous allons, quelques minutes plus tard, nous trouver auprès du fameux croiseur « Aurore », qui a pris une part si importante, au moment de la Révolution, en tirant à blanc (nous dit-on) sur le Palais d'Hiver.



MOSCOU : Nos voyageurs à l'intérieur du Grand Magasin « Goum »

Près du Palais d'Hiver, voici le formidable ensemble de l'Amirauté ; un peu plus loin, la place des Décembristes ; le fameux monument de Pierre I<sup>er</sup> se trouve en son centre. Tout près, la cathédrale Saint-Isaac.

Encore des monuments, encore des édifices. J'ai abandonné mon calepin pour, comme tout le monde, prendre des photos.

Après déjeuner, nous allons faire un saut à un Centre de repos et de récréation pour enfants. Vraiment, cette sortie aura été pour nous une révélation, en même temps qu'une récréation.

Dans un parc immense, sont des centaines d'enfants, garçons et filles. Ils sont groupés en divisions, selon les âges.

Ils sont ici pour une chose et une seule : s'amuser, se détendre, se divertir. Ils ont à leur disposition tous les jeux de plein air que l'on puisse imaginer. Des bibliothèques, différentes selon les âges, sont à leur service. Les moniteurs connaissent leur affaire, et ce qui nous impressionne, c'est le sérieux avec lequel ils exercent leurs fonctions.

Avec le directeur, nous prenons avec nous la division des petits. Pendant une grande heure, des refrains en français, des rondes, des danses groupant les grands que nous sommes et cette marmaille adorable, aux yeux pétillants de joie et de plaisir. Je me demande même si ce sont eux qui se sont le plus amusé ?

Avant de partir, quels heureux nous avons faits en distribuant des pièces de monnaie, insignes ou autres babioles de France ! Quelques-uns nous ont remis des cartes postales avec leur adresse, pour leur renvoyer... avec des timbres, pour leur collection. Ils doivent les avoir reçues à l'heure où j'écris ces lignes.

La grande avenue de Léninegrad nous reçoit à nouveau. Cette fois, en promeneurs. Il nous semble que les mouvements de foule sont plus intenses ici ; que les femmes sont plus coquettes qu'à Moscou ; ce n'est peut-être qu'une idée, après tout.

Le soir, sans nous lasser, pendant trois heures d'horloge, nous entendrons et applaudirons, dans un théâtre de la ville, les chœurs russes — plus exactement, ukrainiens. Comme dira Mimile Valley en sortant : « Il nous faudra encore pas mal de répétitions pour chanter « Les Partisans » à leur manière ! »

Il est minuit et demi, le spectacle est terminé. Nous sortons.

Non, le spectacle n'est pas terminé. Dans la salle, il est fini ; mais dehors, il commence. Nous avons la chance de nous trouver, à Léninegrad, pendant les « nuits blanches », autrement dit la nuit n'intervient pas. C'est féérique ! Inoubliable ! Comment voulez-vous aller vous coucher alors qu'il fait grand jour ? D'autant qu'il est de coutume d'échanger un baiser sur les bords de la Néva après une heure du matin.

## 21 JUIN - L'ERMITAGE, SES SPLENDEURS LE PALAIS DE PIERRE-LE-GRAND

AU REVOIR LA RUSSIE, AU REVOIR LENINGRAD

...ET COMMENCE LA LUTTE DES CLASSES

On ne peut décrire une visite à l'Ermitage, même si cette visite est rapide. La matinée que nous passons dans ce palais va nous prouver que les trésors, offerts aux visiteurs, dans des salles splendides, n'ont rien à envier aux collections les plus riches. Songez qu'il y a cent vingt salles qui abritent des œuvres d'art de toutes sortes. Nous ne verrons pas tout, naturellement ; nous pourrions néanmoins admirer des toiles de Vinci, de Raphaël, du Titien, de Michel-Ange et la plus belle exposition qui existe au monde des œuvres de Rembrandt.

Cette dernière après-midi va être consacrée à la visite du palais et des jardins de Pierre-le-Grand, situés à vingt kilomètres de Léninegrad.

Petrodvorets est aussi appelé le Petit Versailles. Effectivement, nous trouverons une certaine ressemblance, notamment en regardant la grande fontaine, avec ses jets d'eau nombreux, qui arrosent des statues d'or ou des sujets variés.

Le parc est splendide. Le canal qui relie le palais au bord de la mer est d'un effet saisissant, serpentant dans la verdure, bordé de massifs, statues, petits monuments.

Le château est en pleine réfection. Les extérieurs sont terminés, et les coupoles d'or veillent sur ce bâtiment aux lignes très pures, dont l'architecture est inspirée, sans aucun doute, par l'œuvre de Ron-sard.

Pour notre dernier repas en Russie, des camarades sont venus se joindre à nous. Il y a des anciens combattants, des anciens déportés, le général qui commandait la division qui est intervenue pour délivrer Mauthausen.

On nous sert un vin blanc, très apprécié. Il faut dire que nous comprenons mieux cette délicatesse depuis que nous connaissons les prix des vins, qui n'ont rien à voir avec les cours pratiqués chez nous, pour la bonne raison qu'il est difficile de faire pousser de la vigne sous un tel climat. C'est seulement dans le sud, vers la Mer Noire, que cette culture est possible.

Au dessert, d'abord le général, des anciens combattants ; puis un déporté, nous disent leur amitié, pour nous et notre pays. Ils espèrent que notre voyage nous a donné entière satisfaction. Ils nous demandent de revenir, de lutter avec eux, pour la Paix.

Valley répond, comme il sait le faire. Il remercie tous ceux qui ont contribué à rendre notre séjour agréable ; il remet à nos charmantes interprètes le

disque, souvenir de l'Amicale. Maxime, qui ne perd pas le Nord, leur offre, à chacune, un foulard, souvenir de Paris. Il sait se faire payer... comme d'habitude.

Eh oui ! Eh oui ! c'est fini pour la Russie ! Nous voilà au port ; les bagages passent pour la dernière fois à la douane et, il apparaît à nos yeux. « Il », c'est notre bateau, bien sûr, le « Michail Kalinin » qui, pendant six jours, va nous faire connaître le Golfe de Finlande, la Baltique, la Mer du Nord, la Manche. Il est beau, immaculé, son aménagement intérieur va de pair avec son aspect extérieur, c'est ce que nous allons constater, lors de notre installation et, au fur et à mesure, de notre vie à bord.

Mais puisque nous parlons d'installation, reportez-vous à l'en-tête de cette journée : la lutte des classes. Nous allons la connaître en quittant l'U.R.S.S.

Bien sûr, petite lutte, où il n'y aura ni vainqueurs ni vaincus. A Moscou, l'ami Valley avait bien prévenu que, sur le bateau, il n'avait pu obtenir que 47 places en troisième classe (cabine à 6 couchettes), ce qui l'avait obligé à prendre, en deuxième classe (cabine à 4 couchettes) le complément, soit 23 places pour lesquelles, bien entendu, il y aurait un supplément à payer. En conséquence, il avait proposé ces places, de préférence, aux « ménages ».

Plusieurs d'entre eux furent d'accord, d'autres ne furent pas intéressés par la proposition ou, tout simplement n'y attachèrent pas grande importance. Mais voilà ! les occupants des secondes classes eurent droit à la salle à manger des secondes et, les autres, à la salle à manger des troisièmes. De plus, après comparaison, les cabines de seconde étaient nettement plus confortables que celles de troisième classe... D'où, quelques récriminations, vite calmées d'ailleurs, puisque, après tout, le menu était le même ; les salons et ponts, ouverts à tous sans distinction, et tous s'y retrouvaient. Le lendemain matin, chacun ayant fait son « trou », la lutte des classes était terminée !

Il est 23 heures, le bateau quitte le quai emportant nos regrets de quitter ce sol où nous avons connu de merveilleuses journées, où nous avons vécu une aventure aussi attachante.

La nuit ne veut pas venir troubler les minutes aussi palpitantes. A une heure du matin, sur le pont, nous admirerons encore une fois, le golfe de Finlande qui s'ouvre devant l'étrave, tout baigné de cette lumière diffuse, que l'on nomme : Nuit de la St Jean.

## 22 JUIN - LE GOLFE DE FINLANDE - HELSINKI LA VIE A BORD

La nuit a été bonne. Toutes les nuits seront d'ailleurs bonnes et, les journées magnifiques ; la chance étant avec nous durant tout ce voyage, la mer sera d'huile uniformément.

Dès 9 heures, la salle à manger nous accueille. Il en sera de même chaque jour. Pour un petit déjeuner, c'est un déjeuner pas petit : charcuterie, omelette, porridge, fromage, confiture, thé ou café. Trois heures après, ce sera le service de midi, avec plat de viande, légume, etc... A quatre heures, le thé avec pâtisserie. A 19 h. 30, le grand dîner... Lorsque vous aurez lu, vous comprendrez comment, certaines dames charmantes, mais un peu gourmandes, ont réussi à « gagner » quatre bons kilos, durant ces six journées.

Nous nous sommes couchés tard mais, contrairement aux moines de St-Bernardin, nous nous levons tôt. D'abord, parce que le soleil a montré son nez avant trois heures du matin, ensuite parce que nous voulons perdre le moins possible, de ce paysage si beau et sans cesse renouvelé.

A 11 h. 30, nous arrivons à Helsinki. Les formalités de douane ne prendront que quelques minutes ; les cars nous emporteront de suite en ville.

Helsinki est une ville qui compte, actuellement, près de 500.000 habitants. Tout est propre, clair, net. Nous voyons des quartiers entiers de constructions nouvelles, nichées dans la verdure et conçues avec le maximum de confort. Nous nous arrêtons pour contempler le curieux cimetière protestant. C'est au hasard que nous découvrons tel monument car, l'interprète — qui n'en est pas une, quoique parlant assez bien le Français — minaude, fait des manières, ne veut pas parler dans le micro. Chose vraiment sensationnelle, c'est notre Mimile qui va nous faire les commentaires d'une ville qu'il découvre, comme nous, pour la première fois.

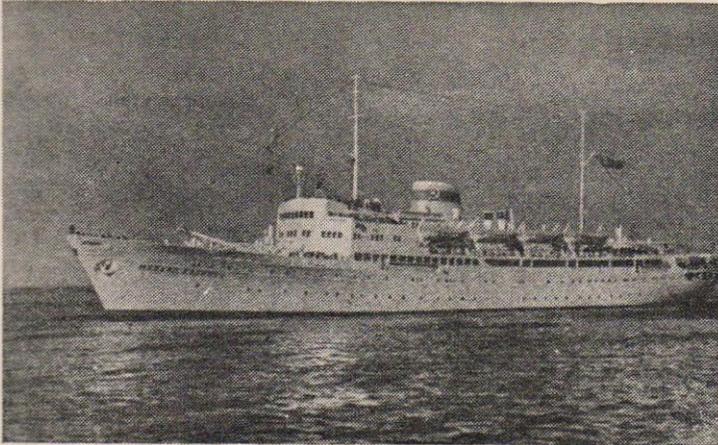
Le Stade Olympique est beau, mais nous en avons déjà tellement vus de stades, que nous ne sommes pas faciles à étonner. L'avenue Mannerheim est l'artère la plus importante, la plus animée. Nous admirons une des dernières réalisations d'architecture moderne, en l'occurrence, la Maison de l'Auto ; immense bâtiment de quinze étages en verre ou matériau transparent.

La place du Sénat, avec ses bâtiments de pur style Empire ; la grande Eglise blanche dont la tour domine l'ensemble. Au centre, la statue du tsar Alexandre II. A l'est et à l'ouest, sont les bâtiments les plus importants du pays : l'Université, la grande bibliothèque, le palais du Gouvernement.

Parmi les monuments, nous remarquons les trois forgerons, nus et en bronze. Nous avions vu, devant le stade, la statue de Pavao Nurmi, champion de course à pied.

Que voulez-vous de plus, en trois heures ? Aussi, notre bateau nous arrache à ce sol Finlandais pour s'en aller, une fois encore, nous faire goûter les joies de la mer.

Ces joies sont simples d'ailleurs. Le plaisir des yeux, le doux farniente sur le pont, le bridge pour



Notre bateau, le « Michail Kalinin »

certain, le bar pour d'autres. Il y a aussi la distribution de pain aux mouettes qui, sans se lasser, suivent le bateau sachant que tôt ou tard, elles auront à manger.

Pour terminer cette soirée, une séance de cinéma est organisée au salon des premières. Il s'agit d'un film sur l'Antarctique « parlant Français ».

Il est minuit, il fait encore grand jour ; les teintes sont éclatantes. Il faut, cependant, regagner sa cabine car nous n'allons pas tarder à voir apparaître les premiers rayons du soleil...

### 23 JUIN - STOCKHOLM - DEPART DE MAXIME WHISKY A GOGO

Depuis 4 heures du matin, le « Michael Kalinin » est engagé dans un fjord, sorte de canal plutôt, avec des eaux d'un calme absolu et une teinte verte, verte comme le sont les innombrables îlots qui surgissent à droite et à gauche.

Malgré l'heure matinale, presque tous sont sur le pont pour s'extasier, admirer encore.

A partir de 6 heures, commencent à défiler des propriétés magnifiques ; les innombrables petits ports, fréquentés par des petites embarcations en nombre incalculable. On nous a dit que les Suédois passaient tous leurs loisirs sur l'eau et maintenant nous le croyons.

Depuis 7 heures, la capitale de la Suède est en vue. Au fur et à mesure que nous approchons, nous pouvons nous gargariser de ce paysage caractéristique et charmant. Le port est important, très fréquenté et, lorsqu'à 8 heures, nous descendons à terre, sous un soleil radieux comme d'habitude, nous savons que nous allons voir une ville admirable.

Oui, cette ville est admirable ! Surnommée Venise du Nord, ce titre n'est pas usurpé. Partout des voies d'eau, des ponts, des parcs, des jardins, des bosquets.

A côté de constructions récentes, d'une architecture sobre, nous découvrons de très beaux et très anciens monuments.

Parmi ces derniers : le Palais Royal qui a été construit par des architectes français ; le Riddarhuset, maison de la noblesse ; l'Eglise de Riddarholmén où reposent tous les rois de Suède et, enfin, de construction plus récente, le magnifique Hôtel de Ville, en briques rouges, qui rappelle le Palais des Doges. Son donjon s'élançait haut dans le ciel et semble être le témoignage de la richesse et de la splendeur de la cité.

Effectivement, Stockholm est une ville riche. Les magasins regorgent d'une marchandise de choix ; les habitants sont habillés avec élégance et, même, une certaine recherche. On sent et on constate une activité fébrile. On nous a dit que les Suédois avaient le standing le plus élevé d'Europe, nous le croyons. Reste à savoir s'ils sont plus heureux pour cela ?

Re-voilà notre bateau pour un nouveau départ. Nous en laissons un sur le quai, le cœur un peu gros. Maxime nous quitte devant prendre demain un avion qui va l'emmener à Varsovie. Brave Maxime ! Son absence va créer un vide. Lui qui a toujours le mot pour rire, ne semble pas très décontracté ce matin... Ce n'est qu'un « Au revoir »... Rentrez-vous à Paris.

Jusque là, inconnu sur le bateau, le whisky fait son apparition dès que nous sommes sortis des eaux Suédoises. Pour 200 francs vous avez une ration du « tonnerre ». Nombreux sont les connaisseurs. Ils en profitent. Certains, sans doute à court d'entraînement, auront quelques petits ennuis. Ils s'en tireront en affirmant que c'est le bateau qui roule !

Le soir, au grand salon, bal. Les amateurs se régalaient. Notre « dentiste » fait des exhibitions fort remarquées, comme l'est sa partenaire à qui, sans doute, il donne des cours de prononciation française.

Pivo, whisky, vodka... tout commence par un « V », tout fini par se faire une place dans l'estomac et donner l'envie d'aller dormir... ce que nous faisons un peu après une heure du matin. Mimile, lui, le cheveu en bataille, cherche des partenaires à son insomnie.

### 24 JUIN

### COPENHAGUE - LES FEUX DE LA SAINT JEAN CHATEAU D'HAMLET - AMBIANCE

La matinée a été radieuse. A 15 heures, nous apercevons, comme une toile de fond, Copenhague. A 16 heures, nous sommes à quai.

Les opérations concernant les formalités pour descendre, sont un peu longues, plus de 40 minutes sont perdues et, comme elles sont précieuses, ces minutes, ça rouspète un peu dans les coins !

En quatre heures à peine, nous allons digérer la capitale du Danemark.

Il s'agit d'une ville harmonieuse. L'ultra moderne voisine avec les monuments anciens sans rien de choquant.

La place Amalienborg, avec ses quatre palais — dont celui du roi — offre un contraste de style rococo. Au milieu, la statue équestre de Frédéric V. De loin, on vient pour assister à la relève de la garde, avec le même processus que celle de Londres.

Nous admirons le dôme de l'Eglise Marmorkirken, puis, pèlerinage officiel, la petite sirène, héroïne du conte d'Andersen. Voilà la grande place de ville avec ses beaux palais et la statue de Christian V. Le théâtre Royal ; la Bourse avec son immense flèche et son style Renaissance très pur. Puis le Parlement, très belle construction toute en couleur. Enfin, le fameux Hôtel de Ville, bijou véritable, en briques rouges, situé au centre de la ville, entouré de monuments du même style dont l'ensemble est un plaisir pour les yeux.

Puis la mer nous reprend à 20 heures ; mer qui est presque un lac tant les eaux sont calmes.

Après dîner, nous verrons de nombreux feux sur les berges, même des feux d'artifice à l'occasion des fêtes de la Saint Jean.

Un peu plus tard, nous traversons le goulet entre la Suède et le Danemark, en remarquant, sur notre gauche, le fameux château de Kromborg où Shakespeare a placé son drame inoubliable d'Hamlet.

Puis une séance de cinéma : « La bataille de Stalingrad », va absorber une partie de la soirée. Une partie seulement, car les danseurs vont, après, prendre possession du centre du salon, pendant que les non danseurs vont entamer un match au goulot de bouteilles... On m'a dit que certains participants à ce match avaient éprouvé quelques difficultés pour regagner leur cabine... médisez !... médisez !...

## 25 JUIN - EN MER - SOIREE D'ADIEU

Nous sommes vraiment en pleine mer. Plus de côte à l'horizon, plus d'îles. On se fait rôtir au soleil sur le pont ; plusieurs vont d'ailleurs garder un souvenir cuisant de ces heures et, au moment où j'écris ces lignes, il est possible qu'ils s'en souviennent encore.

Après déjeuner, vers 17 heures, branle-bas sur le pont arrière. Nous sommes tous réunis autour de notre camarade et ami Valley. Une déportée de notre groupe lui remet, en souvenir de notre voyage, en remerciement de ses efforts, en gage d'amitié enfin, une magnifique serviette en cuir, sinon de Russie, du moins de Copenhague. Notre Germaine va recevoir des mains de notre doyen, M. Plau, un sac confort-

table, prévu pour les prochains changements de devises.

Mimile remercie, très ému. Germaine a les larmes aux yeux. On s'embrasse, on fixe sur la pellicule ce charmant instant et rendez-vous est donné, par Mimile, à 20 heures, à la salle à manger. Il y aura du sport.

Le Commandant du « Michael Kalinin », ses officiers, le Commissaire de bord « Gégène » qui, durant tout le voyage a été la gentillesse personnifiée, des représentants de l'équipage, trois charmantes jeunes femmes du personnel féminin, sont avec nous pour cette soirée d'adieu.

Le champagne coule. Il y a de la joie, de la gaieté à revendre.

Avec une jolie voix, une jeune Russe nous chante plusieurs chansons dont « Le temps du muguet »,



A bord : « Notre Paysan », dit le « Koulak »,  
à le sourire.

reprise en chœur par l'assistance. Puis, notre sympathique Commissaire « Gégène » y va de la sienné. Pour ne pas être en retard, une charmante dame de notre groupe, entonne une chanson 1900. Enfin, un membre de l'équipage nous régale avec son accordéon.

Après le « Chant des Partisans », de « l'Espoir », le Commandant nous dit combien il a été heureux de nous compter parmi ses passagers, espérant que tous ont été satisfaits à bord. Il lève son verre à l'amitié franco-soviétique.

Notre Mimile relève le gant. Avec des paroles venant du fond du cœur, il remercie en notre nom, le Commandant, l'équipage, le bateau pour les mer-

veilleuses journées passées à bord. On lève encore son verre, en même temps que les sièges, pour aller tout simplement au salon.

Il serait vraiment difficile de raconter cette soirée. Pour certains, elle s'est terminée vers une heure du matin ; pour d'autres, un peu plus tard. Un dernier « carré » a même tenu jusqu'à l'aube. Dans ce dernier « carré » évidemment, il y a eu des victimes... comme dans toutes les batailles. Une jolie brune, au teint mordoré, n'a pas retrouvé sa cabine, mais le pont accueillant lui a servi de couchette. Tels autres, qui n'avaient pas bu « en Suisse » malgré un entraînement intensif des jours précédents, ont dû baisser pavillon. Un vainqueur, un seul, devait rester debout ou presque, à quatre heures du matin. Qui ? Mimile le bienheureux.

## 26 JUIN - REVEIL EN FANFARE

### LA TAMISE N'EST PAS A LONDRES - MESENTENTE CORDIALE

Quand je vous disais qu'il était increvable ! A partir de quatre heures du matin, le cheveu en bataille, en short avec des bretelles, le chef coiffé d'un chapeau récupéré au cours de son expédition (chapeau de dame, bien entendu), Mimile vire tout le monde. Ce ne sont que des cris et gloussements dans le quartier des troisièmes où la mêlée fait rage. Rien à faire, l'ennemi est déchaîné, sans pitié. Tout le monde y passe, tout le monde bascule, avec la déférence habituelle... les dames d'abord.

Au tour des messieurs et dames de secondes. Chacun aura sa visite. Fort galamment d'ailleurs. Le visiteur est nanti de bouteilles nombreuses, destinées à combattre la « G.D.B. ». Il faut que les hommes trinquent avec lui ; il est indispensable que les dames touchent son petit canard, acheté à Stockholm. Un refus, équivaldrait à des sanctions immédiates.

... Le voilà reparti, au gré de sa fantaisie, ou plutôt de ses jambes qui commencent à la trouver saumâtre. On l'espère couché. On le retrouve debout, au bar, réclamant un « Pivo » pour son gosier altéré.

Pendant ce temps, imperturbable, le bateau a continué sa route. Nous allons déjeuner, puis après, tout le monde sur le pont, car nous commençons à remonter la Tamise.

A vrai dire, après ce que nous avons vu ces derniers jours, le spectacle n'est pas affolant. Paysage s'entend. On remarque surtout beaucoup de baigneurs sur les plages et des quantités extraordinaires de dépôts de carburant. La mer, plus exactement, ce qui n'est plus la mer mais pas encore tout à fait la Tamise, est sillonnée par des bateaux de tous tonnages, de tous genres : le trafic est vraiment impressionnant.

Tilbury... où nous allons jeter l'ancre, se trouve en pleine Tamise, à 40 kilomètres de Londres. Sur la rive gauche, où nous accostons, il n'y a que la jetée et des bâtiments en bois. En face, se trouve la ville, agglomération de 30.000 habitants. Ayant fait notre deuil de Londres, nous n'avons d'autre désir que passer deux heures sur le sol Anglais.

Il y a désir et réalité... Je m'étais promis de le dire, de l'écrire. La seule fois, au cours de ce long voyage où les fonctionnaires chargés du contrôle ont montré de l'incompréhension, c'est ici, en Angleterre. Ils ont été désagréables, juste polis. On sentait chez eux, la manœuvre calculée pour faire traîner les opérations en longueur, lasser les gens. Pensez qu'il a fallu *une heure et demie* pour obtenir la permission de descendre à terre, alors que, les mêmes formalités, en Finlande par exemple, ont duré dix minutes.

Sans doute, nous voyant à bord d'un bateau Russe, ils ont dû nous prendre pour des purs communistes, capables de voler la Tour de Londres, de faire sauter le Parlement ou, porteurs d'un virus nouveau venant de l'autre côté du rideau de fer.

Notre « Mimile », en deux mots — bien Français — a tenu à dire tout haut ce que nous pensions tous. Si la chose s'était passée à terre nous revenions en France sans notre mentor, lequel aurait été certainement mis au frais pour insultes envers les fonctionnaires de Sa Gracieuse Majesté.

La manœuvre a réussi dans son ensemble puisque la moitié au moins de notre groupe, éccœurés, ne descendra pas à terre. Pour les autres, nous allons découvrir une ville d'Angleterre un dimanche. Tout dort, tout est stoppé, tout est fermé. Les gens ont l'air de se faire rire... de se faire rire !... Tellement que c'est avec joie que nous retournons à bord où au moins nous pourrions boire une bière, chose impossible en ville.

Notre dernière soirée est là, hélas ! La Tamise remontée, nous voilà en pleine mer. Un peu de mélancolie car nous sentons que cette fois nous touchons au but. Notre couchette nous accueille pour la dernière nuit qui, pour ne pas faillir à la tradition, sera comme toutes celles qui ont précédé.

## 27 JUIN - L'ETERNEL RETOUR

### LE HAVRE - PARIS - LA MAISON

Nous sommes en avance sur l'horaire en arrivant au Havre, ce matin du 27 juin. Nombreux sont les camarades de l'Amicale qui sont venus nous dire bonjour, nous accueillir.

Les formalités vont être différentes de celles connues la veille, en ce sens que la douane se contentera de donner le coup de craie rituel sur nos bagages.

La traversée de la ville, en car, nous fait découvrir

une cité entièrement reconstruite, avec de beaux immeubles, de belles avenues.

La Mairie, ultra moderne, son salon d'honneur où nous sommes introduits pour la réception organisée à notre intention.

C'est le premier adjoint qui trouve les mots choisis pour nous souhaiter la bienvenue. C'est « Mimile » qui répond en soulignant les liens qui unissent les Déportés à tous ceux qui ont souffert de la guerre et de la barbarie nazie.

Après le vin d'honneur nous repartons pour le monument des Déportés, et là, devant ce mât en bois où flottent nos trois couleurs, devant ces dizaines

de petites croix qui rappellent les noms de ceux qui sont partis en fumée dans les crématoires, une gerbe est déposée. Une lourde minute de silence. Une « Marseillaise », la dernière de notre voyage.

Le train. Le paysage de l'île de France. La gare Saint-Lazare. Aldebert et d'autres amicalistes sont présents. Bonjour aux uns, au revoir aux autres... les carnets d'adresses sont en mains, on s'embrasse... Mon histoire est finie.

« Nous avons fait un beau voyage... Nous avons fait un beau voyage... » Et voilà ! et voilà !... C'est comme ça... aurait dit notre Raya...

Juillet 1960.

## (1) LES ZAZOUS AU BOULOT

### L'U. R. S. S. VEUT GUÉRIR LES PARESSEUX

(Extraits du journal « Libération »)

Depuis des mois, tous les journaux de l'U.R.S.S. publient d'innombrables articles dénonçant en termes véhéments les « oisifs », les « fainéants », les « écornifleurs », les « parasites » qui « déshonorent la société soviétique ».

Les lecteurs, dans une véritable avalanche de lettres, individuelles et collectives, réclament des mesures rigoureuses (le plus souvent l'envoi dans des colonies de travail correctif) contre tous ceux, jeunes surtout, qui s'arrangent pour vivre sans travailler dans ce pays dont la Constitution, dans son article 12, proclame :

*« Le travail en U.R.S.S. est une obligation et une question d'honneur pour tout citoyen en état de travailler, conformément au principe : celui qui ne travaille pas, ne mange pas. »*

A y regarder de près, on constate que ce n'est pas tellement grave. Il s'agit tout simplement d'une de ces campagnes périodiques de « rééducation » dont la presse soviétique a le secret. L'année dernière, à la même époque, ce fut la campagne pour la rééducation des criminels. Les journaux étaient remplis de récits édifiants sur les bandits et les voleurs repentis. Il y a deux ans, le thème principal fut pendant quelques mois la lutte contre les jeunes « khouliganes » — cette version russe des blousons noirs. On réclamait alors des mesures contre l'ivrognerie, la mauvaise conduite et la grossièreté.

Le résultat fut la création des « brigades volontaires » (en russe « Drouginas ») pour le maintien de l'ordre public (décret du 2 mars 1959) et la publication de trois projets de loi : 1° sur l'augmentation

du rôle de l'opinion publique dans la lutte contre les infractions ; 2° sur les « tribunaux des camarades » ; 3° sur la répression de la délinquance juvénile. La discussion de ces projets continue, et la campagne de presse actuelle présage sans doute que certains amendements leur seront apportés.

Actuellement, le parti communiste de l'U.R.S.S. concentre ses efforts sur la propagande « idéologique ».

Du 6 au 9 septembre, une conférence spéciale sur l'éducation idéologique des travailleurs s'est tenue au Comité central. Elle a proclamé, une fois de plus, la nécessité d'une « lutte implacable contre les fainéants et les parasites », et par la même occasion, contre toutes les autres manifestations de « l'idéologie bourgeoise ».

On n'oublie pas, bien entendu, que l'idéologie bourgeoise « est le produit du régime capitaliste et qu'elle doit, par conséquent, disparaître dans une société basée sur la propriété collective des moyens de production et d'échange, — comme devraient disparaître aussi toutes les tares de la société bourgeoise : oisiveté, désœuvrement, dépravation des mœurs, criminalité, prostitution, alcoolisme... Mais on explique que les changements de la « superstructure » idéologique ne se font pas automatiquement.

L'économie socialiste planifiée ne secrète pas par elle-même la morale socialiste ; il est nécessaire de l'inculquer par une propagande appropriée et d'extirper de la conscience des citoyens les « survivances » de l'ancienne morale, notamment l'amour du

lucre, la passion de posséder, la mentalité du propriétaire.



Mais qui sont-ils donc, ces oisifs que l'on cloue au pilori ?

Ceux qui provoquent surtout l'indignation des lecteurs de la *Pravda* et des journaux du Komsomol, ce sont les « *stiliagas* » — les zazous soviétiques — qui hantent les environs des palaces et achètent aux touristes étrangers des robes de nylon, des pantalons collants et même des dollars pour les revendre au marché noir.

« On les appelle, écrit un collaborateur de la *Gazette Littéraire*, « *princes héritiers* », on dit qu'ils ne sont pas nombreux, mais dans le même temps, ils ne sont pas tellement peu non plus ».

Il y a quelques années, le « *stiliaga-type* », souvent caricaturé par les journaux satiriques, fut obligatoirement « fils d'académicien ». Des roubles plein les poches, disposant de la voiture à papa, il organisait des parties fines dans la « *datcha* » des parents, en leur absence. « Cette image est devenue surannée », écrit la *Gazette littéraire*. Car les « *fainéants* » d'aujourd'hui sont souvent des jeunes ouvriers, dévoyés, fils d'ouvriers. »

L'auteur de l'article cité se demande comment ces garçons deviennent des « parasites » et il brosse le tableau suivant :

« Le sifflet d'usine retentit. Sa journée de travail terminée, le « prince » remet la machine-outil au camarade de l'équipe de nuit, rentre à la maison, enfle un pantalon pseudo-américain et va se promener. Il est peut-être membre du Komsomol. Souvent, c'est un sportif. Il aime les romans de Remarque ou les livres sur l'espionnage. Le soir, il est attiré par le centre de Moscou... Les hôtels bourdonnant d'une vie inconnue et partant intéressante, les automobiles de marques étrangères, la musique de jazz dans les restaurants — c'est cela, pour lui, le centre. C'est là que le « prince » rencontre des vrais de vrais, des gentlemen élégants et suspects qui se réunissent au « *Café National* » et s'informent des cours du marché noir. Pourquoi donc, que diable, ne pas faire comme eux et ne pas acquérir un authentique pantalon du Texas avec quantité de mystérieux accessoires métalliques ? »

Ainsi commence la carrière du « parasite » soviétique. Le même auteur nous montre comment elle finit parfois : on a arrêté, place du Manège, à Moscou, trois adolescents qui avaient acheté aux touristes français un billet de 100 NF. Peu avant, la milice avait mis la main sur un groupe de jeunes gens qui vendaient de l'héroïne à des personnages louches.

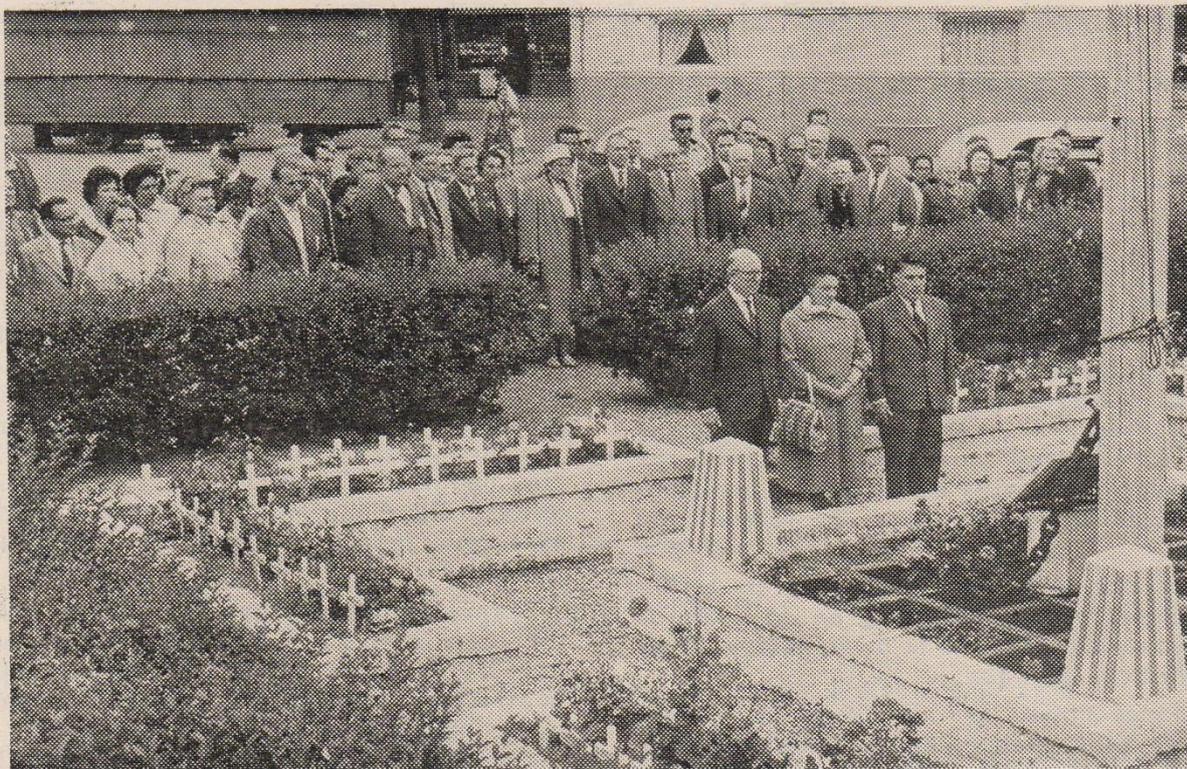
C'est une femme chimiste qui volait la morphine à l'usine d'alcaloïdes où elle travaille. Ses amis écoulaient la marchandise.

Le jeune poète Robert Rojdestvenki — le même qui a adressé récemment un message poétique à Françoise Sagan sur la « génération perdue » en France — publiait, dans la *Gazette littéraire* du 20 septembre, un article angoissé sur un autre groupe de trafiquants de devises qui doit comparaître devant le tribunal de la ville de Moscou. Tous des jeunes gens : un danseur de ballet, un étudiant de l'école du journalisme (hélas !), un commis, un ingénieur... C'est encore la *Gazette littéraire* qui publie cinq photos de « *darmoïèdes* » (écornifleurs) et, entre autres, celle d'une jolie fille assise dans une voiture, avec cette légende : « D'où vient l'argent pour ces toilettes ? »

Parmi les mesures que les lecteurs des journaux proposent contre ces différentes catégories de « parasites » figurent le retrait du permis de séjour (« *propouska* »), l'augmentation substantielle du loyer, le blâme public et même, comme je l'ai dit plus haut, l'envoi dans une colonie de travail. Mais l'auteur de l'article de la *Gazette littéraire*, Axenov, met en garde contre les moyens brutaux lorsqu'il s'agit des jeunes. Il faut, écrit-il, se pencher sur les causes de l'attraction qu'exerce sur certains adolescents le mode de vie bourgeois et réfléchir surtout aux mesures « prophylactiques ». Il faut « commencer par comprendre pourquoi dans notre jeunesse intelligente et pratique surgissent ces papillons qui se brûlent les ailes aux feux de la « belle vie » ?

L'auteur pense qu'une des raisons pourrait bien être l'ennui qui règne dans certains clubs ouvriers et les méthodes bureaucratiques, l'esprit de routine, le manque d'imagination des fonctionnaires du Komsomol, dénoncés d'ailleurs récemment par le comité central du Komsomol lui-même. Il suggère que l'on cesse d'administrer les jeunes, qu'on leur laisse les coudées franches pour organiser leurs loisirs comme ils l'entendent. De toute façon, il ne faut pas juger, précisément, trop sévèrement ces entraînements et les fantaisies souvent passagères des adolescents, qui ne sont pas, après tout, ajoutons-nous, tellement différents des jeunes d'autres pays et d'autres époques. Je ne parle pas, bien entendu, des trafiquants d'héroïne ou de devises.





*De retour au Havre : cérémonie au pied du Monument « Souviens-Toi ». Minute de silence. Une gerbe vient d'être déposée par M. Denis, maire-adjoint, Mme Plau et Emile Valley.*



MOSCOU. En haut : L'Eglise Saint-Basile le Bienheureux, sur la Place Rouge  
En bas : Le grand magasin du Goum



LENINGRAD. En haut : Musée de l'Ermitage  
LENINGRAD : Canal Griboiedov avec au fond l'Eglise, copiée sur Saint-Basile de Moscou

# VOYAGE PÉLERINAGE:

## DIX JOURS EN U. R. S. S. ET SUITE SCANDINAVE

Par ALEX BALLU, Famille de Déporté mort à Mauthausen et d'un résistant fusillé



Le grand avion blanc vole vers Moscou, de toute la puissance de ses deux réacteurs, dont on n'entend à peine de l'intérieur des salons, le léger sifflement. Les quarante-deux passagers de l'Amicale de Mauthausen, qui composent l'effectif de ce troisième et dernier pèlerinage, pour cette année, avec extension du voyage jusqu'en U.R.S.S., complètent le contingent des voyageurs embarqués à Kiev dans le T.U. 104.

Pour la plupart d'entre nous, c'est le premier grand voyage aérien... d'une heure, dont chacun regrettera tout à l'heure à la descente, à Moscou-Cheremetievo, la trop grande rapidité ! Relativité du temps et des appréhensions vite disparues dans ce confort absolu. Chacun est bien calé et les ceintures se nouent et se dénouent comme en un jeu. Les hôtesse de l'Aéroflot passent et repassent, distribuant des bonbons et des tasses de jus de fruit à la ronde. Par les hublots, on aperçoit encore en bas de grands pans de terre soviétique, immense damier asymétrique, kaléidoscopique et coloré comme un tapis d'Orient. Sous nos yeux, l'aile blanche du grand oiseau miroite au soleil dans le ciel bleu-bleu. Puis nous ne voyons plus qu'une mer blanche de nimbus et de cumulus chaotiques : paysage polaire et dantesque.

L'avion vole à 9.000 mètres, à la vitesse de 900 kilomètres-heure. Et l'hôtesse nous dit que la température extérieure est de  $-25^{\circ}$ .

Et la pensée — qui va plus vite que toutes ces vitesses et ces chiffres — nous rappelle les épisodes passés du début de ce grand voyage.

Paris, jeudi 25 août, gare de l'Est, le train emportant dans la nuit les pèlerins dont beaucoup s'ignorent encore, dont d'autres renouent connaissance, anciens résistants déportés dans la « dernière forteresse », qui rappellent d'anciens tristes souvenirs de l'enfer où les tortionnaires fascistes les avaient plongés.

— Tu te souviens de notre arrivée à Mauthausen, dit l'un, entièrement nus, le « zizi » à l'air. On de-

mandait à son voisin dans la foule des dénudés : « Qui es-tu dans le civil ? » « Moi, je suis ouvrier ! » « Moi, je suis l'évêque de X... ! » « Moi, je suis le général de Z... ! » « Nous étions tous ramenés au rang de la bête humaine, de l'esclavage préhistorique, dans les conditions qu'ont dû connaître les « bois d'ébène » des trafiquants de chair humaine ! »

De bien tristes souvenirs, et dont l'épilogue — pour les survivants, pour les rescapés de la faim, de la schlague, de l'assassinat, du génocide — de la liberté recouvrée, de l'amour retrouvé, de la vie, fait que ces hommes qui furent des condamnés à mort échangent leurs propos dans la gaieté...

Mais les heures passent. Strasbourg (un groupe de Méridionaux rejoint notre caravane), l'Allemagne occidentale avec, le jour revenu, des noms de villes connues : Stuttgart, Ulm, Munich, Salzbourg, Linz... Tout le monde descend.

Les visages sont graves dans les cars qui nous emportent vers Mauthausen. « Mimile » Valley a commandé deux grandes couronnes de fleurs ceinturées de tricolore qui seront déposées à Gusen et au monument français de Mauthausen.

A Saint-Georgen sont encore béants les tunnels creusés par les esclaves du Reich hitlérien, tunnels qui devaient servir d'usines inexpugnables, pour la fabrication des engins de mort de la machine de guerre nazie. A Gusen II, terrible commando, un poignant silence de recueillement devant le crématoire, seul vestige avec l'entrée aux miradors de ce qui fut la dernière étape des martyrs « nacht und nebel »...

Nous remontons les lacets de la colline au sommet de laquelle se dressent les murs de granit de la sinistre forteresse. Des monuments commémoratifs de nombreuses nationalités y ont été érigés. Parmi eux le mémorial français au cœur de bronze contenant les noms des disparus. Dans le ciel bleu, nos trois couleurs flottent dans le vent léger, soulignant le silence du recueillement. Puis la « Marseillaise »

éclate, hymne à la liberté, fervent hommage patriotique à ces « morts qui ne dorment pas » et dont le souvenir plane au-dessus de nos cœurs unis, quelles que soient nos tendances philosophiques ou politiques.

C'est enfin la visite renouvelée des lieux où souffrirent ceux qui sont morts et ceux qui revinrent d'entre les morts... Puis notre caravane, harassée par la fatigue du voyage et les émotions, va trouver un gîte dans l'hôtel si accueillant de Steyr.

## VIENNE

A la gare de Linz, un wagon réservé absorbe notre groupe pour un court trajet de deux heures jusqu'à la capitale autrichienne. Temps magnifique pour inaugurer le grand voyage. Déjeuner dans une grande brasserie fraîche et pimpante. Déjà notre équipe s'organise en petits groupes affinitaires : il y a les femmes d'Orange (les « Oranginettes ») au parler ensoleillé, moins cependant que le groupe masculin tuniso-algéro-marseillais (les « quatre mousquetaires ») à la faconde enjolivante, il y a les Parsiens ménagers (les « réguliers », comme dit Mimile), il y a les jeunes, les moins jeunes... et les vieux qui font de leur mieux pour être moins vieux ; il y a les politiques, les apolitiques, les croyants (sous la houlette de M. l'abbé Greffier), les athées mécréants ; il y a enfin tout l'éventail du peuple français qui, à des titres divers, s'est rassemblé dans ce voyage pour une aventure commune où tous sympathisent.

Après l'escale du repas, une visite ultra-rapide de Vienne s'opère en autocar sous la conduite d'une charmante interprète. C'est naturellement au château de Schönbrunn que sera consacré le plus de temps. Mais, comme dit notre gentille cicérone, en deux heures visiter Vienne est une impossible gageure. Heu-



LINZ : La Place Centrale

## BUDAPEST

reusement la plupart d'entre nous ont déjà vu cette capitale. D'autres y reviendront.

Cette part d'inconnu commence à la frontière hongroise. Court arrêt du train où nous faisons connaissance de notre guide-interprète pour tout le territoire magyar.

Budapest nous accueille dans le soir illuminé. A l'hôtel « Bèke » (de la Paix), nous sommes entourés d'une chaude sympathie par des amis affirmés. Mais malgré l'appel de la grande ville embrasée par des flots d'enseignes au néon, la plupart des caravaniers accusent la fatigue de ces deux jours sans grand repos et bientôt chacun se retire dans le confort de la chambre.

Et, dès le début de cette matinée ensoleillée du dimanche 28 août, chacun est vite repris par la fringale de la découverte. Dans le car qui nous emporte à travers la ville, notre guide intarissable explique.

Les places célèbres : celle de la Parade, avec l'église Saint-Georges que les fidèles occupent nombreux ce dimanche matin ; celle du Parlement ; de grands édifices nouvellement construits ou en construction ; le métro, première réalisation de transport souterrain en Europe, etc...

Les touristes montent ensuite à Buda, aux vieilles maisons d'un autre âge où nous découvrirons, d'un antique monastère, toute la grande ville étendue sous un ciel éclatant. Nous montons encore par une route en lacets, vers le mont Gellert et sa citadelle chapeauté par le gigantesque monument de la Paix qui symbolise la lutte pour la libération de Budapest par l'armée soviétique. Autour du monument, des plaques gravées portent le nom de soldats de Malinowski tombés dans cette dernière bataille...

Avant de redescendre, courte halte à la célèbre auberge du « Berger attristé » — où nous reviendrons ce soir pour dîner — et nous retournons à Pest dans l'île Marguerite aux jardins magnifiques, en particulier le jardin japonais où une source chaude entretient une flore et une faune aquatique luxuriante. Une piscine en plein air donne, paraît-il, d'étonnants résultats aux personnes encombrées d'un embonpoint excessif (et elles sont nombreuses en ce dimanche estival !)

Au terme de cette belle journée dominicale, nous retournons au « Berger attristé » où, dans un jardin éclairé *a riorno*, chacun déguste la goulache, tandis qu'un orchestre tzigane très démonstratif égaye la nuit de szardas endiablées et de langoureuses valse d'hier et d'aujourd'hui.

Pour clôturer cette soirée tardive, des chants de partisans, les hymnes nationaux, la « Marseillaise » vibrante en final, sont repris par tous en chœur.

## L'UKRAINE

Gare de l'Ouest à Budapest, wagon spécial devant lequel nos amis hongrois nous font leurs effusions cordiales. Départ. Lent voyage jusqu'à la gare frontière de Tchop que nous atteignons en fin d'après-midi. Dans la salle d'attente, nous attendons le train venant de Prague. Il n'arrive pas... C'est le pays de la patience dont les Français ne sont guère pourvus. Enfin, passé minuit, un train soviétique est formé. Wagons-couchettes, nuit blanche entrecoupée de court sommeil. Mais la curiosité veille : l'Ukraine au petit jour nous dévoile ses secrets et la plantureuse grandeur des kolkhozes et des gras pâturages : « Plus de beurre que de canons ! » est le mot d'ordre de M. Krouchtchev. Cette Beauce et Normandie, conjuguées et multipliées à l'échelle soviétique, défilent devant nos yeux pendant toute cette journée du mardi. « La plaine, la plaine à perdre haleine !... »

Enfin, la nuit revenue, Kiev nous reçoit en l'Hôtel de l'Ukraine, énorme édifice aux quelque huit cents appartements de six pièces chacun où nous pourrons jouir d'un luxueux confort pendant trois jours.

## KIEV

La République Socialiste Soviétique d'Ukraine s'étend sur un territoire de 601.000 kilomètres carrés, pour une population de 40,6 millions d'habitants. Kiev, la capitale, située sur le Dniepr, est aujourd'hui la troisième ville de l'U.R.S.S., après Moscou et Leningrad. Détruite à 80 % par les fascistes, elle est maintenant entièrement reconstruite et d'un urbanisme magnifique par ses avenues larges comme nos Champs-Élysées. L'artère central, le Krechtchatik, est littéralement enfouie dans la verdure, comme d'ailleurs toutes les autres rues et boulevards. Sur le boulevard Chevchenko, où se trouve l'hôtel d'Ukraine, se dresse une monumentale statue de Lénine, tout en marbre.

Nos touristes ont visité entre autres les Portes d'Or, la cathédrale Sainte-Sophie aux coupoles et bulbes recouverts d'or, aujourd'hui transformée en musée ; l'église Saint-André, le musée de la Laure de Petcherski, lieu de pèlerinage de moines mendiants, barbus et malpropres. Nous voyons aussi des palais de l'Académie des Sciences d'Ukraine, de l'Académie d'Agriculture, le Palais du Parlement, celui du Comité Central du Parti Communiste, l'Opéra, les théâtres, dont un réservé aux jeunes pionniers ; un jardin botanique où des artistes horticulteurs font des tableaux magnifiques en fleurs et en verdure : portraits, allégories, etc.

Nos pèlerins vont déposer une gerbe, par les soins de notre doyenne Camille, à l'obélisque, monument érigé à la mémoire des soldats de l'armée soviétique,

où brûle sur la tombe du Soldat Inconnu, la flamme éternelle du souvenir. Au long de l'allée conduisant à l'obélisque, sont enterrés des héros de la bataille pour la libération.

Accompagnés de Lili et Zvieta, nos deux gracieuses interprètes pour tout le voyage, nous avons, de plus, deux guides locaux, une jeune fille et un héros de l'Union Soviétique. Pour nous délasser un peu, nous faisons une promenade en bateau sur le Lniepr, ce qui nous permet en deux heures, de faire le tour de l'île Troukhanov, équipée d'un parc muni d'installations nautiques et d'une plage de sable où, nombreux, viennent se reposer ou s'ébattre des Kievois, sportifs ou non.

## L'EGOLE N° 6

Kiev compte plus de vingt établissements d'enseignement supérieur et de nombreuses écoles primaires. Nous consacrons une matinée à l'école n° 6, où nous sommes fort aimablement reçus par la directrice, Mme Bouritchenko, et par le professeur de français Serge Petroff. Cet établissement est une école de onze ans. Les huit premières classes (contrairement au système français, les élèves commencent par la première et terminent leurs études supérieures en onzième) donnent l'instruction en matières générales et en travaux pratiques dans de ateliers divers (menuiserie, serrurerie, dessin industriel, décoration, etc.). Dans les quatre classes supérieures, les étudiants consacrent une partie de la journée au travail pratique d'apprentissage d'un métier, dans un bureau d'architecture ou dans une usine d'appareillage électronique, entreprise extérieure à l'établissement. Dans l'usine, cependant, les étudiants ne sont pas astreints aux normes de production. Et — ce qui nous fait à tous un bien grand plaisir — depuis trois ans l'école n° 6 enseigne le français.

## JEU DES QUESTIONS

Après avoir parcouru quelques classes, interrogé des élèves, nous voici réunis dans une grande salle où Mme la directrice nous prie de lui poser des questions. Elle s'excuse de ne pas parler notre langue et d'être obligée d'avoir recours aux professeurs de français.

Q. — Si un élève brillant n'est pas doué pour l'atelier, que fait-on de lui ?

R. — *On n'oblige pas l'élève à apprendre tout un métier. Nous ne sommes pas école professionnelle. Il s'agit surtout de le familiariser avec les exercices manuels. D'autre part et inversement, les ouvriers de l'usine peuvent venir à l'école pour continuer leurs études secondaires. Comme, d'autre part, pour*

diriger il faut être praticien, un ingénieur doit connaître la pratique. Le souci des dirigeants de l'enseignement soviétique est de rompre avec l'intellectualisme absolu. En conséquence, les travailleurs manuels peuvent suivre les cours de perfectionnement à l'école ou par correspondance et aussi apprendre une langue étrangère (le français en l'occurrence).

Q. — Y a-t-il un contrôle médical ?

R. — Le médecin est le seul juge des aptitudes de chaque élève, intellectuelles ou manuelles. Dans notre école, indépendamment des branches choisies, tous les élèves sont soignés mais soignent aussi des plantes et des animaux.

Q. — Combien de temps est consacré aux travaux pratiques ?

R. — Dans les petites classes, le temps consacré aux travaux pratiques est d'une heure par semaine, dans les grandes, deux heures.

Conjointement à ce programme, il y a la culture physique, dont le professeur (maître émérite des sports) est celui du personnel enseignant qui réunit l'unanimité des élèves.

Q. — Que faites-vous des enfants inaptes à l'étude ?

R. — L'inaptitude est causée le plus souvent par l'état physiologique de l'enfant ou par la maladie. Dans ce cas, il est soigné et généralement il peut rattraper le temps perdu et poursuivre ses études. S'il n'est pas doué, il redouble la classe. Et dans le cas, rare, où l'élève est paresseux et n'avance pas au redoublement, l'école le place dans une entreprise. Notre pays est grand, il y a de la place pour tous. C'est pourquoi nous apprenons le travail manuel à tous.

### LE SALUT DES PIONNIERS

En terminant cette petite conférence, Mme Bouritchenko donne un signal et aussitôt le rideau de scène s'ouvre, livrant passage à une cinquantaine d'élèves porteurs du foulard rouge des pionniers (ce qui, pour eux, est un grand honneur et une consécration du civisme, nous entourent et nous offrent à chacun un bouquet de fleurs. Puis une fillette récite une fable en français, un jeune pionnier interprète le pathétique poème de Paul Eluard, « Liberté », et, pour conclure, tout le groupe chante « Pif le Chien ».

Mais il nous faut prendre congé de ces enfants et de leurs maîtres.

Il y a à Kiev 165 écoles semblables. Des vingt établissements d'enseignement supérieur sortent chaque année 40.000 spécialistes (ingénieurs, architectes, médecins, écrivains, journalistes, etc.).

### QUARTIER LIBRE

Pas de car. Mimile nous a lâchés dans la ville, et chacun se mêle à la foule. Mais nous avons sans



La forteresse de Mauthausen : le chemin de ronde

doute une allure étrangère, à moins que les Soviétiques à l'ouïe fine aient perçu notre langage. Toujours est-il que nous sommes remarqués (il est vrai que chacun de nous porte l'insigne de Mauthausen). Aussi sommes-nous souvent entourés, particulièrement par les jeunes qui nous épinglent des insignes divers et variés. Ce qui est une caractéristique très soviétique : il ne se passe pas d'anniversaire, de manifestation, quelle qu'elle soit, sans que l'événement soit matérialisé par l'émission d'un insigne. Chacun en est porteur et des échanges se font beaucoup avec les touristes étrangers. Comme beaucoup d'entre nous répondent en ouvrant à leur tour des souvenirs français, de petits attroupements de curieux se forment. La badauderie russe est égale à la nôtre...

Certains d'entre nous sont allés courir les magasins kievais. Ceux-ci regorgent de marchandises, mais la présentation et les étalages sont moins « occidentalisés ».

Dans les rues, de nombreux kiosques servent d'éventaires à des marchands de cigarettes, de pâtisserie, de fruiterie où domine la pastèque ; cependant, on n'y trouve pas de journaux ; ceux-ci sont déposés plus sûrement dans les lieux publics : gares, hôtels et, naturellement, librairies, lesquelles sont assiégées à toute heure du jour, les Soviétiques étant grands lecteurs. Nous aurons l'occasion de nous en apercevoir partout, à Kiev comme à Moscou, comme à Léninegrad. Nombreux sont ces gens qui connaissent nos grands littérateurs contemporains et nos écrivains du passé, parfois mieux que nous-mêmes. Et il faut se méfier d'engager une conversation avec ces érudits sur tel personnage balzacien si l'on s'en souvient mal ou si l'on ne le connaît pas... Et cet exemple n'en est qu'un entre cent.

Dans la rue toujours, il est curieux pour un Français de ne pas voir de café ou bistrot. Par contre,

des distributeurs automatiques versent, par de petites fontaines, la voda (eau) ou la bière.

Mimile, malin et fureteur comme chacun le sait, nous a cependant emmenés chez un marchand de vins — au sens vrai du mot — où des distributeurs automatiques nous permettent, moyennant un jeton, de goûter de capiteux produits vinicoles du Caucase, de l'Arménie ou de la Géorgie. Ajoutons, pour être vrais, qu'un contingent important de notre groupe fait honneur en cette circonstance à quelques crus fort éloquents...

### DEPART POUR MOSCOU

Nous avons passé notre troisième et dernière nuit dans l'hôtel d'Ukraine. On regrette un peu ce séjour confortable, mais l'attrait de la découverte efface le regret. Il nous reste le souvenir de tout ce que nous avons vu en si peu de temps dans la capitale de l'Ukraine et celui de l'accueil chaleureux qui s'est prouvé hier soir dans la Maison des Ecrivains, où nous avons été reçus et salués par les autorités, par d'anciens combattants, par d'ex-déportés, des écrivains, des journalistes. Le caviar et la vodka étaient au menu du buffet, les hôtes et hôtesse aimables, discours de bienvenue, adieux émouvants après qu'un film nous ait passionnés.

Et nous voilà dans deux cars, au grand complet. Les trente kilomètres de Kiev à l'aérodrome ont été parcourus à folle allure, au point que chacun soupire de soulagement en abordant la piste de l'aéro-gare ! Sur le terrain, de nombreux appareils attendent leurs passagers. Ces derniers sont de tous ordres, depuis la paysanne au chef recouvert de l'éternel foulard multicolore jusqu'à l'ouvrier, l'étudiant ou le chef d'entreprise. Tout le monde, en U.R.S.S., utilise les transports aériens par ce que les prix ne sont guère plus élevés que pour les transports ferroviaires. Et pour les grands parcours, c'est plus avantageux, compte tenu du temps gagné.

Si d'aucuns parmi notre caravane avaient eu un moment d'appréhension, celle-ci s'est vite dissipée dès que chacun eut pris place dans un confortable fauteuil. Les néophytes de l'aviation sont curieux et attendent les sensations du décollage, mais rapidement notre oiseau blanc a pris de la vitesse et nous sommes déjà bien haut sans qu'on se soit aperçu d'un changement.

Une heure est vite passée et déjà nous retraversons la mer moutonneuse des nuages. Quelques bourdonnements d'oreilles et nous apercevons, se rapprochant de nous, l'aérodrome moscovite. Notre T.U. 104 touche la piste et va s'arrêter tranquillement sur son aire.

— Déjà ! c'est trop court ! disent certaines dames rapidement aguerries.

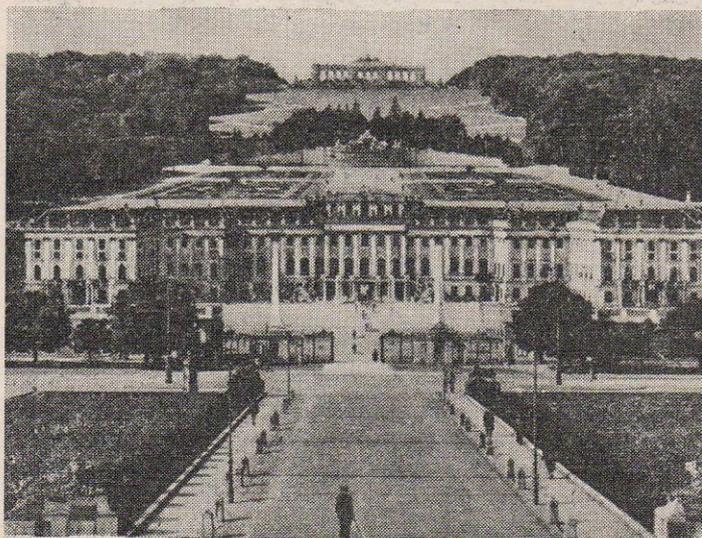
Un tour dans l'aéro-gare, journaux, cartes postales hâtivement écrites et expédiées, thé ou café. Et déjà Mimile rassemble sa troupe. Deux autocars nous attendent. Grande et large autoroute qui, bientôt, aboutit à Moscou, où, devant nous, se dresse la formidable architecture de l'Université. Arrêt pour contempler cet immense édifice du mont Lénine (où nous reviendrons spécialement), entouré d'immenses groupes d'habitations ultra-modernes et aussi de terrains à bâtir. De ce promontoire, nous jouissons d'un panorama sur la grande capitale de l'U.R.S.S. A nos pieds, la Moskova et, sur l'autre rive, le grand stade Lénine.

### MOSCOU

Voilà donc Moscou, la formidable cité au nom honni par certains, adulé par d'autres. Les uns et les autres souvent sans mesure : être impartial et objectif n'est pas si facile...

La première de ces cinq journées passées dans Moscou est surtout consacrée à notre adaptation. D'abord, l'hôtel prévu (Kievskaja) s'avère insuffisant et dans un quartier trop excentrique. Emile, « notre père », trouvera la solution en nous faisant gîter au centre de Moscou, place Sverdlov, dans l'immense hôtel « Métropole ». Nous sommes tout près de la Place Rouge et du Kremlin, près du théâtre Bolchoï, de la Maison des Syndicats, enfin de tout ce qui sera pour nous le plus attractif dans la cité.

Là, bien plus qu'à Kiev, on se rend compte que l'échelle des grandeurs est différente de ce que nous avons l'habitude de voir dans nos villes, même à Paris. Ce n'est pas trahir la vérité que dire qu'on ne saurait trouver d'équivalence en dehors de notre place de la Concorde ou du champ de courses de Longchamp...



VIENNE : Le château Schönbrunn

Mais cessons ce jeu sur la grandeur, qui est un grand sujet très controversé dans les temps que nous vivons.

Notre groupe, infatigable et affamé de connaissances, part à la découverte, sous la direction éclairée de notre interprète moscovite. Nous voyons d'abord la Place Rouge (où il n'y a que très peu de circulation, ce qui la fait paraître plus vaste encore), avec le Kremlin que nous verrons en détail le lendemain de notre arrivée. Au fond de la place, les tours enluminées de l'église de Vassili-le-Bienheureux. A l'entrée du Kremlin, la tour Spaskaïa, célèbre par son carillon qui, quatre fois par heure, résonne dans le monde entier.

Nous avons donc visité au Kremlin le musée du Palais des Armures et ses richesses de tous ordres (cadeaux aux tsars provenant de nombreux pays) : armures et armes, carrosses, parures, couronnes, diadèmes, bijoux, vaisselle, meubles, vêtements d'apparat, etc.

Sortant de ce palais, nous nous arrêtons au milieu de la place des Cathédrales, au centre du Kremlin, entourée de douze églises orthodoxes aux bulbes dorés, scintillants malgré la pluie, dont les principales sont la cathédrale de l'Assomption, celle de l'Annonciation, Saint-Michel Archange, etc. Des groupes de touristes s'agglomèrent autour de la célèbre cloche géante en bronze, coulée au XVIII<sup>e</sup> siècle, mais qui, étant donné son poids (200 tonnes), n'a pu être hissée sur le clocher d'Ivan le Grand et s'est brisée en retombant ; le petit morceau qui gît au pied de la « tsarine des cloches » pèse onze tonnes ! Non loin de là, aussi entouré que sa compagne cloche, se trouve le « tsar Poushka », le « roi des canons », coulé au XVI<sup>e</sup> siècle ; il ne pèse que 40 tonnes. Du calibre imposant de 89 centimètres, quelques boulets devant son socle. Heureusement, l'imposante pièce

n'a jamais eu à servir... Ces deux spécimens de fonderie sont enjolivés et fioriturés. Quelle aubaine pour les touristes venus du monde entier, de poser sur les clichés !

Nous avons parcouru la rue Gorki, mais nous avons vu aussi la perspective Lénine, large comme nos Champs-Élysées, et dont les travaux se poursuivent qui en feront une autostrade rejoignant Léninegrad.

Nous n'avons pu visiter le célèbre mausolée de Lénine et Staline, sur la Place Rouge : entouré de palissades, il est en réparation.

Nous visitons le Goum, grand magasin, dont le moins qu'on puisse dire est qu'il est immense. Cependant, l'étalagisme n'a pas la même valeur, le même raffinement que chez nous.

On pourrait épiloguer longuement en ce qui concerne les marchandises, les vêtements, leurs prix ; faire des comparaisons, là aussi, nous amènerait à une impasse. Par exemple, dans notre France, un complet veston coûte cinq fois moins qu'un téléviseur, par conséquent le téléviseur est très cher. En U.R.S.S., un téléviseur coûte cinq fois moins qu'un complet veston. On serait donc tenté de conclure que le complet veston est hors de prix. Pourtant, personne d'entre nous ne peut dire qu'il a rencontré des gens mal vêtus ou des « clochards ». C'est une sorte de gens qui, à notre connaissance, n'existe pas à Moscou, ni ailleurs. Alors, c'est le téléviseur qui est très bon marché.

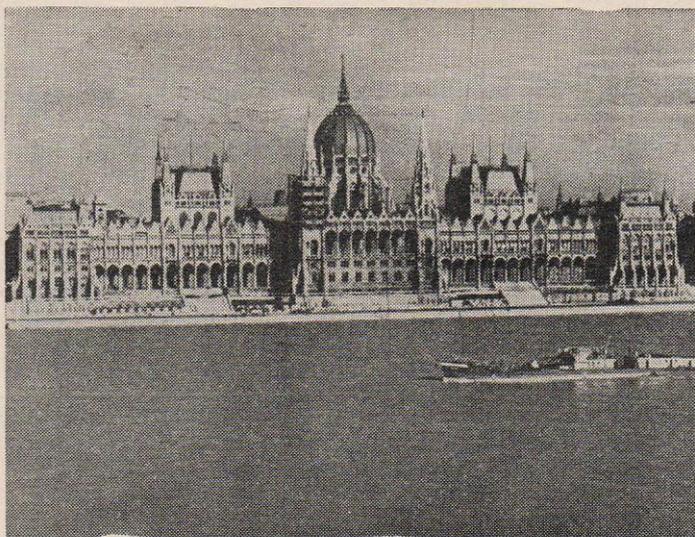
Nous remarquons certains anachronismes. Un exemple : les machines comptables et les cerveaux électroniques voisinent en bon ménage avec l'antique boulier. Mais rien n'est surprenant. N'avons-nous pas, chez nous, des voitures à bras ? Et pourtant l'automobile existe...

Nous n'avons pas vu de voitures à bras à Moscou.

Sur le chapitre automobiles, un sujet passionnant est soulevé : y a-t-il moins d'autos privées en U.R.S.S. que dans nos pays, dits occidentaux ? Il y en a moins, sans doute, mais cela provient, avant tout, d'une différence de conception de la vie. Nous connaissons, en France, de pauvres hères possédant une voiture... Aux Etats-Unis, certains « cimetières de voitures » reçoivent la visite de chômeurs qui remettent en service les voitures démodées. En U.R.S.S., rien de comparable, encore une fois : le « mordu » de la voiture peut toujours obtenir, pour ses promenades, une voiture du parc de l'entreprise où il travaille. Cependant, il est fréquent de rencontrer des cars, voire des camions (et ils sont nombreux !), transporter des équipes de joyeux lurons armés d'accordéons.

La circulation des voitures, camions, cars, trolleybus, peut être intense, la grandeur et la largeur des voies font qu'il n'y a jamais d'encombrement.

Nous avons voulu aller au spectacle. Comme géné-



BUDAPEST : Le Parlement et le Danube

ralement il faut louer les places, au moins une semaine à l'avance, en ce qui concerne le Bolchoï, nous n'avons pu aller dans ce théâtre réputé. Par chance, Emile a pu avoir des billets pour le Cirque de Moscou. Les cavaliers djiguites nous ont emballé par leurs emballements et leur extraordinaire adresse d'acrobates et de tireurs. Et tous les numéros étaient de classe internationale, y compris deux clowns — dignes émules de Popov — qui nous firent mourir de rire !

Pour rentrer à notre hôtel, plus de taxis, ils ont été pris d'assaut. Force nous est d'emprunter le trolleybus. Là encore nous sommes étonnés de voir qu'il n'y a pas de receveur ni de contrôle. Chaque voyageur paie le prix de sa place et dépose la monnaie dans une caisse vitrée. Et il n'y a pas de « resquilleur », chacun étant conscient de sa responsabilité et de son civisme. Si un voyageur n'a pas de monnaie, un autre paie à sa place. C'est un usage indiscuté. Nous faisons de même, et c'est Emile qui, après avoir fait le compte, paie pour nous tous.

Le dimanche 4 septembre, la matinée nous permit d'aller visiter l'exposition permanente industrielle et agricole. Pendant quatre heures, nous n'avons pu voir que quelques pavillons, car il faudrait rester là pendant des jours si l'on voulait tout visiter, et encore ! Nous faisons une visite particulière aux maquettes, grandeur nature, des spoutniks en regardant, avec intérêt, un petit film parlant français qui a été tourné sur l'entraînement des chiennes de l'espace.

Une curiosité : le kinoparama circulaire, qui nous permet d'avoir l'impression de nous trouver au milieu de la foule des acteurs.

Pour nous reposer de nos fatigues matinales, l'après-midi nous prenons place sur un bateau-mouche, sur la Moskova, qui nous conduit au parc Gorki, de culture et de repos. Malgré le temps incertain, la foule dominicale assiste, là à des spectacles divers en plein air, certains dans les cinémas, d'autres encore s'exercent à des jeux ou montent dans la grande roue. Il serait trop long et puéril de vouloir tout dépeindre sur le parc Gorki.

Mais la pluie menaçant, nous retrouvons nos cars qui nous ramènent vers l'hôtel Métropole. Cependant nous nous arrêtons, en passant, devant la nouvelle piscine, en plein air, de Moscou, à l'eau tiède, qui permet aux gens heureux de se baigner, même sous la pluie, ce qui — disait Gribouille — est encore le meilleur moyen de ne pas se mouiller. Mais trêve de plaisanterie, cette piscine nous laisse pantois, comme bien d'autres choses, d'ailleurs.

Nous allons visiter le musée-bibliothèque Lénine, aux 18 millions de livres, dont 200.000 sont, nous dit-on, des exemplaires uniques. Avouons franchement que nous n'avons pas eu le temps de jeter un



KIEV : L'artère principale de la Ville

coup d'œil général sur la bibliothèque, notre attention ayant été retenue pendant deux heures par le musée, où sont exposées d'admirables œuvres dues au talent divers de peintres, de sculpteurs et d'orfèvres. Y sont exposés également des tapis d'Orient et des objets en ivoire patiemment gravés...

Bref, nous sortons de là abasourdis, ébaubis par la quantité et la qualité de tout ce que contient ce musée.

## METRO

Mais cette foule des « trois-sept » (trois fois sept heures) a besoin de transport rapide pour circuler du centre aux quartiers périphériques. Comme dans toutes les métropoles, le meilleur des transports rapides, c'est le métro. Mais quel métro ! Dès que, moyennant 50 kopecks, vous avez obtenu votre petit billet, vous vous acheminez jusqu'au portillon du contrôle, derrière lequel l'escalier roulant vous descend à toute vitesse vers le hall de la station et les quais. Parvenus dans ce hall, vous ne penseriez pas être dans une station de métro si ce n'était le bruit du roulement des rames. Mais vraiment, ces halls du métro sont de véritables palais des mille et une nuits. Aucun ne ressemble à l'autre, et cependant la richesse des marbres, des mosaïques, des ors, des pierres précieuses, des lustres, se retrouve dans chaque station. Chacune est décorée selon son titre. Exemple : la station « Lénine » vous montre, sous les lustres luxueux, les principaux épisodes des premiers jours du pouvoir des Soviets ; la station « Staline » est consacrée surtout à la lutte héroïque de l'armée soviétique et des partisans contre l'envahisseur nazi : un immense tableau couvrant toute la surface de la voûte est consacré à la journée de la victoire et représente ce jour mémorable où s'amoncelaient, jetés à terre sur la Place Rouge, les drapeaux pris à l'ennemi fasciste.

Chacune des quarante-et-une stations est présentée sous un signe différent et rivalise en richesse, en beauté, avec les quarante autres... qui seront bientôt davantage, car la construction souterraine va de pair avec l'expansion terrestre de la capitale soviétique.

Puisque nous sommes dans le métro, restons-y encore un petit instant, afin de souligner l'extrême gentillesse des Soviétiques, qui ne tolèrent pas que vous, étrangers et de surcroît porteurs d'insignes de la déportation, restiez debout. Si, par dessus, vous avez quelques cheveux blancs, alors on vous force (avec une douce persuasion) à vous asseoir.

### L'UNIVERSITE

Et maintenant, sortons du métro. L'escalier roulant express nous a ramenés à la sortie. Regagnant nos cars, nous partons pour Loujniki, tout près du stade Lénine aux 100.000 places. Nous ne nous y attardons pas, bien qu'il y ait beaucoup à dire sur ces installations. Quelques amis du groupe qui sont allés voir le match U.R.S.S. (B)-Roumanie (B), ont pu voir l'engouement extraordinaire des Soviétiques pour le sport en général et plus particulièrement pour le football. Le magnifique ensemble du stade comporte une grande et une petite arènes, un palais des sports pour l'hiver et 130 salles (sous la grande arène), réservées à des sports divers : basket, volley, hand-ball, tennis, gymnastique, etc.

A proximité, sur la perspective Lomonosov, nous faisons un court arrêt afin de visiter l'intérieur des immenses blocs d'habitations neuves ressemblant à nos H.L.M. les plus modernes. Nous y trouvons des jardins d'enfants où ceux-ci disposent de tous les jouets et objets de plein air. La verdure et les fleurs sont les éléments naturels qui soulignent l'architecture de ces ensembles remarquables d'urbanisme.

Et nous revenons à l'Université afin de la visiter en détail. Pas trop cependant, car elle ne comporte pas moins de 45.000 pièces. Si vous êtes amateur de statistique, faites vous-même le calcul suivant : en ne restant qu'une minute dans chacune de ces pièces, vous en aurez pour plus de trois cents jours à accomplir la visite... Si l'on y faisait séjourner un nouveau-né et qu'il reste une journée dans chaque pièce, il lui faudrait vivre cent vingt-cinq ans avant d'en avoir terminé ! Bien sûr, ces statistiques et ces exemples n'ont qu'une valeur psychologique. Ils soulignent cependant l'énormité de l'ensemble architectural et pratique de cette université, la plus grande du monde.

Ces 45.000 pièces sont réparties dans cet ensemble colossal mais harmonieux, bâti sur une superficie de 170 hectares et comprenant trente-huit bâtiments. Dans sa partie centrale, la nouvelle Université a trente-huit étages d'une hauteur totale de 140 mè-

tres ; de chaque côté, deux ailes de dix-huit et neuf étages. Les couloirs et corridors du bâtiment central mesurent quarante kilomètres ; si l'on y ajoute les couloirs des autres bâtiments, cela fait cent dix kilomètres... C'est effarant !

Dans cette nouvelle Université (n'oublions pas que l'ancienne Université est toujours en exercice pour la Faculté des Lettres, sur la place du Manège, manège était autrefois le terme employé pour désigner les écoles d'études secondaires et du troisième cycle) ; dans cette nouvelle Université, donc, les étudiants de soixante nationalités et de quatorze pays du monde, en plus des seize Républiques soviétiques suivent les cours de géologie, mathématiques supé-



MOSCOU : *La Moskova*

rieures et spéciales, biologie, etc., c'est-à-dire les branches de l'éducation nécessaires pour la formation de savants géologues, de spécialistes de l'astronautique, de médecins, enfin d'ingénieurs et spécialistes pour la découverte et la prospection des régions encore vierges de la Sibérie, cette immense étendue de forêts, de montagnes et de plaines désertiques que l'homme soviétique commence à peine à défricher, cette Sibérie qui constitue la moitié de l'Union Soviétique, cette Sibérie « pauvre qui, depuis des millénaires, dormait sur un monceau d'or et de pierres précieuses ».

Mais l'Université n'envoie pas ses lauréats qu'en Sibérie. Il y a fort à faire dans les seize Républiques

pour la conquête du bonheur humain. En ce qui concerne la médecine, il y avait sous le tsarisme 28.000 médecins pour toute la Russie (peu ou pas du tout dans les colonies tsaristes d'Asie, aujourd'hui devenues Républiques confédérées); aujourd'hui, Moscou compte à elle seule 32.000 docteurs en médecine, tandis que pour toute l'U.R.S.S., il y en a 385.000.

Revenons à l'Université. Pour accéder rapidement aux salles d'étude ou de conférence, l'établissement possède 66 ascenseurs rapides. Nous n'en avons utilisé que deux. Il y a 21 grandes salles d'études et 141 petites pour les 13 facultés de différentes disciplines.

Au cours de la première année, les étudiants apprennent le russe pour la commodité des études. Des bourses sont allouées aux étudiants, selon leur situation familiale, bourses de 290 à 450 roubles, par mois, au minimum, et s'élevant, pour les meilleurs, de 780 à 1.000 roubles mensuels.

Notre groupe a visité la salle des congrès, aux colonnes de simili marbre et aux murs réfractaires aux sons extérieurs. Cette salle peut recevoir 1.500 auditeurs, tous bien placés. Elle comporte également six cabines étanches pour la traduction simultanée de six langues, transmises aux auditeurs par des écouteurs individuels. Un immense tableau noir, mobile et circulaire, tourne automatiquement. Enfin, elle est munie d'une cabine cinématographique.

Le recteur de l'Université est le professeur Nesmeianov, président de l'Académie des Sciences de l'U.R.S.S.

Nous apprenons aussi qu'une bibliothèque de cinq millions cinq cent mille volumes est à la disposition des étudiants, lesquels sont, pour la plupart, internes. Pour cet internat, il y a 7.000 chambres accolées par deux, ayant entré, douches communes (nous en avons vu plusieurs) dont la location s'élève à 25 roubles par mois. Des offices sont installés à chaque étage pour les étudiants désirant préparer leurs repas. Mais il y a aussi des restaurants dont le prix des repas oscille, selon le menu, de 2, 3, 4 ou 5 roubles.

La vie des universitaires est, d'autre part, agrémentée par des spectacles. Il y a des petites salles de club et de troupes estudiantines, de cercles folkloriques dirigés par les meilleurs acteurs ou metteurs en scène. Et nous avons vu un théâtre de 450 places possédant une scène à l'équipement ultramoderne où les meilleurs théâtres de Moscou, de l'U.R.S.S. et du monde entier viennent jouer les classiques. Cette salle a reçu le célèbre Théâtre National Populaire qui, sous la direction de Jean Vilar, y joua entre autres « Le Cid », avec l'incomparable et regretté Gérard Philippe.

L'Université possède, naturellement, une cité sportive.

Mais on n'en finirait plus s'il fallait tout voir. Cependant, nous avons tenu à voir une salle de danse et d'exposition décorée sur un frontispice des bustes des plus célèbres artistes, poètes, écrivains d'U.R.S.S. et du monde entier, de Pouchkine à Gorki en passant par Barbusse.

Nous sommes montés au vingt-huitième étage, afin de visiter le musée des pierres précieuses, les diamants de Iakoutie, les émeraudes, les... que sais-je... et même (en laissant à la porte les appareils photo, car les pellicules auraient été voilées) un petit réduit contenant dans un flacon des sels d'uranium qui, dans le noir, lancent une inquiétante lueur verte mordorée.

Enfin, nous avons parcouru les balcons en jouissant d'un inoubliable panorama sur la grande ville et sur la magnificence des jardins dont les dessins, vus d'aussi haut, démontrent la perfection professionnelle des artistes paysagistes et horticulteurs.

Cependant il nous faut partir. Le descendeur express nous ramène sur terre, où nous retrouvons nos cars, grandeur nature, qui nous semblaient des jouets, vus de là-haut.

## RELATIVITE

Nous quitterons Moscou dans la soirée. Nous avons quartier libre individuel. Mais il pleut, et quand il pleut à l'Est, eh bien ! c'est de la pluie aux gouttes larges comme des kopecks. Les conduits s'évasant à trente centimètres du sol déversent sur les trottoirs un flot qu'il est prudent d'éviter. Donc, nous ne sortirons pas. Les trois grands halls, salle à manger, du « Métropole », sont bondés par une clientèle cosmopolite : des Noirs, des Chinois, des Japonais et des Blancs parlant toutes les langues. Nous lions connaissance avec des Allemands de la République Démocratique en transit à Moscou et qui vont à Tbilissi. Les veinards ! Ils auront du soleil. Pour le moment, le soleil est dans les cœurs, car tous sont d'anciens déportés sous le régime hitlérien et ils sont ravis de rencontrer des Français anciens déportés. Nous faisons échange d'insignes. Ah ! si tous les grands problèmes pouvaient se régler avec des braves gens qui ont souffert comme ceux-là !

— Ah ! par exemple, que fais-tu là ?

C'est un jeune journaliste français qui m'interpelle. Je l'ai connu à Paris, il y a quelques années. Il est ici correspondant d'un grand journal français. Il a épousé une Soviétique, dont il a un enfant.

— Ma femme, journaliste également, est un peu fatiguée. Aussi nous avons envoyé le petit chez mes beaux-parents, à la campagne, tout près d'ici...

— Où ça ?

— *Tout près d'ici, à mille kilomètres environ, vers Oulianovsk. Tu sais, il y a une grande heure d'avion. Et comme l'avion ne coûte pas plus cher que le chemin de fer, c'est facile.*

— Quand même, on n'a pas l'habitude, en France, de jauger les distances ainsi. Tout est relatif, évidemment.

— *Tu as raison. Tiens, tu vas voir. Je suis allé faire un reportage en Sibérie sur la construction de la centrale électrique de Bratsk (c'est à quelques heures d'ici). Les travaux consistent d'abord à créer une mer artificielle dont l'étendue est grande comme la moitié de la France. Quand la centrale de Bratsk sera en activité, elle produira à elle seule plus d'énergie que toutes les centrales soviétiques actuellement en exploitation.*

— C'est effarant !

— *Tout est relatif. Tiens, ce n'est pas tout. En Sibérie, j'ai voulu aller visiter les mines de diamants de Iakoutie. Leur production est plus grande que celles d'Afrique du Sud. Mais je voulais aussi voir une mine d'or. L'ingénieur en chef m'a donné une recommandation pour son collègue de la région de Tchita. Je reprends l'avion et j'arrive à Tchita. Seulement, la région de Tchita est aussi grande que la France entière. Va donc y chercher une mine d'or ! Mais, grâce à l'avion et aux indications précises qui m'étaient fournies, je l'ai trouvée, cette mine...*

— Arrête ! Oh ! ma tête !

Notre ami est maintenant habitué à ces échelles nouvelles de grandeur. Mais nous, voyageurs de passage, sommes dépassés par ces mesures extraordinaires. Oui, tout est relatif.

Nous faisons nos adieux.

— *Vous verrez, nous dit-il, si vous revenez ici l'an prochain, vous trouverez encore du changement. L'Université de Moscou sera bientôt le centre de la capitale. Et le reste à l'avenant. Au revoir !*

## LENINGRAD

La « Flèche Rouge », train tout en wagons-couchettes, nous a transportés en une nuit sur 800 kilomètres de voie ferrée. Nous avons bien dormi et notre installation à l'hôtel de l'« Europe » est rapide. Car deux jours sont bien courts pour visiter la grande ville historique de Pierre le Grand.

A Moscou, cinq jours n'ont pas suffi. Et nous avons négligé là bien des trésors : la Galerie Trétiakov et quelque soixante autres musées.

Ici, à Léninegrad, notre première visite est pour le Palais d'Hiver et son célèbre musée de l'Ermitage. Pendant deux heures, sous la conduite de nos gracieuses interprètes, Lili et Zvédia, qui se sont adjointes deux non moins charmantes hôtesses locales, nous allons voir des trésors dont la grande Catherine

disait être, « avec les souris, la seule à pouvoir les contempler »... Les marbres des colonnes soutenant les salles sont de tous les tons et entourent des sculptures et des peintures de toutes les écoles. Ces arts, quintessence de la civilisation, témoignent du passé et sont aussi garants de l'avenir. Des salles sont réservées aux écoles italienne, espagnole, flamande, hollandaise, russe, française. Nous avons la joie de contempler les chefs-d'œuvre aux signatures prestigieuses et surtout les noms français de Claude Lorrain, Poussin, Le Nain, Watteau, Boucher, Chardin, Greuze, Fragonard, David, Delacroix, Corot, Courbet... Puis nos impressionnistes des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles, les Monet, Renoir, Sisley, Pissaro, Degas, Cézanne, Marquet, Gauguin... Et Matisse et Picasso se joignent à cette cohorte, accompagnés de sculptures de Rodin.

Les Soviétiques veillent jalousement à la conservation de ces témoins de haute culture.

Nous apprenons que pendant le siège de neuf cents jours, durant la deuxième guerre mondiale, ces chefs-d'œuvre ont été précieusement préservés des bombardements et de l'incendie.

Puisque nous parlons du siège de Léninegrad, on ne dira jamais tout sur le courage des habitants qui, alors que les Allemands n'étaient qu'à quatorze kilomètres de leur ville, dans les faubourgs, continuaient à travailler et à combattre. Un million d'entre eux sont morts, la plupart de faim, car le ravitaillement ne pouvait s'opérer que pendant deux ou trois mois par an, quand le lac Ladoga était suffisamment glacé pour permettre la circulation de convois de camions... Malgré la famine et la pénurie de médicaments, les héroïques assiégés travaillaient dans leurs usines, leurs chantiers, leurs bureaux, et certains tireurs d'élite allaient aux avant-postes après leur travail pour tuer quelques hitlériens.

La petite interprète léninegradoise (vingt ans), nous dit que toute enfant à cette époque terrible, tous les membres de sa famille sont morts, sauf son père, aviateur aux armées. Elle se souvient que, malgré l'épouvante, les théâtres sont restés toujours ouverts et donnaient des représentations plusieurs fois par semaine !

## DIX JOURS QUI EBRANLERENT LE MONDE...

Léninegrad est la ville la plus historique de la vieille Russie. C'est près du Palais d'Hiver qu'était le siège de l'état-major général depuis 1829 (en souvenir de la victoire russe sur Napoléon en 1812). Une colonne de la « Victoire », la colonne Alexandre, y fut érigée. D'une hauteur de 47 m. 50 et d'un poids de 600 tonnes, elle fut taillée d'une seule pièce dans un roc du golfe de Finlande et dressée sur un socle sur lequel elle n'a pas été fixée. Elle tient par son propre poids et par le grand diamètre de son fût de 3 m. 66.

La grande place devant le Palais d'Hiver fut le théâtre sanglant, le 9 janvier 1905, de la manifestation pacifique d'ouvriers venant demander au tsar une amélioration de leur sort. Le tsar fit répondre à coups de mitrailleuses. Ce fut le début de la première révolution qui, disait Lénine, « a été la répétition générale de la Révolution de 1917 ».

Après le renversement de l'autocratie tsariste, en février 1917, le Palais d'Hiver abrita le gouvernement provisoire de Kerenski, lequel fut à son tour renversé dans la nuit du 25 octobre 1917 (7 novembre à notre calendrier grégorien. Les Russes ont, depuis, ajusté leur calendrier orthodoxe sur le nôtre).

C'est de l'Institut Smolny, où il était avec son état-major, qu'à neuf heures du soir Lénine donna l'ordre d'attaque. Le croiseur « Aurore » (que l'on voit encore amarré sur la Néva et qui est maintenant un musée et section de l'École Navale), tira le premier coup de semonce à blanc, suivi aussitôt par les batteries de la forteresse Pierre-et-Paul qui, pour ne pas détruire le palais, utilisèrent des schrapnells. Pendant ce temps, les soldats, marins et ouvriers en armes, qui assiégeaient le Palais d'Hiver, le prirent d'assaut. A 2 h. 10, le gouvernement était déclaré déchu. Les « dix jours qui ébranlèrent le monde » avaient commencé, sous la direction de Lénine, l'immense travail de réorganisation et de développement qui ont fait de l'U.R.S.S. ce qu'elle est devenue aujourd'hui.

### VISITE DE LA VILLE

L'après-midi de ce mercredi 7 septembre, après le déjeuner dans une fort jolie salle de restaurant de notre hôtel, nous avons fait, rapidement, en autocar, la visite de la ville en commençant par la célèbre perspective Nevsky (ancienne route de Novgorod), artère principale qui s'étend sur près de cinq kilomètres, entre l'Amirauté et la lauré Alexandre-Névski. Pierre le Grand décida de sa création. Sa largeur s'apparente à nos Champs-Élysées. Son ensemble architectural est le reflet de son histoire : palais, théâtres, églises, etc. De nos jours, elle est le foyer culturel de Léninegrad, avec ses instituts de recherches scientifiques, ses écoles supérieures, ses musées, ses bibliothèques, ses six théâtres, ses dix cinémas, ses magasins...

Nous filons trop rapidement, nous arrêtant à peine pour prendre des clichés. Voici le monument de Pierre I<sup>er</sup>, sur la place des Décembristes ; la cathédrale Saint-Isaac, la cathédrale de Kazan, le palais de Marbre, le musée Lénine (à l'intérieur duquel, dans une cour, se trouve l'auto blindée sur laquelle Lénine a harangué la foule. Une horloge est arrêtée à 17 h. 50, heure de la mort de Lénine) ; le pont Anitchkov et le célèbre groupe sculptural « les Dompteurs de chevaux ». La forteresse Pierre et Paul, la petite maison de Pierre I<sup>er</sup>, l'Institut Smolny (que



Moscou : Les Eglises à l'intérieur du Kremlin

nous irons voir plus en détail) ; le Champ de Mars et le Monument aux Morts de la Révolution ; le pont Kirov (le plus grand de Léninegrad) ; le Jardin d'Été, le monument de Souvarov (qui n'a remporté que des victoires, ce qui est rare !) ; la mosquée, le monument Pouchkine, etc.

C'est trop ! Nous avons à peine le temps d'enregistrer les détails fournis par notre charmante interprète.

### 200.000 LIVRES PAR 24 HEURES

La matinée du 8 septembre, deuxième et dernier jour passé à Léninegrad, est consacré à des visites industrielles. Notre troupe se partage en deux, dont chaque partie est orientée l'une, dans une fabrique de chaussures, l'autre, vers une usine textile. Mais votre serviteur n'appartient ni à l'un ni à l'autre de ces groupes. Je suis convoqué dans la grande imprimerie « Petchany Dvor », l'une des plus grandes de l'U.R.S.S. A 9 h. 30, une « Volga » vient nous prendre en compagnie de l'interprète Lili. Nous roulons à travers Léninegrad jusqu'à cette imprimerie, où l'ingénieur en chef nous attend à dix heures précises.

Le camarade Alex Lacrisevitch, ingénieur en chef et directeur de Petchany, est un héros de l'Union Soviétique. Il a perdu l'usage du bras droit dans la grande guerre contre les hitlériens. C'est un homme d'une haute stature. Il s'est rééduqué physiquement et écrit de la main gauche. Après les salutations et souhaits de bienvenue, il dit être à notre disposition pour toutes les questions que nous voudrions bien lui poser. Cette grande imprimerie occupe 3.500 travailleurs spécialistes : typographes, linotypistes, monotypistes (dans ces trois catégories du groupe « composition », c'est surtout un personnel féminin), cli-

cheurs, photgraveurs, imprimeurs en polychromie, rotativistes, papetiers, cartonnières, brocheuses, etc.

Toutes les vingt-quatre heures, 200.000 livres sortent de cette imprimerie et sont expédiés dans les seize Républiques soviétiques et dans de nombreux pays du monde. On les compose dans toutes les langues. Il s'agit de manuels scolaires de tous les degrés et de littérature politique et scientifique, et aussi d'œuvres des grands écrivains russes, universellement appréciés, ainsi que des contemporains. Le tirage moyen de chaque ouvrage est de 75.000, mais certaines éditions montent à 200.000.

Tout le personnel est payé à la production. Mais certains spécialistes d'éditions d'art travaillent en « conscience » et gagnent davantage qu'à la production. Les « producteurs » gagnent mensuellement de 1.400 à 1.500 roubles, tandis que les « consciencieux », hautement qualifiés, touchent de 1.600 à 2.000 roubles. De plus, des primes sont attribuées à tous, selon l'application du plan de travail. Ces primes augmentent quand les normes du plan sont dépassées.

La Sécurité Sociale couvre tous les risques, maladie et accident, absolument gratuitement. Ce sont les organisations syndicales qui en sont gérantes et qui décident de tout. Il y a dans l'entreprise une polyclinique où plusieurs médecins et un personnel dévoué et muni, pour le dépistage des maladies et pour les soins, utilisent un matériel ultra moderne. Une crèche et une garderie d'enfants libèrent les travailleuses de bien des soucis. De plus, comme toutes les usines de l'U.R.S.S., cette entreprise possède plusieurs établissements de repos et de vacances. En outre, la direction possède un fonds spécial pour l'achat de bons de séjour dans des sanas et des stations thermales.

Dans tous les ateliers et vestiaires, des installations hydro-thérapeutiques sont à la disposition de chacun.

Les vacances (deux à quatre semaines), sont pour les Soviétiques (comme pour les Français), un sujet permanent de conversations. Un comité d'organisation s'occupe des séjours gratuits de vacances, y compris les voyages.

En cas de maladie, le travailleur (jusqu'à cinq ans de présence dans l'établissement), indépendamment des soins gratuits, touche 60 % de son salaire. Mais s'il a plus de cinq ans de présence, il touche 90 % de son salaire.

Des dispositions prophylactiques permanentes sont prises pour éviter les maladies professionnelles. Le saturnisme, maladie professionnelle des typographes, n'existe pas en U.R.S.S.

— *Si un cas de saturnisme se produisait, nous dit Alex Lavrisévitch, je serais poursuivi devant les tribunaux.*

Dans cette imprimerie, comme dans la plupart des

grandes entreprises, le personnel travaille sept heures par jour (cinq heures le samedi) et se repose le dimanche. Il y a un roulement pour trois relèves.

Nous visitons les ateliers, depuis le groupe composition jusqu'à la sortie des bouquins, prêts à l'expédition et à la lecture. Des machines automatiques cousent, rassemblent les cahiers, les encollent, puis les couvertures sont posées, toujours automatiquement, par la chaîne. C'est un beau spectacle que voir les livres s'acheminer ainsi vers leur noble destin de culture humaine.

### L'INSTITUT SMOLNY

Tous nos voyageurs se retrouvent au restaurant de l'hôtel. Le sujet de conversation est naturellement axé sur ce que chacun a vu dans les usines visitées.

Deux personnes, cependant, n'ont pas participé aux visites industrielles : c'est Mimile et notre Marseillais Tonin, qui sont allés au ravitaillement de caviar. Traduisez que Tonin a dû porter sur ses robustes épaules un énorme sac rempli de pots de caviar, tandis que son cornac Mimile l'accompagnait et l'encourageait pour son dévouement... qui permettra à chacun d'entre nous de rapporter la précieuse denrée.

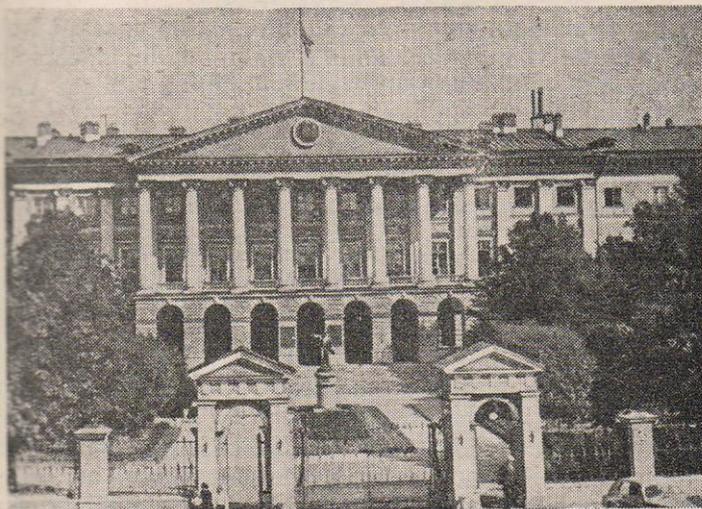
L'après-midi, nous repartons à la découverte. C'est d'abord, par autorisation spéciale, la visite de l'Institut Smolny.

Smolny est le symbole de Léninegrad, car c'est là que Lénine prépara l'insurrection d'octobre 1917 et sa victoire. C'est là qu'il élabora ensuite les premiers décrets du pouvoir soviétique, particulièrement les deux premiers et célèbres décrets sur la déclaration de paix au monde et sur la répartition des terres aux paysans, décrets qui appelaient à une vie nouvelle les travailleurs et paysans russes.

Smolny fut, sous Catherine II, un pensionnat de jeunes filles nobles, d'où sortaient les demoiselles d'honneur à la Cour de Sa Majesté Impériale. C'est un immense édifice surmonté de cinq dômes, dont le plus haut a soixante-dix mètres.

Lors de la révolution de février 1917, avec la chute du tsarisme, le couvent de Smolny perdit une grande partie de ses pensionnaires, en même temps que sa destination. Il était resté un établissement d'enseignement, mais de plus en plus désaffecté, au point qu'en août 1917, il était liquidé et le Soviet des députés et soldats de Pétrograd l'occupait. C'est donc là que Lénine se rendit dans la nuit du 25 octobre pour diriger l'insurrection finale, car le mécontentement populaire contre le gouvernement Kerenski gagnait de jour en jour.

Aujourd'hui, quand l'on voit ces couloirs immenses, on peut s'imaginer la foule de soldats, de marins, de miliciens, ouvriers en armes, qui les occupaient.



LENINGRAD : L'Institut Smolny

Et là-bas, au fond, le bureau de Lénine, gardé militairement par d'intraitables sentinelles...

Nous y sommes précisément, dans ce bureau. Et chacun d'entre nous, quelles que soient ses idées politiques, reconnaît, dans l'austérité des lieux, la grandeur de la tâche écrasante de celui qui y a vécu pendant ces historiques journées. Ce local, pas très grand, est divisé en deux parties : le bureau, très simple, le téléphone (désuet, sous globe maintenant), et la « chambre à coucher », c'est-à-dire un réduit de deux mètres de large où sont encore les lits monaux de Lénine et Kroupskaïa. L'ensemble dégage une impression extraordinaire de vertueuse grandeur. Et l'on n'est pas peu fier d'avoir été admis, pendant quelques courts instants, à voir ce haut lieu, en évoquant de tels souvenirs : Lénine écrivant calmement ; Kroupskaïa participant à son travail et surveillant la santé du dirigeant principal de l'avènement d'un monde nouveau... Les estafettes arrivant et repartant, le téléphone lançant ses sonneries d'appel... Lénine, laconique, jugeant la situation et donnant ses directives.

Dans l'antichambre du bureau, quelques gravures représentant les principaux épisodes des événements historiques de cette Révolution d'Octobre qui présida à la fondation de l'Etat soviétique.

Nous faisons halte aussi dans la grande salle des fêtes de Smolny où fut réuni, le 26 octobre (lendemain de la déchéance du gouvernement Kérenski), le deuxième congrès des Soviets de Russie devant lequel Lénine annonça la victoire et proposa son appel aux peuples à intervenir dans les questions de la guerre et de la paix. Ce même jour, fut constitué le premier gouvernement soviétique dans lequel Lénine assumait les fonctions de président du conseil des commissaires du peuple. La tâche était ardue : liquider la guerre étrangère et la guerre civile conduite par Kérenski en fuite. Elle fut menée à bien.

## PETRODVORETZ

Quittant Smolny, nos touristes retrouvent les cars qui les emportent vers les quartiers périphériques de Léninegrad où nous pouvons voir en passant d'immenses constructions modernes destinées au logement des ouvriers des usines Kirov. Devant ces usines, sur des panneaux (rappelant nos panneaux électro-raux) sont les photographies agrandies des travailleurs d'élite et novateurs. C'est un grand honneur qui semblerait puéril dans nos pays occidentaux.

Passant sous l'arc de triomphe de la Porte de Narva, sur la place des Grèves, aux pavés rouges, nous quittons la ville et atteignons le parc Primorski, ressemblant à notre bois de Boulogne parisien, où, au milieu de la verdure, des fleurs, des ruisseaux et lacs enchanteurs, apparaissent de coquets édifices : ce sont les maisons de retraite des vieux travailleurs envers qui s'affirme la sollicitude du pouvoir.

Enfin, voici sur les bords du golfe de Finlande, l'immense stade Kirov, grandiose ensemble d'ouvrages sportifs installés sur une colline artificielle d'où l'on a une vue magnifique sur la mer. Le stade peut recevoir 100.000 spectateurs.

La route nous conduit dans la grande banlieue et nous arrivons enfin au palais de Pétrrodvoretz, anciennement Péterhof en souvenir de son fondateur Pierre I<sup>er</sup>, qui l'avait fait édifier à la gloire militaire de la Russie qui avait atteint la Baltique contre les occupants suédois.

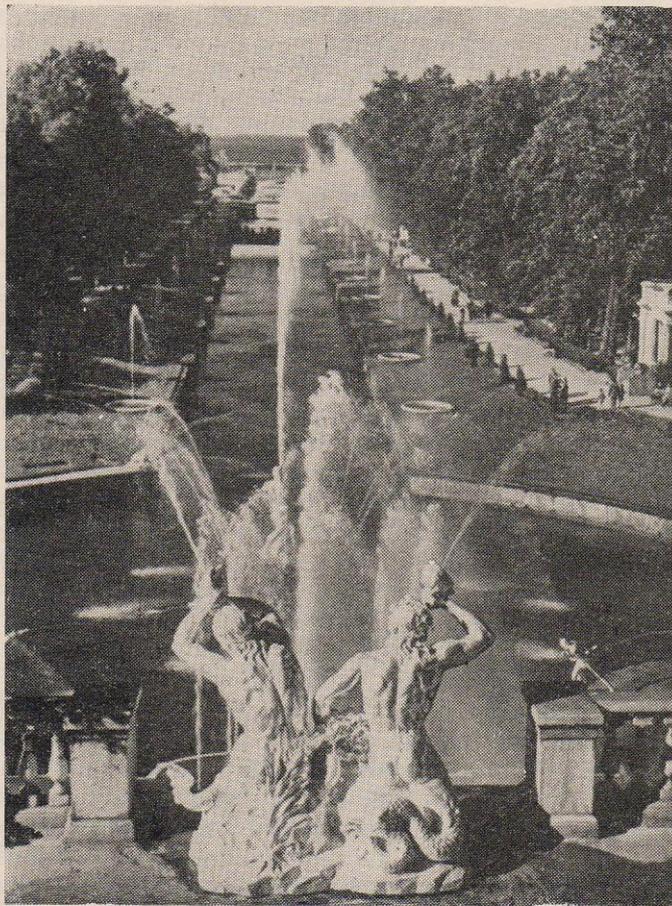
Le principal attrait de Pétrrodvoretz réside dans le système de fontaines à grandes eaux qui débitent des tonnes de liquide en des formes et allégories diverses, au milieu de canaux rappelant ceux de notre palais de Versailles. Vu de la terrasse, l'ensemble est d'une rare beauté. Par de larges escaliers de marbre, nous allons voir de près la « cascade des Tritons » et, au milieu d'une immense vasque, des statues dorées de héros mythologiques vomissent des jets entrelacés qui forment une corbeille d'eau. Voici « Samson » déchirant la gueule d'un lion, laquelle crache un jet de vingt mètres de haut. C'est la plus grande des fontaines, accompagnées de celles de Vénus, Mercure, Jupiter... Voici la « cascade de l'Echiquier », aux dalles représentant un immense échiquier. Enfin le chapitre amusant : les fontaines dissimulées. Dès que vous vous asseyez sur un banc, un dispositif met en marche de nombreux orifices qui déversent sur vous-même et votre entourage des jets divergents ; ou bien ce kiosque dont la toiture ronde vous fait un encerclement d'eau quand vous êtes bien à l'abri, interdisant la sortie et l'approche. Décidément, on cherchait bien de la distraction à la cour des tsars !

Pendant le siège de Léninegrad, les hitlériens occupèrent Pétrrodvoretz. Et quand ils en furent chassés

par l'armée soviétique, ces vandales détruisirent les bâtiments du palais et les 129 fontaines. Aujourd'hui l'Etat soviétique a tout remis à neuf et tout fonctionne.

Reprenant le chemin du retour sous la pluie, nous épilignons sur ces souvenirs du passé de la grande capitale russe. En passant, à 14 kilomètres de la ville, nous voyons sur un socle un tank de l'héroïque armée qui chassa les envahisseurs abhorrés, à partir de cet endroit qui était le point extrême de l'avance ennemie sur Léninegrad.

Après tout ce que nous avons vu et que nous connaissons du siège de Léninegrad et de la guerre soutenus victorieusement par les Soviétiques, on comprend leur étonnement de voir que quinze ans après, une nouvelle armée allemande a été reconstituée par les alliés d'hier et munie d'armes atomiques. On comprend l'amertume de leurs déclarations, eux qui veulent la paix parce qu'ils ont payé, parmi tous les alliés de la seconde guerre mondiale, le prix le plus cher : 18 millions de morts, sans parler des pertes civiles dans le génocide pratiqué par les fascistes.



PETRODVORETZ : Les jardins de l'ancienne résidence d'été des Tzars

Et nous retrouvons les faubourgs. En passant auprès d'une voie ferrée, nous assistons à un spectacle coutumier de la vie soviétique et qui ne laisse pas d'étonner les voyageurs occidentaux : c'est celui de femmes cheminotes qui réparent les ballasts ou qui manipulent pelles et pioches aux travaux de voirie.

— *On ne voit pas ça chez nous !* dit-on.

Voire ! Pas sur les voies ferrées sans doute. Mais j'ai vu en France, dans les usines pyrotechniques ou de produits chimiques, des femmes à la peau jaune, rongée par les acides. Ça ne vaut pas mieux.

J'ai voulu savoir pourquoi il existe encore en U.R.S.S. des cheminotes terrassières. Et voilà l'explication qui m'en fut donnée : pendant la grande guerre contre les hitlériens, tous les hommes étant au combat, beaucoup de travaux masculins ont été accomplis par des femmes. Mais beaucoup d'hommes, hélas ! n'étant point revenus, certaines de ces femmes ont continué le métier que les circonstances les avaient obligées d'accomplir. Et elles le continuent, sans que personne ne les y oblige. Au reste, a ajouté mon interlocutrice, le nombre de ces femmes va diminuant, car elles sont reclassées dans la production usinière ou dans des bureaux, à moins qu'elles désirent absolument continuer leur métier circonstantiel.

### AU REVOIR LENINGRAD ! AU REVOIR L'U.R.S.S. !

Quelle journée bien employée ! Nous embarquerons, tard dans la soirée, sur « l'Estonia ». Et dans l'hôtel de l'Europe, chacun d'entre nous vaque aux dernières occupations. La librairie est assiégée par les amateurs de cartes postales et d'albums. D'autres, bravant la pluie, sont partis à la recherche d'objets-souvenirs dans les magasins de la perspective Nevsky. Dans le hall, tous les fauteuils sont occupés par des passagers de tous genres cosmopolites. Nous voyons deux grands garçons blonds qui portent fièrement la « chapka », bonnet de fourrure russe. L'un d'eux parle français. Ce sont deux étudiants américains qui, partis de Los Angeles, font le tour du monde. Ils sont enchantés de leur séjour soviétique et vont embarquer avec nous tout à l'heure, à destination de la Suède.

Dans un salon, chacun remarque un général aux cheveux blancs, mais au visage juvénile, à la tenue impeccable : pantalon bleu foncé à bandes rouges et dolman bleu clair. Sur sa poitrine constellée de décorations ressortent deux étoiles de héros de l'Union Soviétique. En passant, très affairé, Mimile me dit :

— *Allez, vite dans l'ascenseur pour le restaurant ; Tu iras à la table du général !*

**LE GENERAL RAKOV  
DEUX FOIS HEROS DE L'UNION SOVIETIQUE  
PARTISAN DE LA PAIX**

On est accoutumé, en général (c'est le cas de le dire) à placer les généraux dans cette catégorie d'êtres humains tout auréolés de supériorité imposée par les trompettes de la renommée, qu'ils soient émouls des grandes écoles militaires, qu'ils soient des hommes politiques ou qu'ils aient conquis leurs étoiles sur les champs de bataille... Un général dégage, pour l'homme moyen, un sentiment d'admiration (par le costume et les décorations) vaguement mêlé d'inquiétude déférente. Bref, c'est un monsieur du genre intouchable (entendez par là qu'on se sent un peu gêné en sa compagnie et qu'on ne sait trop par quel moyen l'aborder).

Je crois bien que c'est la première fois qu'il m'arrive de me trouver en compagnie d'un général devant une table de banquet. Ah ! Mimile s'est bien débrouillé en me faisant cet honneur, à moi, ancien « P.C.D.F. » de deuxième classe ! Allons-y bravement !

A notre table donc, le général d'aviation Rakov, le journaliste Vassili Karpoukenkov (de « Leningrad Soir »), Kouprovitch, ancien déporté de Mauthausen, et votre serviteur. Le jeune journaliste parle un peu français.

— *Le général Rakov a 52 ans, me dit-il ; il a combattu sur tous les fronts à la tête d'une escadre de bombardiers. Il a semé la terreur dans les rangs ennemis par ses gros « pouchkas », à Sébastopol, devant Leningrad, aux pays baltes, puis jusqu'en Allemagne. Et s'il est deux fois héros de l'Union Soviétique, croyez-moi, c'est qu'il a fait ses preuves dans les combats.*

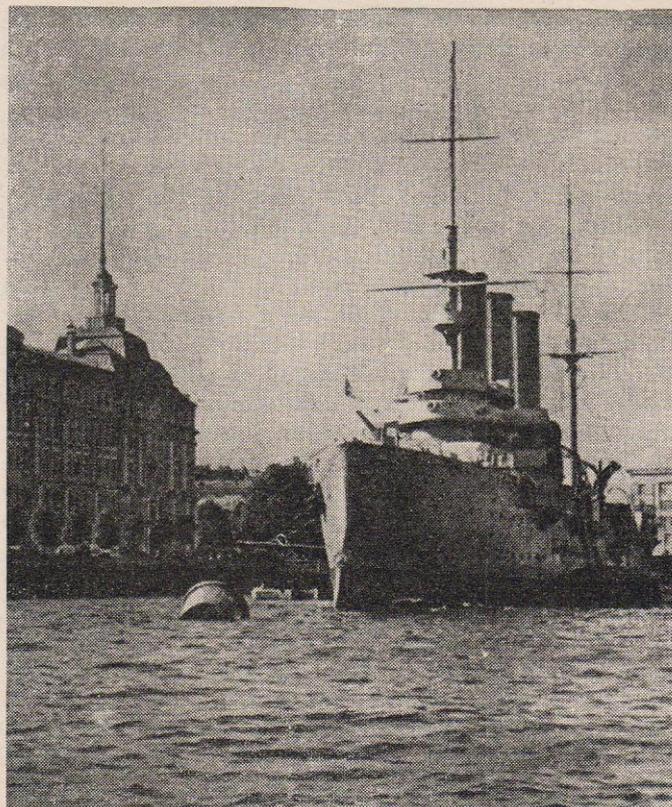
Je n'en doute pas. Et c'est pour moi une raison supplémentaire de me sentir quelque peu complexé. Comment lier conversation ? Ah ! ça y est, j'ai trouvé ; en trinquant. Il a devant lui un verre plein de vodka...

— *A votre santé, mon général ! — Da ! (il trinque, mais ne boit pas) — Il ne boit jamais que de l'eau ! me dit Karpoukenkov.*

Non seulement il ne boit pas, mais il mange très peu et ne fume pas.

Cependant la glace est rompue et, avec un bon sourire, le général se lève et salue l'assistance de la part des anciens combattants qu'il représente. Il rappelle les liens qui unirent Français et Russes pendant les deux guerres mondiales. En 1916, les soldats russes ont combattu en France, et pendant la dernière guerre, les aviateurs français de l'escadrille « Normandie-Niémen » se couvrirent de gloire dans le ciel soviétique.

— *Nous pensons, dit-il en terminant, que le combat le plus difficile n'est pas celui de la guerre, mais*



LENINGRAD : Le Croiseur « Aurore »

*c'est celui du maintien de la paix où l'ennemi est non moins redoutable car il use d'armes politiques et cherche les provocations. Il nous faut déjouer toutes les manœuvres dangereuses pour la paix. Notre pays a payé cher le droit de vivre en paix. C'est pourquoi je suis ici le général des partisans de la Paix.*

Il nous dit combien il espère que nous dirons en rentrant chez nous tout ce que nous avons vu et tout ce que nous savons sur le désir de coexistence pacifique de l'U.R.S.S. avec tous les peuples du monde.

Tout notre groupe applaudit ces déclarations pacifistes. Quant à moi, ça y est : je n'ai plus du tout de complexe d'infériorité. Ce général m'a conquis.

Puis le camarade Kouprovitch rappelle les souvenirs terribles de Mauthausen et particulièrement du sort effroyable des Soviétiques dans la « dernière forteresse ». Ses conclusions sont les mêmes que celles du général Rakov sur la paix. Kouprovitch y ajoute cependant une grande part d'émotion quand il étreint Emile Valley, son frère de misère.

C'est au tour de Mimile de parler, très ému :

— *Nous arrivons presque au terme du voyage, du moins en ce qui concerne l'U.R.S.S. Dans notre groupe beaucoup s'ignoraient il y a deux semaines. Aujourd'hui ils se comprennent mieux entre Français.*

Que nous soyons marxistes ou idéalistes religieux, nous sommes devenus fraternels ; on se tutoie et on s'embrasse... Rien de surprenant quand les anciens déportés et les familles des disparus se souviennent. Permettez-moi de rappeler des souvenirs anciens : au début de 1945, dans le sinistre camp de Mauthausen, chaque matin, face au comité clandestin de résistance du camp, les nouvelles arrivaient, sur l'avance de l'armée rouge. Et, chaque victoire remportée, par nos alliés soviétiques, nous faisait plus de bien qu'un morceau de pain. Pourtant nous avions faim ! Par contre, dans les jours où Von Runstedt attaquait dans les Ardennes et avait enrayé l'avance alliée en France, plus de cinq cents camarades sont morts au camp, touchés au moral. C'est pourquoi, j'éprouve aujourd'hui, un sentiment de tristesse quand je pense au réarmement allemand et à toute la propagande idéologique de ceux qui voudraient faire une nouvelle guerre de croisade anticommuniste. Car, c'est de cela qu'il s'agit. Chers amis, faisons notre examen de conscience. Rappelons-nous, cher abbé Greffier, ami catholique Henri Vassail, que nous avons lutté ensemble contre les hitlériens, quelles que soient nos tendances politiques. Mais nous ne voulons pas que recommence la guerre. Nos alliés soviétiques ont subi, comme nous, la barbarie nazie, ils ont eu 20 millions de morts et ont connu de nombreux « Oradour ». Les vainqueurs de Stalingrad et de Berlin ne veulent plus, comme nous-mêmes, revoir les tragédies d'Oradour et de Lidice. C'est pourquoi, comme nous-mêmes, ils veulent la paix. Nous, les anciens déportés de Mauthausen, familles de disparus, ainsi que tous ceux qui nous accompagnent dans nos pèlerinages et dans les voyages à travers l'Europe, en Tchécoslovaquie, en Allemagne, en Yougoslavie, en U.R.S.S., nous devons être des messagers de la paix. Nous pensons que les litiges internationaux, que les conceptions divergentes, idéologiques et politiques, peuvent et doivent être réglées pacifiquement, la justice veut que l'on puisse vivre dans un monde, chacun selon ses conceptions, afin qu'il n'y ait plus de guerre et que jamais nos enfants ne puissent voir ce que nous avons vu, ni subir ce que nous avons subi.

Les applaudissements crépitaient pour saluer l'allocution du Secrétaire Général de l'Amicale de Mauthausen. Emile demande ensuite à l'Abbé Greffier de bien vouloir tirer les conclusions de notre voyage.

— Je suis inspiré, dit l'Abbé Greffier, par un auditoire sympathique. Je connais les anciens de Mauthausen : il règne parmi eux des sentiments de profonde d'amitié. Je retiens, dans l'exposé de Mimile, qu'il faut créer un monde où chacun puisse vivre selon ses conceptions. Dans l'individu humain, il y a un désir de vivre en paix, qu'il soit matérialiste ou idéaliste. S'ils défendent leurs conceptions avec sincérité, il n'est pas possible qu'il y ait de l'antipathie entre les hommes. Votre Amicale de Mauthausen, par la volonté de notre ami Emile, a fait une synthèse des idées.

Nous avons contacté, en U.R.S.S., un monde que nous ignorions et qui est fraternel. Nous avons constaté que le palais de Pétrodvoretz est une représentation de Versailles. Nous y avons trouvé, ainsi qu'à Léningrad et Moscou, une influence française. Dans l'histoire, la France et la Russie ont souvent travaillé ensemble. Ces souvenirs historiques doivent nous inciter à nous tenir la main. Amis soviétiques, venez nous voir souvent en France, souvenez-vous que nous vous avons donné Voltaire et Rousseau et que la Grande Catherine aimait à s'entourer de Français. Le peuple soviétique a relevé ses ruines. Je comprends qu'il aime la paix. Actuellement la situation est délicate, mais il n'y a pas de pointe qui ne s'émousse. Ainsi nous vous disons, à vous qui avez combattu et souffert : « Envoyez des fusées, mais autour de la Lune ! Etendons la zone de paix et d'amitié dans le monde entier ! Droujda ! Mir ! C'est le bonheur que je souhaite. Ainsi soit-il ! »

Un tonnerre d'applaudissements salue la péroraison de l'Abbé Greffier.

Puis, l'Abbé Greffier, ancien interné, aumônier du plateau des Glières, et le Commandant Denis (ex-dirigeant du réseau de résistance d'Aix-en-Provence, ancien déporté de Mauthausen), viennent à la table du général Rakov pour trinquer à l'amitié.

Le Commandant Denis (« toujours soldat de père en fils », dit-il) interviewe le général Rakov :

— Etes-vous toujours en activité ?

— Da !

— Aurez-vous encore de l'avancement ?

— Peut-être comme combattant de la Paix !

— Avez-vous connu ceux de Normandie-Niemen ?

— Niet, mais j'en ai entendu beaucoup parler. Beaucoup sont décorés « héros de l'Union Soviétique » ils furent tous des héros !

Mais Kouprovitch demande à parler au nom des anciens déportés soviétiques à Mauthausen. Il souhaite à chacun beaucoup de bonheur et, rappelant les souffrances communes endurées à Mauthausen, souhaite à Emile Valley autant d'énergie qu'il en avait au camp. Il espère que tous les Français qui sont ici reviendront et feront en France la propagande nécessaire afin que d'autres nouvelles rencontres aient lieu pour le plus grand bien de tous et la sauvegarde de la paix.

Après ce dernier et court discours, c'est le moment des effusions, des au-revoir, des échanges d'adresses, des signatures d'autographes. Ce soir, il faut partir pour l'embarquement. L'« Estonia » lèvera l'ancre à minuit.

## SIX JOURS A BORD DE L' « ESTONIA »

Nous avons quitté l'hôtel « Europa » et, vers 22 h. 30, sommes arrivés au port. Nous sommes accompagnés des deux étudiants américains, coiffés de leurs chapkas, et dont l'un arbore sur son sac une pancarte indiquant qu'ils font le tour du monde. Sur les vitres des cars, la pluie cingle. Et l'on se trouve bien à l'abri dans la grande salle des douanes où a lieu le contrôle des bagages. Derrière nous, la grande ville s'endort dans la nuit opaque. Moins privilégiés que nos devanciers du mois de juin, nous n'aurons pas connu le soleil de minuit. Seuls brillent au lointain des bâtiments de l'Amirauté et les phares balayant la nuit sur le golfe de Finlande. Plus près de nous, à une encablure, rutille la cheminée du « Kalinin », de la même classe que l'« Estonia » et le « Baltika ».

Nous n'avons pas encore vu notre navire. Pourtant il est là, de l'autre côté du quai, où se trouve la douane. Pendant que se déroulent les opérations de contrôle, nous sommes interviewés, ainsi que l'Abbé Greffier, par « Radio-Léningrad ».

23 h. 15 (heure de Léningrad), nous grimpons l'escalier de coupé au flanc de l'« Estonia », sous le vent et la pluie glaciale. Malgré l'intempérie, de nombreux passagers sont sur les ponts et échangent des signes d'adieu avec leurs accompagnateurs restés à quai. Il y a des Suédois, des Polonais, des Danois, des Anglais et, outre nous-mêmes, des Français. Nous entendons un groupe chanter le « Chant des Partisans » puis la « Marseillaise ». Dans la nuit glacée, nous faisons chorus pour notre hymne national. Et cela ne manque pas de grandeur... Mais qui peuvent bien être ces Français ? Nous le saurons demain. Pour ce moment pathétique, nous continuons de chanter, cependant que la sirène mugit et qu'à minuit précise, l'« Estonia » s'écarte lentement de son accotement... Au revoir, Léningrad ! Au revoir, l'U.R.S.S. ! « Spassiba Tovaritchi » (merci camarades).

Rassemblement dans le salon pour la répartition des cabines, chacun éprouvant le besoin de repos après cette journée épuisante. Il y a bien quelques erreurs d'aiguillage, mais finalement chacun trouve son gîte, laissant au bar quelques irréductibles noctambules qui, sous la direction « éclairée » de notre Mimile, font connaissance avec quelques passagers ou membres de l'équipage. Mais bientôt, seuls les officiers de quart dans le poste de commandement, veillent à la marche du navire dont l'étrave fend la haute mer, au rythme haletant de sa machinerie.

## RENCONTRE AVEC MAURICE THOREZ

La nuit a été mauvaise. Sous le vent et la pluie, notre navire roule et tangue. Dans les cabines, blottis dans leurs couchettes, les passagers sont plus que bercés : les pieds en haut, la tête en bas, la tête en

haut, les pieds en bas ! Les longs couloirs tapissés ont vu passer, durant toute la nuit, de pâles fantômes... Au petit jour, le vent est tombé et les malades s'endorment enfin. Le temps est beau, la mer s'est calmée, il fait frais. En attendant que retentisse le gong annonçant le déjeuner matinal, on est mieux sur le pont que dans la cabine. Sur la plage arrière, un désordre de fauteuils en rotin, dont seuls trois sont occupés par des passagers emmitoufflés, casquettés, enlunettés et silencieux. Je m'installe auprès d'eux, à l'abri du vent, derrière le rouf-bibliothèque.

« Mais qui sont ces hommes ? » pensai-je. « Peut-être des Anglais, habitués des passages difficiles dans les voyages en mer ».

Soudain, l'un des trois pseudo-insulaires me parle.

— Alors ! tu ne me reconnais pas ?

J'ai reconnu la voix, celle de Maurice Thorez, familière à mes oreilles qui l'on souvent entendue.

— Ah ! par exemple, je m'explique maintenant les chants, la « Marseillaise » au départ de Léningrad. C'était toi, c'était vous !

— Oui, s'était nous, ma femme, mes fils et des amis. Nous ne voulions pas quitter l'U.R.S.S. (où nous avons passé notre temps de vacances) sans la saluer à la française, la « Marseillaise » étant toujours pour les Soviétiques l'hymne patriotique français, bien sûr, mais a priori, le chant révolutionnaire de tous ceux qui, dans le monde, ont lutté pour la liberté et la justice...

— Nous avons fait chorus !

— J'ai entendu et j'ai appris par le commandant du navire qui vous étiez : ceux de l'Amicale de Mauthausen. Mais il y a aussi à bord un groupe important de Français du Touring-Club.

— Me permet-tu d'annoncer ta présence à nos amis ?



A bord du bateau « Estonia ». Le groupe : au centre, le Commandant et son Second, Maurice Thorez ; derrière, l'Abbé Greffier, etc...

— *Bien sûr. Nous ne voyageons pas incognito (ce serait difficile !) Et nous serons heureux de faire connaissance avec tous les Français.*

Quelques instants après, la nouvelle de la présence de M. Thorez (une des plus grandes personnalités politiques françaises, ancien vice-président du conseil des ministres dans le premier gouvernement issu de la Libération et présentement député) a fait le tour du navire. Et quel spectacle inaccoutumé, sur la plage arrière de l'« Estonia », sous le ciel redevenu bleu et sous un soleil éclatant dans le silence troublé seulement par les cris des mouettes, que de voir Maurice Thorez, entouré par toute la colonie française du navire et faisant avec elle l'examen de toute la situation politique en France et dans le monde !

Mais le gong a résonné. Et chacun va au restaurant où de charmantes hôtesse soviétiques nous servent un copieux déjeuner finalement arrosé de café et de thé. Toutes sont aimables, et chacun s'évertue à les remercier en utilisant quelques mots russes où les « spassiba » précèdent invariablement la réponse : « bajalasta ! ».

### VIE A BORD

La vie à bord s'organise. Avec le beau temps revenu, les soucis sanitaires disparaissent. Et jamais comme là, personne ne s'est autant reposé physiquement et moralement. Les journées en mer sont divisées par les appels de gong du « pectopah » : 8 heures, 13 heures, 16 heures (thé), 20 heures. Et les intervalles entre ces heures sont comblés par les soins de toilette, de petites promenades sur les ponts, des séances d'ensevelissement dans les rotins des plages avant et surtout arrière, des parties de palets pour les sportifs, de cartes (avec toutes les variations de la manille aux enchères au bridge en passant par la populaire « belote »), dans le grand salon où sont aussi organisés des matinées et soirées cinématographiques et des bals. Enfin, dans la bibliothèque où l'on peut trouver des ouvrages français scientifiques, politiques, romanesques, sélectionnés parmi les meilleurs auteurs. Les trois bars du navire ouvrent et ferment à des heures différentes, ce qui permet aux clients de n'être jamais dépourvus...

Enfin, il y a les escales.

### STOCKHOLM

Le navire arrive toujours en avance sur son horaire. On peut contrôler sa marche sur une grande carte munie de voyants lumineux. Ainsi chacun pensait pouvoir assister à l'arrivée, ce samedi matin 10 septembre, à 7 heures, dans les eaux du lac Mälär. Mais tous les passagers dormaient encore, cependant

que l'« Estonia » était à quai avant 6 heures. Aussi Mimile (mais quand dort-il ?) file dans les coursives et frappe aux portes.

— *Pressez-vous, le car pour la visite de la ville part à 9 heures.*

Effectivement, un énorme car attend sur le quai. Et à l'heure dite, tout le groupe s'y installe, afin de voir la grande Stockholm, « reine du lac Mälär », en écoutant la charmante interprète qui connaît admirablement son sujet sur l'histoire de la « Venise du Nord », construite sur quinze îles reliées par vingt-cinq ponts.

Mlle Nathalie est fière de sa ville et de son beau pays, — elle a raison ! — au standing élevé, dans un modernisme et un confort en accord avec notre temps, contrairement à ce qui se passe dans notre beau pays de France.

— *Parbleu !* dit un de nos touristes, *on leur a donné Bernadotte...*

— *Oui, rétorque un autre, mais depuis, ils n'ont plus eu de guerre.*

C'est, à notre avis, la raison principale : au lieu de jeter l'essentiel de leur revenu national dans le gouffre de la guerre permanente, les Suédois ont des réserves leur permettant un urbanisme accessible à tous et un système de Sécurité Sociale qui est sans doute l'un des meilleurs du monde.

Nous poursuivons notre tour de ville en de grandes avenues bordées de beaux immeubles. On n'a cependant pas l'impression de grandeur de l'urbanisme des cités soviétiques, mais celle d'un occidentalisme très prononcé, au milieu de vestiges et souvenirs médiévaux, de maisons pittoresques, d'églises moyennageuses, de monuments évoquant le passé...

On ne peut tout voir, mais nous allons cependant visiter l'Hôtel de Ville, magnifique édifice à la tour carrée surmontant de hautes murailles à ogives, tout en granit gris et en briques rouges, qui sous le ciel bleu, se mirent dans les eaux. Il serait long et fastidieux de tenter de dépeindre les détails nombreux de l'intérieur de l'Hôtel de Ville. Chacun des visiteurs en a fait son profit personnel. Disons que nous avons particulièrement admiré la magnificence du « hall ble », les fontaines allégoriques, les tapisseries de Beauvais, les peintures murales, la « salle dorée » (salle de gala où se réunit le jury du prix Nobel) dont les murs sont composés de 19 millions de clous dorés (au-dessus, des niches aménagées dans le mur nord-ouest, une allégorie : « les sept âges de la vie humaine », de la naissance au tombeau), sur le mur nord, une figure colossale « la reine du lac Mälär », symbolise Stockholm avec de chaque côté l'Orient et l'Occident.

Dans la salle du conseil municipal, Saint Eric, patron païen de Stockholm, etc...

En sortant, les jardins à fontaines nous accueillent. Mais il faut repartir. Le car nous dépose place de l'Opéra. Là, chacun part à la découverte de la cité. L'objectif principal, c'est d'abord les boutiques à souvenirs, et nombre de nos amis se retrouvent, sans s'y être donnés rendez-vous, dans un magasin de « chinoiseries » dont la gamme des marchandises (fanfreluches, falbalas, bijoux, bibelots, etc...) font le bonheur des dames... et des messieurs, tant par leur diversité que par leurs prix intéressants.

Puis nous filons vers le Palais Royal, car des fanfares nous indiquent le passage du défilé par les principales artères de la ville de la garde montante qui va relever la garde descendante, chaque jour à midi. Du haut de la terrasse du palais, la vue sur le Pont Royal, tout enluminée d'oriflammes géantes aux couleurs des nations occidentales, a grande allure avec ses soldats qui défilent derrière leur clique. Ils arrivent dans la grande cour carrée, et le cérémonial militaire déploie les fastes règlementaires de la relève. Puis la garde descendante reprend à rebours le même chemin derrière la même fanfare.

Mais il nous faut rentrer « chez nous », à bord de l'« Estonia » que l'on aperçoit là-bas au lointain du port, car il va partir à 17 heures.

L'escale a été courte, mais belle. Aussi beau est le départ à travers les méandres canalisés du lac Mälär et des îlots enchantés par le soleil qui lutte contre la nuit inexorable dans le déclin estival, avec leurs villas et bungalows où la paix préside au bonheur.

Jusqu'à ce que la nuit s'empare du delta, chacun reste à contempler ce spectacle merveilleux, dans la fantasmagorie des lumières et des phares.

On s'habitue vite à la vie touristique. La soirée à bord, dans le salon bondé, est égale à la journée, même si l'on ne comprend pas grand'chose au film parlant soviétique qui y est projeté.

## GDYNIA ET GDANSK

Nous découpons la Baltique en morceaux, escale par escale. Et nous coupons aussi le temps en tranches qui s'achèvent au restaurant. Aujourd'hui dimanche 11 septembre, l'escale s'opère à Gdynia, port polonais dans l'ancienne Silésie. A 16 heures, après les formalités policières, nous mettons pied à terre dans ce port, dont les installations et les immeubles nouvellement reconstruits n'effacent pas la tristesse des lieux dans cette soirée dominicale. Un car nous emporte vers Gdansk (ex-Dantzig), distante de 24 kilomètres.

Entièrement rasée par les « stukas » allemands dès le début de la deuxième guerre mondiale, Gdansk est reconstruite dans le même style austère, religieux et coloré, qu'elle avait avant la dévastation. C'est un curieux mélange de ruines et de constructions nouvelles. Nous visitons le musée de la déportation dans une vieille tour auprès d'une porte de la ville ayant échappé au désastre, aussi miraculeusement que



STOCKHOLM : Vue générale

l'ancien Hôtel de Ville où nous sommes accueillis par des édiles municipaux et d'anciens combattants et déportés, dans l'immense et austère salle commune. Vins fins, gâteaux, café, thé, cigarettes, cartes postales nous sont prodigués par nos amis dont les allocutions disent quel amour de la France et des Français les anime. Emile, notre porte-parole, trouve l'accent mesuré et cordial pour leur dire combien leur affection est partagée par nous-mêmes et nos compagnons vis-à-vis de ce peuple qui, surmontant les calamités, construit une vie nouvelle.

Le retour s'opère dans la nuit, juste à temps pour retrouver notre habitat flottant et si gai, qui va cingler vers un nouveau morceau de Baltique.

## RECEPTION A BORD

Dès cette matinée du lundi 12 septembre, quelques-uns de nos amis ont demandé, très démocratiquement, que le groupe se rassemble dans un salon, avec le Commandant du bord et son état-major, devant une coupe de champagne.

Nous y retrouvons Maurice Thorez et sa famille, grands amis du Commandant, lequel, paraît très jeune

comparé à son second et à l'officier mécanicien, vieux bourlingueur tatoué jusqu'au bout des doigts... A la table d'honneur sont, coude à coude, le député français, ancien ministre Maurice Thorez, Mme Jeannette Vermeersch, sénateur, ses enfants, l'abbé Greffier, Emile Valley, Henri Vassail, haut fonctionnaire, puis, notre doyenne « Camille »... et votre serviteur, etc...

Le Commandant salue l'assistance en une courte allocution traduite par Paul Thorez. Emile Valley et l'abbé Greffier tirent les conclusions de cette rencontre amicale, dans un improvisation chaleureuse et spirituelle.

### COPENHAGUE

La capitale du Danemark nous accueille, dans un fourmillement de visiteurs et de piétons qui contraste singulièrement avec Gdansk. Nous y retrouvons l'exéburance scandinave tempérée par le protestantisme, religion d'Etat, qui englobe, nous dit l'interprète, 55 % de la population, dont, ajoute-t-elle, 15 seulement sont endoctrinés.

Pays de légendes médiévales où les vieilles pierres, les vestiges voisinent avec l'architecture ultra-moderne, le Danemark vaut, certes, mieux qu'une promenade hâtive dans la capitale. Mais nous ne sommes que des touristes circonstanciels. Aussi nous bornons-nous à la visite de la cathédrale de Gruntvig, grandiose édifice tout en briques jaunes dans le style gothique, qui ressemble à de gigantesques orgues, derrière le lac de Maribo, avec sa réserve de cygnes et d'oies sauvages acclimatés.

Le grand car qui nous transporte a bien de la peine à se frayer un passage dans les artères centrales encombrées. C'est pourquoi nous irons assez vite dans un petit tour périphérique, nous arrêtant à peine. La plus grande attraction, c'est Tivoli (sorte de Luna-Park) ; mais pas de chance, cet établissement vient de fermer, la saison estivale étant terminée.

Une pancarte routière nous indique la direction d'Elseneur et du château de Kronborg, renommé mondialement par la tragédie d'« Hamlet », pure vue de l'esprit de Shakespeare. Hélas ! nous n'irons pas...

Un regard en passant sur la vieille Bourse du Commerce dont la flèche est formée de trois queues de dragons entrelacées. Halte devant Amalienborg, résidence d'hiver du roi, où des sentinelles au bonnet à poil, évoquent un peu les « horse guards » anglais à pied ; nous assistons là aussi à la relève de la garde.

Arrêt devant le palais de Christianborg, siège du Parlement ; puis retour en ville en passant sur des ponts. Nous longeons le célèbre quai de Nyhavn, très animé, où le soir — nous dit l'hôtesse — il est dangereux de se promener près des « boîtes à matelots » où se règlent parfois de sanglants comptes. On dit que le roi serait allé pour s'y faire tatouer... Sur le canal Frederikkohhus, de grandes embarcations plates font office de transports en commun.

Retour près du port, en nous arrêtant pour photographier la belle fontaine de « Gefion », puis la

« Petite Sirène », célébrée par le conteur Andersen.

Le car nous ramène par le grand boulevard d'Andersen, jusqu'à la place de l'Hôtel de Ville. Dans la circulation, dominant les bicyclettes (on en dénombre 700.000 à Copenhague). Mais il y a trop d'encombrement, tant que nous vidons le car devant la grande gare centrale, entourée d'immeubles modernes géants, afin de nous en revenir à pied jusqu'à notre navire, sans cependant nous être égarés maintes fois dans les rues de la cité. Enfin chacun retrouve l'« Estonia » avec bonheur, en regrettant toutefois que le temps limité nous ait freinés dans notre fringale de connaissance...

### TILBURY

Après une longue journée en mer, agrémentée par de longs stages au salon et au cinéma, nous débouchons dans la mer du Nord et y trouvons le mauvais temps dans la grisaille de l'estuaire de la Tamise. Escale de trois heures à Tilbury, dont on ne peut dire grand'chose. Une moitié des passagers reste à bord, tandis que l'autre partie prend le bac sous la pluie, pour aller fouler le sol britannique dans cette petite cité, où, dès 17 heures, s'arrête la vie commerciale. Les grands « bus » à impériale sont bondés de Londoniens et banlieusards. Quant à nous, après avoir dépensé nos réserves monétaires anglaises en cigarettes (très chères), en bibelots ou cartes postales, nous regagnons le bord soviétique où nous serons à l'abri... On sent l'approche de la mère patrie...

### LE HAVRE ENFIN !

Le terme du voyage se déroule rapidement. En cette matinée du 15 septembre, en mettant le nez sur le pont, chacun aperçoit les côtes françaises, très visibles, les falaises du Pays de Caux et même la colline de Sainte-Adresse. Le Havre est là, très proche. Déjà le pilote français a monté l'échelle de corde, et deux « Abeilles » prennent l'« Estonia » en remorque. Longues opérations d'accotement où notre navire pavoisé approche par le flanc, mètre par mètre, de son quai réservé, sur lequel de nombreux parents et amis attendent.

Nous sommes reçus par les édiles havrais nous offrant le vin d'honneur. Puis une dernière cérémonie a lieu devant le monument « Souviens-toi », entouré de croix symbolisant les tombes des martyrs de la déportation. Une dernière fois, dans le silence poignant, « Le Chant des Partisans » et « La Marseillaise » retentissent, mettant un point final à notre grand et beau voyage.

Déjeuner où chacun se débride, puis enfin un train rapide emporte notre contingent de voyageurs pour la dernière étape, vers Paris.

9.000 kilomètres parcourus ! Mais quels enseignements ! Gare Saint-Lazare, tout le monde s'embrasse. Et Mimile a le dernier mot :

— *L'an prochain, on fera mieux encore !*

Il a de grandes perspectives, notre secrétaire général...

# IMPRESSIONS SUR LES VOYAGES

**JEAN BERNARD** dit « **ALDEBERT** », ex-déporté de Mauthausen,  
Dessinateur humoriste.

Il faudrait bien des pages pour raconter, commenter un voyage magnifique et combien enrichissant, de quelques milliers de kilomètres dans des terres nouvelles pour l'ensemble de nous tous, gens de ce voyage qui, pour des raisons diverses, ouvraient grands leurs yeux sur des choses dont ils ne connaissaient que le ouï-dire.

Certains de nos compagnons de voyage crurent bon de chausser des lunettes pour mieux voir. C'était de la bêtise, car enfermés d'ocillères, ils ne virent que le bout de leur nez.

Comme notre Mimile d'organisateur me demande de fixer par quelques mots, quelques traits, un souvenir de croisière parmi tant d'autres, je viens naturellement à celui qui me semble un des plus attachants.

Je veux parler de cette visite au camp de Pionnés, dans la banlieue de Kiev, où nous avons trouvé un accueil bouleversant de gentillesse et de pureté.

Une pureté dont les sceptiques feraient bien de demander la recette, s'ils pensaient un instant qu'elle était fabriquée.

Je pense qu'il est impossible de ne pas se souvenir de ces garçons et de ces filles aux cheveux blonds et au regard clair qui, par leur santé corporelle et spirituelle, donnaient tout son sens au mot avenir.

Le contact fut une heure de vérité, et je crois que s'il y avait eu quelque imbécile parmi nous, il aurait été confondu.

Ces enfants oublièrent bien vite qu'ils ne parlaient pas le français. Cela n'avait pas d'importance, nous nous sommes compris à demi mots, puisqu'ils pratiquaient une *langue internationale* : le sourire.

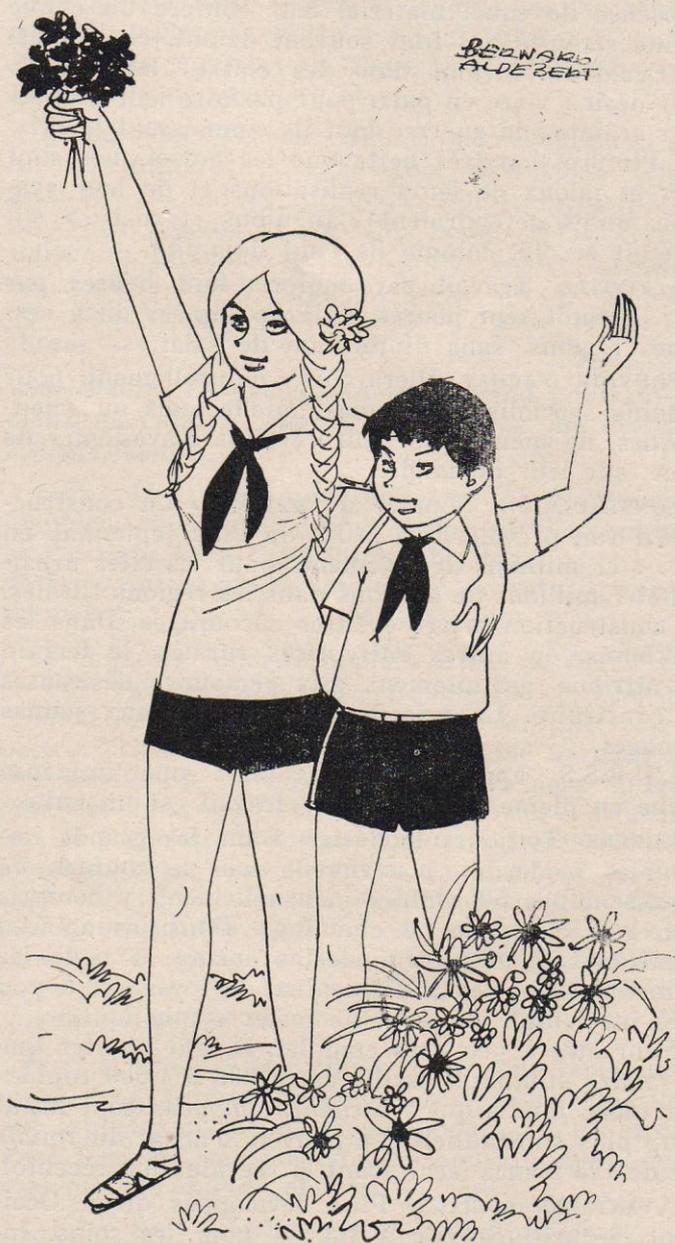
Le temps que l'on passe avec les gosses s'écoule bien vite, après les chants, après les danses, après les fleurs, après les foulards accrochés à nos cous en présent et en souvenir, il fallut s'arracher, avec quelque chose de triste au coin de l'œil qui montait du cœur.

Les cars nous emmenèrent lentement, pendant qu'à l'entrée du parc une foule de petites mains s'agitaient dans un « au revoir » qui donnait au moins voyageur de nous tous l'envie de vite revenir retrouver ces petits amis de quelques instants et de toujours.

**FRANCIS POINTU**, ancien déporté de Mauthausen-Linz,

EN CE QUI ME CONCERNE. Excellentes. J'ai trouvé l'U.R.S.S. mieux que je l'imaginais.

J'ai été frappé des belles réalisations rencontrées sur notre itinéraire. Il y en aurait bien d'autres à découvrir encore. Surpris aussi de ne retrouver aucun vestige des destructions considérables causées par la dernière guerre, qui n'a cependant pas épargné ce pays.



Tout a été mis en œuvre pour que notre séjour soit agréable et fécond. Je ne peux oublier non plus que, sans les coups de boutoir de l'Armée Rouge et des nombreux Partisans, ma carrière se serait terminée à Mauthausen, comme celle de tous les Déportés, sans aucune exception, dans leurs camps respectifs. Les prisonniers eux-mêmes ne seraient pas rentrés nombreux. La France et l'Europe connaîtraient la servitude chronique dont Hitler et son régime, nous avaient donné un aperçu. Loin de toute idéologie, la plus élémentaire reconnaissance s'impose pour l'U.R.S.S. Je la lui accorde sans réserve.

**ACCUEIL.** Franc et courtois, soit des autorités, soit des citoyens soviétiques.

**COMPORTEMENT.** Les Soviétiques me sont apparus comme des gens réservés, corrects et serviables. L'absence de souci matériel leur confère un calme et une sérénité qui font souvent défaut, chez nous, à l'Occident, surtout dans les classes laborieuses. Leur désir : vivre en paix, pour parfaire leur régime. Leur crainte : la guerre, dont ils connaissent le prix. J'ai l'impression très nette que les Soviétiques sont fiers et jaloux de leurs réalisations et de leur système, qu'ils défendraient « *anguibus et rostro* » s'il en était besoin, comme ils l'ont déjà fait.

**ACTIVITÉS.** Travail par équipes, huit heures par jour. Bientôt sept heures, déjà appliquées dans certaines régions, sans diminution de salaires.

**POUVOIR D'ACHAT.** Hiérarchisé, naturellement, pour certains spécialistes manuels, intellectuels ou scientifiques, de même que pour certains travailleurs de force, sur leur demande.

**CONSTRUCTION.** Poussée à l'extrême. La construction d'Etat prévoit, d'ici la fin du Plan septennal, en 1965 : 17 millions de logements pour les cités urbaines et 7 millions de maisons dans les régions rurales. La construction privée est très encouragée. Dans les kolkhoses, ou autres entreprises rurales, le terrain est attribué, gratuitement, aux personnes désireuses de construire. La priorité est accordée aux jeunes ménages.

L'U.R.S.S. apparaît ainsi comme une immense ruche en pleine activité, où le travail est un culte.

**LOYERS.** Toujours modestes. Dans les grands immeubles modernes, pourvus de tout le confort, ne dépassent pas 50 roubles mensuellement, y compris eau, gaz, électricité et chauffage. Dans les anciens immeubles, bien plus modestes encore et pour les immeubles appelés à disparaître, le loyer est à peu près inexistant, au point de rester symbolique.

Pour être à peu près complet, il faut ajouter que le *salaires minimum* oscille entre 800 à 1.000 roubles par mois, tandis que les *salaires moyens* sont beaucoup plus substantiels. Le pouvoir d'achat du rouble est de 123 francs (ceci avant la réévaluation récente).

**AVANTAGES SOCIAUX.** Plus développés qu'en Occident. Sécurité Sociale à 100 % pour les soins. Indemnités journalières 60 % du salaire pour les assu-

rés ayant moins de 5 ans de présence et 90 % pour ceux ayant plus de 5 ans de présence, sans préjudice des allocations pré et post-natales, pour longues maladies, etc. Loisirs progressifs payés plus largement qu'en Occident, pour permettre aux bénéficiaires de s'offrir des voyages. Retraites à 60 ans pour les moins favorisés, représentant 90 % des salaires effectifs.

Il ne faut pas oublier que ce sont les avantages sociaux de l'U.R.S.S. qui ont inspiré ceux obtenus à l'Occident, de haute lutte, par les organisations qualifiées.



**ANTONIN FERAUD**, *ex-déporté de Mauthausen Loibl-Pass.*

Nous nous sommes quittés à Paris un peu brusquement, et cependant, j'aurais voulu passer encore quelques instants avec toi, parler encore de ce merveilleux voyage (Pectopah — traduction restaurant — mis à part). A ce propos, tu devrais engager nos amis soviétiques à recruter des cuisiniers français. Qu'importe ! Dans le fond, le voyage fut splendide et ces quelques jours, trop vite passés, demeureront à jamais gravés dans un petit coin de notre cœur. Il faut dire qu'à la beauté de ce circuit, s'est jointe une entente mélodieuse des gens du voyage, malgré leurs divergences de vues politiques ou philosophiques. Je te soupçonne d'ailleurs, au vu des inscriptions pour des voyages semblables, à différentes dates, d'harmoniser au mieux, de tous les futurs compagnons de ces quelques jours, avec, naturellement, quelques fantaisies dans ce départageant ; fantaisies qui agrémentent les quelques instants de monotonie (lorsque tu n'es pas là) inévitables dans un long parcours.

Une circulaire de notre Amicale nous invite à relater, sommairement, nos impressions : tous nos amis étant sincères, je t'engage à acheter une balance Roberval afin de peser le pour et le contre. L'abbé n'a pas dû digérer encore la fouille dont il fut l'objet sur toutes les « tonsures ». Le Commandant, par contre, a dû apprécier la discipline de fer (derrière le rideau). Certains de nos compatriotes ont dû juger par trop puritains ces Russes, protestant parce que l'on avait mis des femmes dans leur cabine. Les jeunes du voyage, au contraire, se plaindront de la froideur des Slaves et te demanderont d'organiser un séjour en Suède. Le Commissaire te dira que les Russes sont à mettre en cabane, oubliant que l'on remplace les « isbas » par de grands immeubles modernes. Bref, de cette salade « russe », comme je te connais, tu feras un plat présentable dans une narration... formidable ! dans le Bulletin de l'Amicale. Dans l'exemplaire que tu enverras à nos amis de Bône, ne mets pas trop l'accent sur les produits de

la terre (ils n'ont apprécié ni les fruits, ni les légumes de C.C.C.P.).

Pour moi, je l'ai dit : le voyage a été merveilleux et je serais par trop terre à terre si je faisais grief à nos amis Ukrainiens et Biélorussiens, de m'avoir fait perdre cinq kilos de mauvaise graisse. Mon épouse projetait de m'envoyer faire un stage, chaque année, dans les (bagnes) Pectopahs de l'U.R.S.S. pour que je garde la ligne ; mais j'estime que cette expérience m'a suffi (dans le domaine culinaire, s'entend).

Par ailleurs, je fais confiance à nos alliés d'hier et, je suis persuadé qu'ils ont pris les choses par le bon bout et arriveront à un résultat sensationnel. Déjà, dans le domaine social et celui de l'urbanisme, ils avancent à pas de géants, et nous demeurons confondus devant leurs réalisations.

Je voudrais bien refaire le même parcours, dans les mêmes conditions et sous ta haute direction, dans dix ans d'ici. Tu vois donc, malgré tout, que se dégage un préjugé favorable de ce que je pense de ce pays ami, où les gens sont si charmants et serviables et où l'on sent un tel besoin de s'instruire (le tirage des livres, journaux et publications diverses doit être unique au monde).

Que te dire de plus à ce sujet, sinon que je tire mon chapeau devant ces fils de Lénine et que je te félicite d'avoir organisé, avec tant de brio, ce voyage inoubliable.

Je voudrais te demander, avant de te quitter à nouveau, hélas ! de transmettre mes amitiés à tous les Parisiens et néo-Parisiens avec lesquels j'ai eu le privilège de partager ces heures délicieuses, ainsi qu'à tous ceux qui collaborent à la vie de notre Amicale. Quant à toi, mon cher Emile, si tu n'y vois pas d'inconvénient, je te serre sur mon cœur et t'embrasse comme un frère.



JEAN ANNE, ami de déportés.

Je tiens à préciser que, n'étant pas déporté ni famille de déporté, je ne faisais pas partie de l'Amicale mais que mon cœur y était très attaché pour de nombreuses raisons, aussi je dis un premier « merci » pour cette acceptation, à celui ou ceux qui m'ont ainsi permis de me trouver parmi vous.

Vous pensez bien que la date du 7 juin était impatientement attendue : 19 h. 30, rendez-vous Gare de l'Est (déjà mais sans rideau de fer) — voie 5 « Orient-Express ». Des amis connus ou découverts au fil des jours, ceux qui restent sur le quai avec une légère angoisse au fond du cœur et un mouchoir à la main.

J'ai eu la grande joie de faire la connaissance de celui qui signait les lettres de l'Amicale que je recevais : Monsieur Valley, qui bientôt, devint « Mimile », non pas un diminutif des barrières de Paris, mais dans son sens le plus amical.

Certains gens m'avaient dit : « Tu vas te trouver parmi des communistes. » Certes, il y en avait parmi les soixante-dix que nous étions ; il est bien connu que chez nous chacun est libre de ses idées, mais je tiens à affirmer par avance que, durant tout le voyage, notre entente a été parfaite ; il n'y a pas eu de farouches « pour » ou de non moins irréductibles « contre », mais simplement un groupe uni par un petit emblème aux trois couleurs portant un nom : « Mauthausen ».

20 h. 25 : c'est le grand départ. Comme tout ce qui est réglé par notre S.N.C.F., tout est parfait. Nous nous trouvons six dans les confortables compartiments de première classe.

La nuit nous absorbe. Nancy... Strasbourg... la première frontière... L'Allemagne, passeports tendus avec un œil ouvert sur deux, simple formalité sur un accent rauque qui réveille, malgré nous, certains souvenirs. Munich... des uniformes kakis, des calots, des accents de chez nous... Vingt ans après, est-ce que c'est ce que l'on appelle le juste retour des choses ?

Salzburg, l'Autriche, un repas froid pourtant copieux ne tempère pas certaines ruées sur des saucisses chaudes.

Linz... Deux cars nous emmènent à Mauthausen. Combien, chez nous, savent-ils que ce lieu se trouve en Autriche ? Un froid implacable tombe sur le dos de ceux qui n'ont pas connu cet univers concentrationnaire.

Je voudrais condenser, mais est-ce possible ? tout ce que j'ai ressenti, moi qui suis de ceux-là. Des noms : Gusen I et son four crématoire qui reste la preuve ; Gusen II, qui a repris une vie normale sur des morts... la carrière... le mur des parachutistes, l'escalier de la mort et la pierre à porter... Mauthausen, la forteresse d'horreur... Quatre frères, dont de simples photos rappellent sur un mur que leur vie s'est finie là, dans une impensable conception d'être humains, un fils chéri qui est toujours un souvenir vivant et les autres, tous les autres, dont les fantômes rayés doivent toujours hanter la place d'appel ; la chambre à gaz et les cheminées des fours.

Nos vibrantes « Marseillaise » se sont répercutées sur le mur, le long de l'escalier, dans le ciel, pour leur rappeler qu'ILS ne seront jamais oubliés et que notre modeste, mais combien émouvant monument, n'est pas fait que de pierres.

Qu'il n'y ait plus jamais de « Mauthausen ».

Ce pèlerinage m'a laissé un souvenir impérissable,

Puis nous avons repris contact avec la réalité actuelle... Steyr, charmante ville à peine effleurée, où nous avons passé notre première nuit dans un lit en ce sympathique hôtel qu'est le « Munichholz ». Ces lits sont jumeaux, ce qui a dû provoquer certains déménagements... et sont faits d'une manière qui nous est inhabituelle et que nous retrouverons à chaque étape par la suite.

De nouveau la gare de Linz, d'où nous gagnons Vienne et dont nous ne garderons qu'un souvenir fugitif ; mais nous ne sommes qu'au début de notre voyage.

La frontière hongroise, une petite gare, des yeux curieux cherchent un certain rideau, en vain d'ailleurs. Les formalités sont assez rapidement expédiées. On serait presque déçu que le franchissement de cette frontière se soit déroulé sans regards soupçonneux ou vérifications approfondies !

La plaine hongroise, plate, boisée, s'étend à perte de vue ; elle apparaît comme un véritable paradis pour chasseurs.

Budapest, où nous arrivons avec un certain retard dû à une panne. A la descente du train, un homme se précipite sur moi, me dit un seul mot : « français », me serre la main à la casser et s'en va... La gare me laisse une impression de tristesse dans son ensemble noirci de feu.

L'accueil qui nous est réservé est des plus sympathiques, et le « Palace-Hôtel » nous reçoit avec une grandeur majestueuse mais paraissant nostalgique d'un passé encore proche.

Une seule journée ne permet pas de tout savoir : d'où proviennent les traces de balles ou d'obus marquant encore de nombreux immeubles ? De la « guerre nationale de 1944 » ou de la « contre-révolution de 1956 » ?

Budapest est une très belle ville. Quant à moi, j'ai préféré le charme nostalgique et ancien du quartier de Buda, qui domine la ville et son Danube de sa hauteur qui surélève encore le monument érigé en mémoire de la délivrance du joug nazi par les troupes soviétiques.

Notre rencontre avec les résistants hongrois a donné lieu à quelques discours beaucoup moins apologiques que l'on pouvait penser et des chants, oh ! combien profonds, magnifiquement orchestrés (!) et interprétés (!). Un seul rendez-vous... le point d'orgue — et encore.

Au revoir à la Hongrie et c'est la Russie, la grande inconnue, que nous attendions tous. Le premier contact, à Tchop, laisse un peu d'étonnement : il est donc si facile de pénétrer dans ce que l'on appelle l'Est. Ces formalités douanières sont des plus simples et souriantes ; on me demande si je ne transporte pas d'arme, d'opium ou de haschich... Il est indiqué de mentionner tous les objets précieux : mon-

tre, alliance, etc., pour les représenter à la sortie. Je dois préciser qu'à celle-ci il n'y a eu aucune vérification... Les premières rencontres sont surtout faites de curiosité réciproque.

Je m'inquiète quant à la compréhension de l'alphabet russe, qui me laisse comme un gosse de quatre ans essayant de déchiffrer des signes qu'il n'a jamais vus chez nous.

Notre périple en Russie, partant de Tchop, doit nous mener à Kiev, Moscou et Leningrad. Trois grandes villes, trois capitales. Nous ne verrons la campagne russe que durant le trajet Tchop-Kiev, effectué en un excellent confort. Le train « Couchettes » qui nous transporte est parfaitement aménagé, et notre premier déjeuner au wagon-restaurant nous fait faire connaissance avec « caviar et vodka », des noms qui, pour nous, représentaient la Russie.

La campagne russe, vue à travers la vitre d'un compartiment, m'a semblé pauvre et peu développée ; l'habitat est des plus rudimentaire, les routes sont toutes de terre et les moyens de locomotion utilisés sont très simples. La visite d'un kolkhoze vous est expliquée par ailleurs, et c'est la vie du paysan russe.

Quant à la ville, nous sommes restés plusieurs jours dans chacune des trois principales, plus particulièrement à Moscou, le centre de l'U.R.S.S. Combien de fois me suis-je entendu demander au retour : alors, que penses-tu de la Russie ? comment est la vie là-bas ? Je dois préciser qu'étant fonctionnaire et ayant fait la demande d'autorisation de séjour à l'étranger, elle m'avait été accordée avec la restriction... « à mes risques et périls ». Des amis étaient plus ou moins inquiets, mais en ce qui me concerne je l'étais beaucoup moins qu'eux.

L'accueil qui nous a été réservé fut des plus sympathique, pas la moindre manifestation de méfiance ou « d'espionite », pour employer un terme à la mode. Aucune sensation de surveillance particulière, ou alors elle était très bien organisée... Nous avons pu visiter ce que nous avons voulu, en groupes, avec guides, ou séparément, selon la nature du monument qui nous intéressait. J'ai remarqué à ce sujet une certaine force d'inertie de la part de nos guides en ce qui concerne les édifices religieux, et pourtant, la religion n'est pas interdite. J'ai assisté à un office orthodoxe près des catacombes de Kiev, et l'église catholique de Saint-Louis-des-Français, à Moscou, accueille de nombreux fidèles. Les croix sont toujours en place sur tous les dômes des édifices, même de ceux qui ne sont pas voués au culte et qui sont devenus des musées, comme la basilique de Saint-Basile à Moscou et même les cathédrales du Kremlin. Toutefois, la religion, sans être interdite, est « battue en brèche » par le régime, et pourtant, comment considérer le défilé interminable et journalier groupant des milliers et des milliers de Russes venus des

quatre coins de l'immense territoire pour visiter le Mausolée Lénine-Staline, sinon comme un pèlerinage honorant le culte d'un seul homme, Lénine ? N'est-ce pas en ce sens un genre de religion ?

Nous avons pu parler librement avec des personnes rencontrées au hasard de nos promenades ou de nos réunions avec les partisans russes. Cela n'aurait pu se faire il y a simplement deux ans, m'a-t-il été précisé.

Quant aux photos, que de pellicules ont été consommées, sauf pour les ponts de chemin de fer, les aérodromes (et encore)... et envol, lorsque nous nous trouvions à bord du Tupolev 104, entre Kiev et Moscou ! Il est toutefois prudent de se munir du nécessaire complet avant le départ...

Que penser de la vie et de la liberté en Russie ? Il n'est pas possible, en si peu de temps, de s'en faire une idée exacte et impartiale. La vie m'a parue très chère, compte tenu des prix et des salaires.

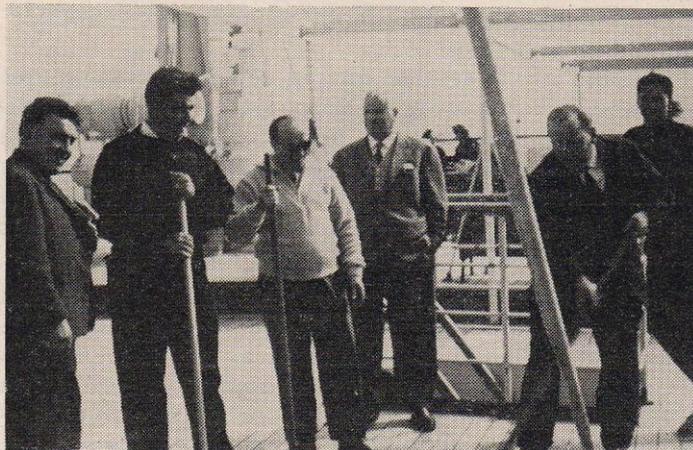
Les magasins n'offrent pas la diversité et l'agrément de ceux de chez nous ; tout est régi en coopérative, ce qui exclut la concurrence et par là même l'aménagement des vitrines.

Tout a été parfait quant au logement en hôtels et à la nourriture, que j'ai appréciée, et je ne suis pas le seul. Il ne fallait pas s'attendre à manger notre « steak-frites », mais lorsque l'on visite un pays étranger, quel qu'il soit, il faut savoir s'accoutumer aux plats nationaux et notre « borsch » quotidien m'était devenu presque familier.

La circulation est très réduite par rapport à celle que nous connaissons chez nous... heureux conducteurs qui ignorent les embouteillages et les difficultés de stationnement. Les voitures de fabrication russe uniquement sont agréables à l'œil ; elles ont un peu le style américain. Sur le nombre de voitures qui circulent il y a de nombreux taxis, reconnaissables à leur bande en damiers de couleurs, et qui sont très abordables quant au prix de la course.

Il y a une animation pédestre très grouillante sur les très larges trottoirs ; la variété n'est pas tellement dans l'habillement, mais dans la diversité des races rencontrées, de l'Européen aux représentants du vaste empire asiatique.

Quant aux réalisations de l'habitat, il semble qu'un gros effort soit fait pour le hisser à la hauteur des nécessités. Il y a diverses catégories d'immeubles ou de constructions, ceux qui bordent les larges avenues et qui diffèrent peu de ceux de chez nous (ils datent pour la plupart d'avant la révolution). Ceux qui étendent la superficie de Moscou et de réalisation nouvelle, ils ressemblent à de grandes cités bâties sur le même modèle rectiligne et un peu monotone ; les grandes réalisations staliniennes, tels l'hôtel Ukraine et un immeuble d'habitation près de la Moskova qui font penser aux buildings américains,



*Sur le pont du bateau, nos amis jouent au palet*

et enfin, dans la périphérie de Moscou, les anciennes maisons en bois à un ou deux étages, vestiges de l'ancienne ville.

Les habitants de Moscou s'entassent encore dans des appartements parfois à six ou sept par pièce, et n'ont le plus souvent à leur disposition qu'une cuisine pour quatre ménages et une salle d'eau pour six familles ; mais, comme je l'ai dit, un gros effort est fait pour remédier à cet état de choses. Par contre, j'ai pu compter les antennes de télévision par centaines ou même par milliers.

Ce qui m'a également frappé est le grand nombre de librairies. Le Russe paraît être un passionné de lecture. Le choix des livres est très divers ; j'ai trouvé des livres français, plus particulièrement du Balzac.

Il n'y a pas de café à terrasses comme chez nous ; il y a même très peu de cafés, qui sont curieux, d'ailleurs, les gens consommant de bout en faisant la queue pour se faire servir. Les boissons alcoolisées se consomment surtout dans les restaurants.

Les enfants russes sont particulièrement attirés par le chewing gum ; que d'échanges ont été faits pour une breloque ou un insigne soviétiques ; certains d'entre nous sont revenus avec une belle collection...

J'ai gardé un excellent souvenir de nos différentes rencontres avec les déportés soviétiques, mais malgré nos nombreuses répétitions, nos chants patriotiques n'ont jamais réussi à atteindre la perfection d'ensemble, et pourtant...

Je voudrais dire quelques mots sur les villes que nous avons visitées. Kiev, très verdoyante au bord du majestueux Dniepr. Moscou, l'émerveillement de la découverte de la Place Rouge, avec la basilique de Saint-Basile unique au monde, qui semble un décor en bois décoré et peint, et le puissant Kremlin, gardien de trésors fabuleux. Et enfin Leningrad, ses nuits blanches inoubliables, son ensemble plus léger,

plus aéré et pour qui j'ai gardé une certaine préférence.

En résumé, il semble que la seule conclusion qui s'impose à la suite de ce séjour trop bref, est qu'il n'y a pas de comparaison possible entre le genre de vie en Russie et celui de chez nous. Je ne crois pas qu'un Français, quel qu'il soit, puisse s'adapter, de même qu'un Russe regretterait son pays en vivant chez nous. C'est normal et c'est la loi de la nature.

Toutefois, il ne faut pas oublier que la révolution russe est encore très proche, que le progrès sur le passé est indéniable et qu'il ira en s'accroissant. L'état actuel des choses n'est en somme encore qu'un prolongement d'un « après révolution » qui s'échelonne depuis plus de quarante ans, et qui commence à s'estomper. D'ailleurs, que de libertés ont été accordées au peuple russe depuis deux ans !

Si certains évaluent à vingt ans ou plus le retard sur le plan mode de vie, entendons-nous, du Russe sur nous, il paraît sûr que ce retard ne pourra aller qu'en s'amenuisant.

Avant de quitter la Russie, je veux une fois de plus souligner l'accueil parfait qui nous a toujours été réservé.

Puis ce fut l'enchantement de la croisière sur notre « Michael Kalinin ». Je rêve encore au ciel bleu, à cette mer à peine plus agitée qu'un petit étang ridé par le vent. Je revois avec nostalgie les amis russes que nous nous sommes faits. Chaque tour d'hélice nous rapprochait de la fin de ce merveilleux voyage. Helsinki, Londres ; les côtes françaises sont en vue, les vêtements un peu éparpillés regagnent les valises, on échange des adresses, on se promet de s'écrire, de se revoir. Nous étions partis soixante-dix en partie inconnus, nous revenons soixante-dix amis.

Et tout ce beau rêve, ce magnifique voyage, les souvenirs qui, des mois durant, hanteront nos pensées, tout cela c'est à l'Amicale que nous le devons, en la personne de son Secrétaire Général et infatigable...



LUCIEN CLADE, *ex-déporté de Buchenwald.*

C'était le premier pèlerinage organisé par l'Amicale de Mauthausen, auquel je participais, et j'ai été très agréablement surpris par l'excellence de son organisation, tout a été parfait. Le mérite en revient aux animateurs, qui se sont multipliés, jours et nuits, pour assurer la réussite de notre voyage et qui ont droit à nos félicitations et à notre reconnaissance.

Ce voyage a été prodigieusement enrichissant, et nous avons pu constater, de nos yeux, la mauvaise

foi criante de certaines publications, mondialement répandues, dont l'une publiait — au même moment — un article sur l'U.R.S.S. profondément ridicule, mais dont le culot et l'aplomb étaient de nature à troubler les lecteurs, qui ne peuvent imaginer qu'une publication de cette importance puisse répandre de tels mensonges.

Une fois sur place, on se sent déborder de colère et d'amertume, en mesurant combien de telles contre-vérités s'opposent à une loyale compréhension, premier pas à faire pour assurer la Paix Mondiale.

Par contre, j'ai pu constater l'objectivité parfaite de certains livres, comme « L'U.R.S.S. à cœur ouvert », de Louise Mamiac et André Wurmser, ou « Comment vivent les Russes ? », de Georges Soria, dont on peut, à chaque instant, vérifier l'honnêteté, qui constituent d'excellentes introductions à un voyage en U.R.S.S.

La première chose qui frappe en U.R.S.S., c'est la fièvre de construction. Il est à peu près impossible de retrouver les traces des destructions massives causées par la guerre. A Kiev, les avenues sont bordées d'arbres, jeunes encore, mais qui, par huit rangées à la fois souvent, justifient l'orgueil de la capitale ukrainienne, d'être la ville la plus ombragée de l'U.R.S.S.

Pour aller de l'aérodrome à Moscou, on emprunte un autostrade qui traverse la forêt. Puis, d'un seul coup, apparaît la première maison. Elle est en cours de construction. La suivante est un peu plus avancée, la troisième est finie et on y emménage... Mais, au premier croisement, qui a déjà ses feux rouges, ses passages pour piétons, ses arrêts de trolley-bus, on constate qu'à droite et à gauche, à perte de vue, il en est de même. Et il y a comme cela des kilomètres et des kilomètres, avant d'arriver aux anciens quartiers, « vieux » de dix ans...

Cela donne une impression extraordinaire de puissance et d'organisation.

La propreté des endroits publics est frappante. Il est à peu près impossible de trouver un mégot sur le trottoir de Kiev, de Moscou ou de Leningrad — les seules villes que j'ai visitées — mais tout laisse supposer qu'il en est de même dans toutes les autres villes.

Dans le métro, ce fameux métro dont on nous a tant parlé et qui réussit quand même à nous étonner par sa somptuosité, le sol brille d'une manière éclatante. S'il s'y trouvait le moindre bout de papier, il n'y aurait pas à parier qu'il a été jeté par un étranger, et il n'y resterait pas une minute. Pas de mauvaises odeurs, non plus.

Les Soviétiques se considèrent chez eux partout. et ils entretiennent tout comme si c'était leur maison. Il faut avoir vu les enfants et les étudiants s'en aller en bandes joyeuses, sarcler les jardins publics et apprendre ainsi à respecter la propriété publique.

La gaieté, la bonne humeur sont remarquables ; on sent les Soviétiques heureux. Ils sont calmes, décontractés. On ne voit nulle part de visages crispés, tendus. Ils vont tranquillement à leurs occupations. Pourquoi s'en faire ? Métro, autobus se succèdent à quelques secondes. Si l'on en rate un, l'autre est déjà là. Du reste, il n'y a, dans le métro, ni grille, ni portillon. Dans la première voiture de métro, un tiers est réservé aux mutilés, aux femmes enceintes ou accompagnées de jeunes enfants. Et dans le reste de la rame, j'ai vu couramment céder sa place aux personnes un peu plus âgées. J'ai soixante ans et — pour la première fois de ma vie — on m'a offert une place assise. Et comme je refusais, j'ai vu l'étonnement se peindre sur les visages. Je suppose que chacun se demandait quelle infirmité m'empêchait de m'asseoir !

Les restaurants de Moscou sont pleins d'une foule jeune et gaie, qui mange et danse entre chaque plat. Vodka et champagne sont monnaie courante, à chaque table, et le public est visiblement composé de travailleurs.

C'est ainsi qu'à Moscou, j'ai rencontré par hasard, dans un restaurant, un ancien déporté : Pavel Bidbastoff, de Moscou, ancien de Sachsenhausen-Dachau, qui, bouleversé de joie en retrouvant un ancien du camp, a tenu à nous inviter, ma femme et moi, à sa table, qui, immédiatement, s'est couverte de porto, vodka, champagne, plats de saumon en gelée, etc. Il voulait manifester simplement sa reconnaissance, ayant été lui-même secouru par des Français, en déportation. Il est ouvrier dans une usine de chaussures, et je pensais, avec mélancolie, qu'un Français de même condition n'aurait pas pu en faire autant, son pouvoir d'achat ne le lui permettant pas.

Le vide, dans les rangs masculins, est extrême. La guerre a anéanti des millions d'hommes et cela se voit partout ; on remarque soit des jeunes de moins de trente ans, ou des hommes de plus de soixante. Entre les deux, c'est un vide épouvantable, les hommes de cet âge sont rares. Et c'est une constatation qui serre le cœur et marque la grandeur, l'importance des sacrifices consentis par le peuple soviétique pour anéantir la bête hitlérienne.

J'ai été frappé par mille choses, qui demanderaient des pages et des pages : la somptuosité du Kremlin ou de l'Ermitage, qui dépasse l'imagination par leur richesse et la rareté des objets exposés. L'intérêt du peuple soviétique qui les visite en rangs serrés. L'excellence des chemins de fer avec leurs couchettes confortables, leur insonorisation parfaite, leur ponctualité, leur propreté sans reproche. Les restaurants, avec leurs orchestres, pleins à craquer d'une foule joyeuse qui fait pétarader joyeusement les bouchons de champagne... Les Tupolev 104 décollant, l'un derrière l'autre, de l'aérodrome de Kiev, l'excellence des hôtels, la perfection des spectacles, que ce soit au cirque de Kiev ou à l'Opéra de Bolchoï.

Mais ce qui mérite l'attention, c'est le pacifisme général ; on sent les Soviétiques tendus vers la défense de la Paix, désireux de la défendre de toute leur volonté, mais avec dignité et conscience de leur force. Comme nous l'a dit l'un de nos interlocuteurs : « Nous ne supplions pas pour avoir la Paix, nous sommes assez forts pour l'imposer », et cela, sans doute, explique les variations de certains pays à l'égard de l'U.R.S.S., la peur du gendarme étant le commencement de la Sagesse, pour certains peuples...

En résumé, un voyage magnifique, riche d'expérience et que je suis ravi d'avoir pu faire.



**GASTON PASSAGEZ**, *ex-déporté de Mauthausen-Gusen.*

Je te prie de bien vouloir m'excuser de ne pouvoir assister à la réunion du Conseil d'administration de l'Amicale du 3 juillet, en raison des fatigues inhérentes à ce « conte de fée » que nous avons eu la joie de vivre en ton agréable compagnie et celle de nos bons camarades de Mauthausen.

Ma femme et moi te félicitons d'avoir pu mener à bien — et même au delà — cette première tentative par delà le rideau qui, pour nous, n'est plus de fer !

Fraternelles amitiés, sans oublier le petit canard et « l'inaltérable »... lapin.



**MAURICE BOULAY**, *ex-déporté de Mauthausen.*

Remis des fatigues de ce long voyage, nous tenons, ma femme et moi, à te faire part de toute notre satisfaction et du plaisir que nous avons ressenti en raison de la bonne ambiance familiale qui n'a cessé de régner.



**M.-E. HEMMER**, *Luxembourgeois, déporté de Mauthausen.*

Merci pour ton aimable lettre et surtout pour le splendide voyage que tu nous as fait faire.

Je crois qu'il serait difficile de faire mieux et pour un prix démocratique.

Tous deux, nous espérons que tu trouveras un trajet intéressant pour l'année prochaine et... faire partie de ton équipe.

**ABBE MAURICE GREFFIER**, *Professeur, ex-interné, Aumônier au plateau des Glières.*

J'ai inventorié mes souvenirs et mes documents sur cette inoubliable randonnée. Ils ont déjà servi ; j'ai parlé dans de petits groupes ; j'évite les grands rassemblements car, aussitôt, on polémise et l'on se fait traiter de « fasciste assassin » ou de « propagandiste crypto-communiste ». Je méprise évidemment les uns et les autres, mais il faut avouer qu'il est crucial de servir la vérité, avec franchise, et candeur !

J'ai déjà reçu des nouvelles de co-pèlerins (anciennement connus ou nouveaux). Tous ces gens ont été très agréables, avec leurs façons originales et leurs pensées souvent fort divergentes : de l'officier d'A.F.N. au typographe de l'Huma, quelle charmante nef, et qui a toujours navigué droit ! Que de contacts variés et enrichissants ! Que de spectacles qui sont des révélations. Je crois que les heures les plus solides ont été celles du bateau « Estonia », solitudes propres à la réflexion, conversations favorables à la décantation d'une masse d'impressions disparates et que la confrontation permettait de classer (cette rencontre extraordinaire avec les Thorez !). Je crois que, après de pareils périple, cette croisière est une excellente retraite préparatoire au retour à la vie normale...

Je suis partisan d'une Europe Fraternelle, mais sans lui donner de caractère agressif, ni discriminatoire ; porte ouverte, à tous, dans la bonne foi évidente.

Cette atmosphère, nous la trouvons dans les rencontres et les pèlerinages que tu organises, et je suis particulièrement heureux quand je l'entends dire par d'autres, de glisser derrière la main : « C'est un type de mon pays ! » Cette bonne entente cordiale, qui réduit au minimum les frottements inévitables, qui fait qu'on est heureux d'être ensemble, elle vient de toi. Je t'en félicite et t'encourage à continuer... Prépare-nous, l'an prochain, un nouveau périple ; ce n'est pas du « Tourisme » le témoignage que nous portons de la France, celui que nous rapportons de nos frères de partout, c'est vraiment une œuvre du cœur et de l'esprit.



**PIERRE PRADALES**, *déporté de Mauthausen.*

...Je ne voudrais pas manquer cette occasion de correspondre pour te dire tout le bon souvenir que je garde du merveilleux voyage que nous avons fait, grâce à toi. Non seulement l'Autriche, que nous connaissions, mais l'U.R.S.S., la Baltique, et avec des copains. C'est quelque chose qu'on n'oublie pas.

Pour ma part, j'ai fait deux conférences. L'une, sur

le lieu de mon travail, à la Caisse centrale de la Sécurité Sociale ; l'autre, à des amis de l'U.N.A.D.I.F., rue Parmentier, dans le 10<sup>e</sup> arrondissement. Les uns et les autres ont été très intéressés par l'accueil que nous avons reçu et les informations que nous avons pu leur donner.

Il serait souhaitable, comme je l'ai souligné dernièrement à Nice, au Congrès de l'A.N.A.C.R., que cette initiative soit suivie par d'autres organisations et que les Allemands s'aperçoivent que le « Souvenir de Mauthausen » reste dans la mémoire des Français.



**GERARD LONDON**, *né à Paris. Prison de la Roquette. Père et mère déportés.*

Il est très difficile d'écrire ses impressions sur un voyage si beau et si intéressant, surtout quand on en a tellement.

C'était la première fois que je participais à un pèlerinage. Il m'a mené dans le camp de concentration de Mauthausen, où se trouvaient, pendant la guerre, mon père et mon oncle. Ma mère étant au camp de Ravensbruck.

Malgré tous les récits que j'ai eu l'occasion d'entendre, chez nous, sur la déportation, il m'était bien difficile de m'imaginer les lieux où, pendant de longues années, des millions d'hommes et de femmes ont souffert et sont morts sous la botte du fascisme.

Lorsque j'ai franchi le lourd portail encadré des deux tours de garde et du chemin de ronde, j'avais le cœur bien serré. C'est donc par là qu'arrivaient ces dizaines de milliers d'hommes venus de tous les coins de l'Europe et qui, pour la plupart, se sont envolés en lourdes volutes de fumée par les sinistres cheminées du crématoire.

C'est là aussi que sont entrés mon père et mon oncle, qui, eux, ont eu la chance et la force de revenir vivants.

Valley m'a montré le bloc dans lequel vivait mon père. Les jeunes qui n'avaient pas connu ou étions trop jeunes pour avoir conscience de toutes ces horreurs, nous avons trop tendance à regarder cette époque un peu comme un épisode tragique de l'Histoire. Et pourtant le fascisme existe encore, de même que les tortures... Il faut que nous, les jeunes, nous en ayons conscience pour être prêts à combattre toute tentative de résurrection du fascisme. En cela, les pèlerinages aident beaucoup.

Après Mauthausen, nous avons fait un magnifique voyage à la découverte d'un monde qui, pour beaucoup de pèlerins, était absolument inconnu.

Nous avons passé deux très agréables journées dans la belle cité de Budapest, où nous avons été

très chaleureusement accueillis par l'Association des anciens Partisans Hongrois. Puis, nous avons continué sur l'U.R.S.S.

Kiev, cette ville qui fut, pendant la guerre, détruite presque complètement, et qui se dresse, aujourd'hui, toute neuve, nous a reçus avec beaucoup d'amitié.

A Moscou, ce qui m'a le plus frappé, ce sont les milliers de maisons neuves et les autres milliers de bâtiments en construction que l'on voit, partout, surmontés de grandes grues.

Les rues de cette grande et belle ville sont très animées et joyeuses.

J'ai eu la joie de rencontrer, lors d'une réunion où j'accompagnais Emile Valley, le héros du roman « Un homme véritable », le pilote Alexandre Maresiev, avec lequel nous avons eu une très amicale conversation.

Notre voyage en Union Soviétique s'acheva par une visite de deux jours à Leningrad. De voir cette ville si majestueuse et belle s'étendre sur les bords de Néva, nous avions du mal à nous la représenter, pendant les deux années de siège héroïque qu'elle supporta, malgré les bombardements journaliers, l'horrible famine, le froid, les maladies, qui ont fait



Le groupe du 4 août 1960, à la réception de l'Hôtel de Ville au Havre. On reconnaît marqué d'une croix, le benjamin du groupe « Gérard London », né en prison en 1943.

des centaines de milliers de morts, jusqu'à ce que les fascistes allemands soient repoussés par l'Armée soviétique.

En débarquant au Havre, après une très agréable croisière dans les pays nordiques, nous sommes allés nous recueillir devant le monument aux morts de cette ville qui, elle aussi, fut très éprouvée durant la dernière guerre.

En visitant toutes ces villes, durement marquées par la guerre, que ce soit en Hongrie, en U.R.S.S. ou chez nous, en France, j'ai compris encore mieux le profond désir de paix qui anime les hommes de tous les pays.

Je pense qu'il est bien que l'Amicale organise, le plus possible, de ces pèlerinages, et il serait bien que le plus grand nombre de jeunes possible y soient associés. Et à ceux qui le feront, je leur souhaite d'avoir un tel animateur que nous : Emile Valley, notre Mimile, que je trouve vraiment formidable !



**R. COTTE**, dont le frère est mort à Mauthausen.

Quant à nos impressions, je me propose de vous écrire plus longuement lorsque je disposerai du temps nécessaire.

Je profite toutefois de cette lettre pour vous exprimer toute notre satisfaction du déroulement de ce voyage, qu'il s'agisse du choix de l'itinéraire que des conditions matérielles qui furent les nôtres.

Comment, d'ailleurs, vous en féliciter et vous en remercier sinon en le disant autour de nous ?

Depuis quinze jours, nous sommes harcelés de questions et nous répondons aux plus diverses. Des militants syndicalistes de mon organisation m'ont demandé de faire un compte rendu de notre séjour en U.R.S.S. et, ce qui est plus surprenant, un groupe de militants du D.G.B. allemand, résidant à Lyon, désirait que je leur parle des pèlerinages à Mauthausen et même que j'éclaire certains de leurs camarades.

Vous pouvez être certain que je répondrai à cette invitation.



**M<sup>me</sup> DE KERGARIOU**, dont le mari est décédé à Mauthausen.

Des impressions... Il est difficile, je crois, à une Française de juger les Russes. J'admire ce qu'ils ont fait, en si peu de temps. Ils sont vraiment courageux. Personnellement, j'aimerais mieux un peu plus de confort chez le peuple, et moins de monuments. Enfin... ça, c'est leur affaire.

Le voyage a été en tout point magnifique, et les Déportés russes nous ont vraiment bien reçu. On voyait qu'ils étaient heureux de nous voir.

Le retour, en bateau... formidable. Nous nous sommes bien reposés et les escales étaient bien belles.

Dommage que nous n'ayons pu aller à Londres...

**M<sup>me</sup> LARROUIL**, dont le mari est décédé à Mauthausen.

Je n'aurais pas attendu si longtemps, pour venir vous remercier du splendide voyage que, grâce à vous, nous avons effectué en septembre dernier : Autriche, Hongrie, Russie, pays Scandinaves, mais...

... Ne voulant pas tarder, plus longtemps, à vous dire combien ce voyage a été intéressant et riche d'enseignements. C'est en classant, petit à petit, les souvenirs rapportés, qu'on réalise et qu'on se rend mieux compte de ce que nous rapportons de meilleurs souvenirs qui contribueront à embellir les journées qu'il faut parfois passés bien solitaire...

... La dernière étape du Havre et cette si charmante réception de la Municipalité m'a touchée profondément, le souvenir gardé à nos chers disparus et cela, grâce à vous, est vraiment touchant, ainsi que les amicales réceptions des Associations de Déportés de différents pays.

Je ne souhaite qu'une chose, c'est que ma santé et mon âge me permettent de vous accompagner dans d'autres voyages.



**M<sup>me</sup> O. NOWACK**, ancienne déportée et veuve d'un déporté mort depuis son retour de Mauthausen.

Je puis dire que je suis enchantée du voyage merveilleux que nous avons fait ensemble.



**M<sup>me</sup> TERRAMOSI**, dont le mari est décédé à Mauthausen.

Je vous remercie ainsi que l'Amicale de m'avoir permis, encore cette année, de faire le pèlerinage de Mauthausen, suivi du voyage touristique, en Russie.

Je suis enchantée d'avoir fait ce voyage qui fut très réussi et dont je garderai un souvenir inoubliable.



**M<sup>me</sup> SARRAZIN**, dont le mari est décédé à Mauthausen.

Je suis enchantée de mon voyage, tout ce que j'ai vu est « merveilleux » et beaucoup de camarades d'Alforville auraient voulu être à ma place.



**M<sup>me</sup> MARIE NORIS**, épouse d'un déporté revenu de Mauthausen.

Les impressions de mon voyage sont tellement magnifiques et grandioses que je pense constamment à ce voyage d'amitié et de fraternisation et, à la réalisation en U.R.S.S. de tous ces gigantesques travaux.

**M. A. PLAU**, dont le fils unique est décédé à Mauthausen.

Nous sommes rentrés enchantés de notre voyage, tant par tout ce que nous avons vu que par l'accueil sympathique que nous avons reçu partout.

Voyage parfaitement organisé, confortable à tous points de vue.

Le pèlerinage accompli à Mauthausen-Gusen avec la ferveur habituelle par tous les participants, déportés et familles, ce qui, je t'assure, émeut profondément ceux qui, comme nous, ont perdu, là-bas, un être cher.

Puis la visite de Vienne, peut-être un peu courte pour ceux qui ne connaissaient pas la ville.

Budapest, ville que nous avons trouvée bien améliorée depuis 1958. Quelle transformation ! Il y a deux ans, Budapest paraissait une ville souffreteuse, malade ; mais, aujourd'hui, en pleine santé, active et presque joyeuse, magasins achalandés, vitrines bien éclairées et garnies de belles marchandises. Les habitants n'ont plus l'air morne et triste qu'ils arboraient précédemment. Et puis, nous n'oublions pas l'accueil, toujours chaleureux, des partisans Hongrois.

Arrivés en U.R.S.S., la douane simplifiant les formalités.

Kiev et Moscou, villes superbes par leurs larges avenues et places, par des monuments anciens et quelques-uns modernes ; par la splendeur du Kremlin et du Musée dont la magnificence des trésors exposés, dépasse toute imagination. Puis, aussi son métro — vraiment unique — dont les stations ressemblent plus à des galeries de musées qu'à des gares de transport en commun.

Léningrad, ville aussi belle, aussi intéressante, mais différente par sa disposition sur la Néva, de tous ses canaux, ses squares très nombreux et ses parcs immenses.

Puis... le retour par ce magnifique bateau, confortable au possible, agréable par l'accueil de l'Etat-Major et la gentillesse du personnel.

Les visites, aux escales, nous ont enchantés, quoique rapides.

Helsinki, où nous avons retrouvé une agitation vraiment parisienne.

Ensuite Stockholm, ville bien belle et intéressante, et ce voyage à travers les îles suédoises, une splendeur !

Copenhague, belle certes, mais moins enchanteresse que les autres.

Tilbury, n'en parlons pas, ayant eu trop peu de temps... et la désillusion de ne pouvoir faire une visite, même rapide, à Londres, comme nous l'espérions

Enfin, l'arrivée au Havre où nous avons été très touchés par l'accueil des Autorités, tant douanières que municipales ; puis, par la manifestation au monument des Déportés.

Cet accueil a compensé, pour nous, et pour la majorité des pèlerins, je crois, la tristesse que l'on éprouvait depuis Tilbury à l'approche de la séparation après tant de bonnes journées passées ensemble dans une ambiance de bonne camaraderie.

En conclusion, si tu veux mon avis sur la vie du peuple Russe, très sympathique, très accueillant, je ne le crois pas du tout malheureux — bien au contraire —. Ce peuple a une existence qui, je crois, est adaptée à son tempérament, mais je pense (toute considération politique exclue) que la grande majorité du peuple français aurait du mal à s'y habituer. Nos ouvriers auraient du mal, en sortant de l'atelier... ou du bureau... à aller prendre le verre de l'amitié au tonneau de la boisson nationale, autant que leurs épouses à faire leur cuisine à deux ou trois dans le même local.

Mais j'admire la ferveur de ce peuple, pour son fondateur et ses dirigeants. Certes, de grandes choses ont déjà été faites, principalement dans les villes, mais les villages manquent vraiment de confort, ne serait-ce que de route. Il est vrai, qu'il y avait tant à faire et dans une telle étendue.

En définitive, mon cher ami, nous avons été ravis par ce voyage que nous serions très désireux de faire à nouveau dans une autre région, évidemment.



**M. BARON**, neveu de M. Plau.

Tout d'abord, merci à l'Amicale de m'avoir permis d'effectuer un si merveilleux voyage.

Je suis heureux d'avoir pu visiter le camp de Mauthausen où tant des nôtres ont souffert et on péri. Cette visite laisse un sentiment de profonde tristesse. Tous les Français devraient pouvoir y faire un pèlerinage, pour se faire une idée exacte de ce que fut l'enfer de ce camp et l'ampleur de la barbarie nazie.

Le voyage en Russie m'a enchanté. Indépendamment de la visite des musées et monuments splendides, j'ai été emballé par l'accueil qui nous a été réservé. J'ai constaté que nos camarades Russes travaillaient avec acharnement pour la grandeur de leur pays et, surtout, pour la paix.

Je garderai de ce voyage un souvenir inoubliable. Encore merci !



**M<sup>lle</sup> Y. LORIN**, sœur d'un déporté mort à Mauthausen.

Je suis rentrée enchantée de ces trois semaines et, il ne se passe pas de jour que je n'y pense. Que de bons souvenirs !

**M. et M<sup>me</sup> CHAZARD**, amis du « Père Henri » d'Ebensee,

Nous avons été émerveillés de tout ce que nous avons vu et entendu, des réalisations soviétiques et de la gentillesse de son peuple pour les Français, tous épris de paix.

Ainsi que les réceptions amicales que nous avons eues dans chaque ville où nous avons été : Budapest, Kiev, Léningrad, Dantzig.

Aussi le commandant et l'équipage de l'« Estonia », le bon ordre et la gentillesse du personnel, tous très aimables.

Nous avons été très étonnés de voir tout ce que l'Union Soviétique fait pour le bien-être des enfants : jardins d'enfants, écoles, sports et attractions de toutes sortes, théâtres, marionnettes, écoles de toutes sortes.

Toutes les richesses sont mises à la disposition des Soviétiques qui profitent de toutes ces belles réalisations.

Il faudrait que beaucoup de Français fassent ce voyage pour juger de toutes les réalisations pour le bien-être du peuple tout entier, sans distinction de classes et tous épris de paix pour le monde entier.

A notre arrivée au Havre, nous avons eu une belle réception fraternelle des Anciens Combattants du nazisme.



**PAULETTE VIDAL** et **MARIE-THERESE PIC**, filles d'un déporté mort à Mauthausen. **BLANCHE** et **CHRISTIANE BONNAFOUX** ; **M<sup>me</sup> QUENIN** et **BERNARD QUENIN** ; **M<sup>me</sup> DE LUCAS**, amis de famille de déportés.

Toutes les « Orangettes » se sont mises d'accord pour le dire :

Nous voici arrivées à bon port et sans encombre, au terme de ce fabuleux voyage. Nous avons vu et appris bien des choses que nous ne soupçonnions même pas auparavant.

La visite des camps, but essentiel de notre voyage, chemin de croix tragique, que nous faisons toujours avec ferveur.

Et puis nous continuons en Hongrie : Budapest, qui est le joyau de ce beau Danube ; au lendemain de la guerre, la ville était détruite. Jamais Budapest ne se relèvera, disaient les uns. Une quinzaine d'années se sont à peine écoulées que juste quelques traces subsistent. Le peuple a reconstruit sa ville, plus belle et plus grande que jamais.

Puis nous arrivons à Kiev, capitale de l'Ukraine. Ville verdoyante et spacieuse ; les restaurants sont immenses, les avenues très larges, d'une grandeur que l'on n'a pas l'habitude de voir.

Ensuite, l'avion qui nous emporte à Moscou m'a séduit par sa rapidité, mais mes oreilles en ont souffert et, un moment, j'ai pensé qu'elles allaient écla-

ter — chose fort désagréable. Les bonbons et les boissons fraîches ont été un dérivatif délicieux.

Moscou, cette capitale grandiose en tout, par ses avenues qui sont immenses ; son stade, qui nous en bouche un coin ; son métro, qui sont autant de palais que de stations, tout en marbre, des plafonds à rester la tête en l'air et la bouche ouverte, de la mosaïque, des vitraux, des dallages somptueux et d'une propreté irréprochable ; des lumières, des lustres, des appliques d'un luxe inouï. D'ailleurs, le métro de Moscou, le monde entier en parle. Il n'a qu'un défaut, il ne va pas assez loin.

Le Kremlin, ancien palais des tsars, transformé en musée, est entouré de cathédrales plus belles les unes que les autres.

Tout à côté, leur fameuse Place Rouge, fort belle, symbolique. Toutes leurs manifestations et leurs réjouissances se passent là.

Nous avons visité l'exposition avec ses quinze pavillons, représentant les quinze républiques socialistes de l'U.R.S.S. Chaque pavillon a son style et son architecture particulière. L'exposition est permanente, on y remplace simplement les denrées périssables. On y expose les plus récentes techniques. Ainsi, nous avons vu la maquette de la fusée interplanétaire en grandeur naturelle. On nous a expliqué tout le processus et comment ils ont fait et comment cela fonctionne. Dans peu de temps, avec les petites « Orangettes », nous ne désespérons pas de nous offrir un voyage dans une autre planète.

Nous avons visité des écoles, des crèches, des usines ; partout, nous avons reçu un accueil cordial.

Les petits enfants nous offrant des fleurs et nous récitant des poèmes, en français, nous ont causé une bien douce joie. On a l'impression qu'ils veulent bien nous recevoir, ce qui, au fond, nous a été bien agréable.

Le voyage, en train-couchette, pour aller à Lénin-grad, a été très confortable et pas du tout languissant. Notre groupe faisant une grande famille, car il ne faut pas plus de trois jours pour se connaître, se tutoyer et faire ensuite... causerie. Et puis, il y a presque toujours quelques anciennes connaissances des voyages précédents, qui connaissent vos manies et vos petits défauts, qui savent vous chiner avec à-propos et sans qu'on puisse en prendre ombrage.

Et durant trois jours, nos yeux se sont remplis de merveilles. Ensuite, nous primes le bateau l'« Estonio ». Bateau de plaisance où nous avons fait une croisière de huit jours, avec escales dans quelques capitales.

Ces quelques jours passés à bord furent reposants et délicieux évidemment. Ceux qui ont craint le mal de mer ne pensent pas comme moi !

Ce joli bateau est un petit bijou. Agréable et confortable, on s'y sent à l'aise. L'équipage est très sympathique, et puis... cette gentille réunion, où nous

avons dégusté le champagne russe — pas comparable au nôtre, mais très bon tout de même. Nous étions bien nourris ; évidemment, il manquait du bon café, du vin, du pastis. Mais quelques jours d'abstinence n'ont pas pu nous faire du mal et lorsque, arrivés au Havre, nous eûmes un repas bien français, quelle joie fut la nôtre, et nous ne nous fîmes pas prier pour nous envoyer le « trou normand ».

Et puis... il y a eu les escales, chaque jour ou presque, nous avons droit à visiter une capitale et alors là... les magasins, à moi le pompon ! Les vitrines, les poupées, parlez-moi de ça.

Je pense sincèrement que tous ces voyages, en visitant tous ces peuples divers de langues et de mentalité, en les approchant de près, en les regardant vivre et travailler, on finira par les mieux comprendre. On les redoutera moins, on les comprendra mieux. Je crois qu'il s'agit de savoir comprendre pour savoir aimer, et alors sera là la vraie paix. Et c'est ce que les « Orangettes » désirent de tout leur cœur. Vivent les voyages sur la terre ou... dans la Lune, peu importe. Nous sommes lancées, Mimile nous a lancées...



**M. LOMBARD**, de Genève, ami de la Résistance et de la Déportation, qui a été en U.R.S.S. il y a un an.

Mon impression la plus forte, en dehors de la beauté du pays et des collections d'art incomparables, est celle du changement du pays même, et cela en quelques mois.

La rue même avait changé de couleurs et d'allure, et aussi ce qui se dégage de ce pays c'est le calme, le repos qu'il représente, la tranquillité, malgré le travail énorme qui s'accomplit.

Je ne puis que recommander à tous ceux qui le peuvent de faire ce voyage et de le refaire, si possible.



**ANDREE MIGNOT, ADRIENNE DELAYE, LUCE DIBOUT**, trois anciennes déportées de Ravensbruck-Swodau.

Après notre visite sacrée et annuelle au camp de Mauthausen, mes camarades et moi-même avons eu l'immense plaisir de mettre à exécution un vœu qui nous tenait à cœur depuis notre retour de captivité : « Un jour plus ou moins lointain... revoir nos camarades de déportation chez elles, en Russie. » Et bien, grâce à l'Amicale de Mauthausen, nous avons pris la route pour atteindre ce pays mystérieux, en passant par la Hongrie où, après une escale à Budapest, nous avons pu avoir l'avant-goût de l'accueil amical et chaleureux qui nous attendrait un peu partout.

Une réception entre déportés nous a permis de nous retrouver telles que nous étions sous notre tenue

rayée. La connaissance de la langue française, très répandue dans ces « lointains pays », a facilité nos conversations. Après une visite de la ville, qui est très belle, nous avons vu aussi ce que fût son martyr pendant l'occupation nazie. Notre groupe, après des adieux touchants et bruyants à la gare, a pris le chemin définitif pour l'U.R.S.S., où trois villes : Kiev, Moscou et Léninegrad, nous accueillirent avec le même élan, les mêmes effusions.

Au cours de réceptions, nous eûmes la joie de retrouver Galma, qui, à Ravensbruck, était la première à voir arriver les pauvres hères que nous étions. Son émotion était aussi profonde que la nôtre. Il y avait aussi Tamara ; aussi gentilles l'une que l'autre, elles nous ont pas quittés. C'est étrange, un peu irréel et inespéré de pouvoir se retrouver ainsi.

A Moscou, au cours d'une soirée, quelle surprise d'entendre jouer au piano, tous les airs français et récents. Partout, et où que ce soit, chacun s'ingéniait à nous faire plaisir, soit par le don d'un écusson ou

quelques fleurs offertes en toute spontanéité. En un mot, en Russie « on » se débrouille parfaitement ; notre langue y est très développée, et le Russe est très dévoué au Français. Chacun d'entre nous n'a pas eu, je crois, la sensation d'être perdu au milieu de cette immense foule, grouillante qui envahit les rues et les restaurants. D'ailleurs, à titre personnel, nous allions individuellement du côté où cela nous plaisait, à pied ou en taxi.

En un français impeccable, nos guides — deux jeunes femmes — surent nous renseigner et répondre sans défaillir, malgré les questions incessantes de quarante personnes avides de tout connaître. Même en avion, nous voulions toujours savoir.

Par mer, nous avons repris le chemin du retour, malgré les quelques « petits mal de mer », et ces huit jours à bord nous ont permis de réaliser quel beau voyage, sans fausse note, nous venions d'accomplir.



*Un groupe à l'Aérodrome de Moscou, devant un « Illouchyne »*

# COMPTES-RENDUS DE PRESSE DE NOS VOYAGES

*Le retour en France, par Le Havre, des pèlerins de nos trois voyages en U.R.S.S., a soulevé un grand intérêt dans la grande ville océane. Les réceptions officielles par la Municipalité, et la dernière cérémonie, devant le monument « Souviens-Toi ! », ont été traitées par la plupart des journaux havrais. Nous en donnons ci-dessous quelques extraits.*

« PARIS-NORMANDIE » du 28 Juin 1960

*Après un pèlerinage à leur ancien camp, des survivants de Mauthausen ont débarqué hier du « Michail-Kalinin »*

Au Havre, l'Amicale a été reçue à l'Hôtel de Ville par le Docteur Denis, adjoint au maire, lui-même ancien déporté, entouré de MM. Duval et Fenouil. Dans une courte allocution, le docteur Denis rappela que, malgré les dissensions politiques, l'union était nécessaire et que des pèlerinages comme celui-ci ne pouvaient que resserrer les liens entre ceux qui ont combattu et souffert pour la même cause. Il souhaite à tous une bonne santé et une longue vie.

M. Emile Valley, secrétaire général de l'Amicale des Anciens de Mauthausen, répondit en affirmant qu'une union absolument complète régnait au sein de l'Amicale, qu'ils allaient dans les pays étrangers comme messagers de la paix.

Une gerbe fut ensuite déposée au monument « Souviens-Toi ! » par le docteur Denis, M. Valley et Mme Plau, mère d'un fils mort en déportation.

Tous les assistants, d'une seule voix, entamèrent la « Marseillaise ». Ce fut une cérémonie rapide, simple, mais combien émouvante !

Ces hommes de tous âges, de toutes conditions, d'opinions politiques différentes, rassemblés ici fraternellement, prouvaient que l'union et la solidarité n'étaient pas de vains mots.

Parmi les personnalités présentes, citons également MM. Boisard, conseiller municipal, président de la F.N.D.I.R.P. ; du représentant de l'U.N.A.D.I.F.-F.N.D.I.R. ; Godefroy, de la F.A.M.M.A.C. ; Breil, commissaire adjoint des Renseignements Généraux, etc.



Le Havre « PARIS-NORMANDIE » du 28 Juin 1960.

Soixante des anciens déportés et des membres de leur famille étaient partis, le 7 Juin dernier, en pèlerinage au camp de Mauthausen. Sinistre vestige des

camps de la mort, celui de Mauthausen demeure le seul qui soit pratiquement resté en état.

Les membres de l'Amicale de Mauthausen avaient entrepris ce long voyage, au cours duquel ils ont rencontré d'anciens déportés de Vienne, de Kiev, de Moscou, de Budapest et de Leningrad.

Ils ont débarqué hier matin au Havre, du paquebot soviétique « Michail-Kalinin », en provenance de Leningrad. Parmi eux se trouvaient M. Emile Valley, secrétaire général de l'Amicale de Mauthausen, et deux représentants des Fédérations nationales : U.N.A.D.I.F. et F.N.D.I.R.P. A onze heures trente, ils étaient reçus à l'Hôtel de Ville du Havre. M. le Docteur Paul Denis, adjoint au maire, ancien déporté lui-même, les accueillit, ainsi que MM. Duval, Fenouil, adjoints ; Boisard, conseiller municipal et président de la section locale de la F.N.D.I.R.P.



« LE HAVRE LIBRE » du 28 Juin 1960.

*De retour d'un pèlerinage aux camps de la mort soixante-dix déportés de Mauthausen ont débarqué, hier, du « Michail-Kalinin »*

*Ils se sont recueillis au monument « Souviens-Toi »*

Il y eut un moment de profond recueillement devant cette simple flèche de bois qui se dresse comme un avertissement vers le ciel : devant ces toutes petites croix qui évoquent de si grands martyrs.

Puis, spontanément, tous ceux qui étaient présents là, entonnèrent la « Marseillaise », le seul chant de vraie concorde, peut-être, qui reste à tous les Français.



« LE HAVRE LIBRE » du 16 Septembre 1960.

*Quarante anciens déportés de Mauthausen ont été reçus, hier, par la Municipalité*

Pour la troisième fois, Le Havre a reçu hier une quarantaine de pèlerins du sinistre camp de Mauthausen qui, comme leurs prédécesseurs, s'étaient,

selon un itinéraire immuable, rendus tout d'abord sur les lieux où ils souffrirent la déportation, puis en Allemagne, en Autriche et en U.R.S.S.

Et, comme les fois précédentes, c'est M. Emile Valley, secrétaire général de l'Amicale des Anciens de Mauthausen, qui guida le pèlerinage.

C'est du paquebot soviétique l'«-Estonia», en consignment à la Compagnie Générale Transatlantique, que les pèlerins débarquèrent hier matin, avec d'ailleurs un peu de retard sur l'horaire prévu.

Aussitôt débarqués, ils se rendaient à la mairie du Havre, où ils devaient être officiellement accueillis.

C'est le docteur Denis, ancien déporté lui-même, qui adressa — en l'absence de M. Monguillon — des souhaits de bienvenue aux pèlerins, et M. Valley, au nom de ceux-ci, dit sa joie de retrouver Le Havre après ce long voyage du souvenir, de l'amitié et de la concorde.

Nous clôturons aujourd'hui, dit-il, le cycle de nos voyages annuels à Mauthausen, et nous serons heureux d'être à nouveau parmi vous l'an prochain.

A 12 h. 15, les personnalités de la Municipalité et les Anciens de Mauthausen se rendaient au monument « Souviens-Toi » pour fleurir la stèle et se recueillir au souvenir de tous ces morts des camps.



Extrait du journal hongrois « ORSZAG-VILLAG »  
du 22 Juin 1960.

Dans un restaurant, le restaurant Művösvölgyi de « Vidam Park », un endroit romantique, nous trouvons des anciens déportés en pèlerinage. Ils sont déjà passés à Mauthausen ; maintenant, ils sont à Budapest et ils vont repartir pour Moscou et retour par les pays scandinaves.

Qui sont-ils ? De quel pays viennent-ils ? La plupart de ces soixante-dix personnes sont Français, beaucoup sont des résistants, ils ont été arrêtés et mis dans des camps de concentration. Ce sont des gens de diverses idées politiques, des communistes et autres. Mais une chose leur est commune : c'est le souvenir des dures années passées dans les camps et le souvenir des morts. Ces deux choses les unissent pour lutter pour la Paix.

Les pèlerins disent que nous nous entendons bien et que nous sommes joyeux, les gens sont bien habillés, les étalages pleins de marchandises. Tout le contraire de ce que disent les émigrés hongrois.

Nous demandons le but de ce voyage. Emile Valley, secrétaire général de l'Amicale de Mauthausen, répond en disant que tous les efforts sont faits pour

qu'il n'y ait plus de Mauthausen, plus de camp de concentration.

Nous pensons que n'importe où, dans tous les pays, nous pouvons rencontrer des amis qui, pendant le fascisme, étaient dans des camps de concentration et que les relations personnelles, avec des camarades de pays différents, sont toujours très bonnes, comme les relations corporelles et diplomatiques, pour la paix mondiale.



Extrait du journal soviétique « LA PRAVDA » d'Ukraine  
du 14 Juin 1960

### RENCONTRE DES ANCIENS DETENUS DES CAMPS DE CONCENTRATION FASCISTES

A Kiev se trouve, en ce moment, un groupe important de touristes français, anciens déportés du Camp de Concentration fasciste de Mauthausen.

Hier, le 13 juin, à la Maison de la Science, le Comité Soviétique des Anciens Combattants et l'Association Ukrainienne pour l'Amitié et les Relations Culturelles avec l'Etranger, ont organisé une rencontre entre ces touristes français et les Kiebiens, rescapés des camps de concentration fascistes.

Ont pris part à cette rencontre le Vice-Président du Comité Soviétique des Anciens Combattants — deux fois Héros de l'Union Soviétique — S.A. Kovpak, le Héros de l'Union Soviétique, le colonel général F. Jmadchenko, membre du Comité, et l'écrivain Vadim Sobko, et le secrétaire du Comité de Mauthausen, Emile Valley.

Cette rencontre a eu lieu sous le signe de l'amitié entre tous les Peuples du combat pour la Paix et de la lutte contre les menaces d'une nouvelle guerre.



Article paru dans le journal « LENINGRAD-SOIR » du 22 Juin 1960, illustré de deux photos représentant, l'une : un crématoire de Mauthausen, l'autre, le sinistre « escalier de la mort ».

### POUR QUE CELA NE SE RENOUVELLE JAMAIS

Un mur nu, entouré de plusieurs fils de fer barbelés, une inscription — en un seul mot. On ne peut pas la lire sans émotion, il semble que de chacune de ces lettres — d'un rouge vermeil — se détache une épaisse goutte de sang. C'est ainsi que se présente la couverture du livre sur Mauthausen, paru récemment à Paris.

Dans notre ville, vient d'arriver un groupe de touristes français, anciens déportés des camps de concentration. Parmi eux se trouvait l'un des auteurs de

cette brochure : le Secrétaire du Comité International, le Parisien Emile Valley.

Voilà ce qu'il a raconté au correspondant de *Leningrad Soir* :

« Notre livre constitue une brève documentation sur Mauthausen ; il y a là rien d'inexact, seulement des chiffres et des faits. Nous aurions voulu que chacun, ayant lu ce livre, se joigne au mot d'ordre des survivants :

« *Qu'il n'y ait plus jamais de guerre !*

« *Qu'il n'y ait plus jamais de Mauthausen !*

« Plus de quinze ans se sont déjà écoulés depuis notre libération. Mais est-ce qu'on pourra jamais oublier tout ce que nous avons vécu à Mauthausen ?

« Les quatre-vingts mois d'histoire de ce camp furent un véritable déchaînement de la mort. En ne tenant compte que des statistiques officielles, environ 130.000 personnes y ont trouvé la mort. Mais en réalité, les morts étaient naturellement plus nombreux. Parmi eux, il y avait des Russes et des Français, des Tchèques et des Polonais, des Israélites et des Yougoslaves, des Grecs et des Américains. Maintenant, il est même difficile de parler de toutes les atrocités diaboliques auxquelles les hommes étaient, ici, soumis, de la part des fascistes. Je me rappelle, par exemple, qu'en février 1945, les fascistes ont poussé dans le camp un grand nombre de prisonniers de guerre russes. Des hommes nus et malades étaient laissés à une température de moins 10° sur la place où avait lieu, habituellement, les appels. Durant la nuit, les fascistes versèrent sur eux, à plusieurs reprises, de l'eau glacée. Ceux qui ne mouraient pas suffisamment vite étaient tués par des rafales de mitrailleuses. C'est alors que trouva la mort le fameux général soviétique Karbicheff.

« La faim et les travaux exténuants étaient le régime permanent à Mauthausen. Les fours crématoires rejetaient leurs fumées du matin au soir, les hommes mouraient dans les chambres à gaz et « l'escalier de la mort ».

« Les S.S. avaient ménagé une pièce spéciale dans laquelle on arrachait les dents, en or, aux détenus. C'est ainsi qu'un envoi d'or de plus de 24 kilos a été expédié au siège des S.S. à Berlin.

« Ceci peut paraître invraisemblable, mais, en dépit de tous ces événements, les hommes ne perdaient pas l'espoir de retrouver leur liberté et menaient la lutte contre l'ennemi.

« C'est ainsi qu'en février 1945, se répandait dans le camp la nouvelle de la tentative massive d'évasion du Bloc N° 20, où le régime était le plus terrible. C'est la seule évasion massive de Mauthausen ; elle avait été organisée par les détenus soviétiques. Ils avaient préféré affronter les risques que de subir la mort lente à laquelle ils étaient condamnés dans le

camp. Hélas ! étaient rares ceux qui ont réussi ainsi à se sauver. Les Hitlériens organisaient une rafle qu'ils nommaient cyniquement par la suite : « La chasse aux lapins ». Les détenus, exténués et malades, ne pouvaient pas aller très loin.

Cette vie, côte à côte, dans le camp, d'hommes de différentes nationalités et de différentes opinions politiques et religieuses, nous a permis de nous connaître et de nous rapprocher.

« C'est ainsi que sont nés l'estime et l'affection mutuelles. Il me paraît incompréhensible, qu'après tout ce que nous avons souffert, certains anciens déportés aient pu passer du côté de l'ennemi.

« Nous devons, coûte que coûte, nous UNIR pour le triomphe de la PAIX et pour qu'il n'y ait plus JAMAIS de MAUTHAUSEN, ni d'AUSCHWITZ, ni de BUCHENWALD.

« Durant mon séjour en Union Soviétique (c'est déjà la troisième fois que je fais ce voyage), j'ai pu me rendre compte que les hommes soviétiques ne veulent pas la guerre. Ils mènent une lutte inlassable en faveur de la Paix. »

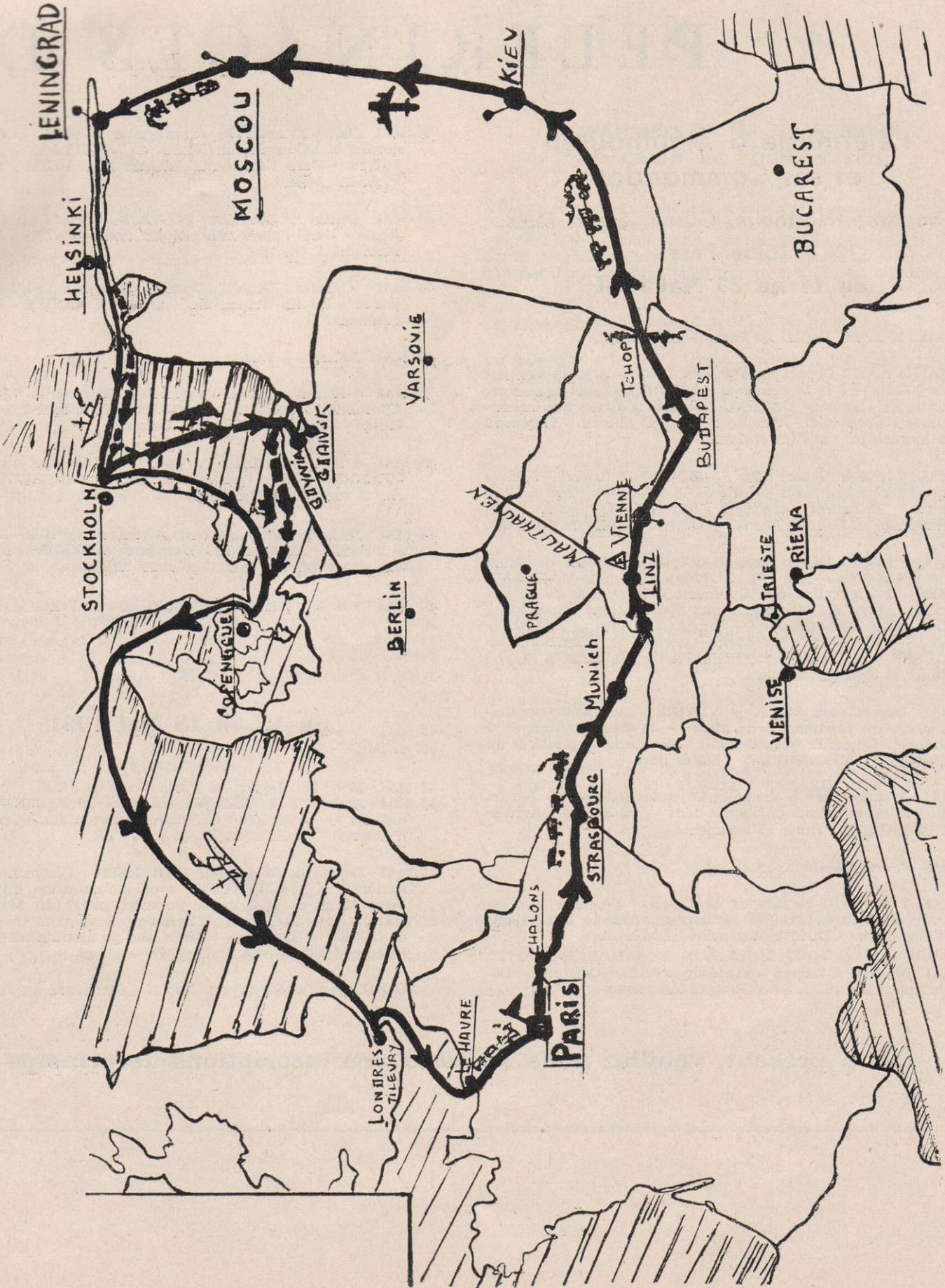


Le journal breton « **LE TELEGRAMME** » du 22 Septembre 1960, a publié sous « chapeau » suivant un excellent reportage de M. Raymond Georgelin, sur notre dernier voyage 1960.

Le 3 août 1944 succombait, au centre expérimental de Hartheim, annexe du sinistre camp de Mauthausen, un déporté des environs de Morlaix, coupable d'avoir conduit de nuit, en barque, jusqu'à des sous-marins et des patrouilleurs anglais attendant au large, des agents secrets britanniques. Son nom importe peu. A Mauthausen, il ne fut qu'un matricule parmi tant d'autres. A Hartheim, d'où personne n'est jamais sorti vivant, il ne fut également qu'une victime parmi les quelque 120.000 qui succombèrent au régime de Mauthausen.

« Nacht und Nebel ». Dans « cette nuit et dans ce brouillard », une solidarité entre déportés de différentes nationalités ne pouvait manquer de naître. Elle fut agissante. Et le demeure.

Ainsi, soixante-dix déportés français, ou des membres de leurs familles s'ils sont disparus, viennent de faire, sur l'invitation des déportés soviétiques, un voyage de trois semaines, en Russie. Parmi eux se trouvait la veuve du « passeur » d'agents anglais, originaire d'un petit port des environs de Morlaix. C'est auprès d'elle que nous avons recueilli le récit de ce voyage.



Circuit des Voyages-Pèlerinages

# PELERINAGES DE

## Pèlerinage à Mauthausen et ses Commandos

d'Ebensee, Hartheim, Gusen, Steyr, Melk,  
Loibel-Pass

du 11 au 27 Mai 1961

- 11 MAI 20 h. 25. Départ de Paris (Gare de l'Est).
- 12 MAI 3 h. 07 : Départ de STRASBOURG — 3 h. 45 : Départ de KEHL — 8 h. 56 : Arrivée à MUNICH - Dans la matinée visite du Camp de DACHAU - Dépôt de fleurs aux crématoires - Après-midi, visite de la Ville de Munich - Logement à Munich ou dans les environs.
- 13 MAI 7 heures : Départ pour SALZBURG (Autriche) - Arrivée prévue vers 10 heures - Visite de la Ville - Déjeuner à Salzburg — 15 heures : Arrivée à EBENSEE - Cérémonie Internationale au Camp d'Ebensee - Dîner et logement à STEYR.
- 14 MAI 7 h. 30 : Départ pour HARTHEIM - Dépôt de fleurs devant la Stèle — 10 h. 30 : Arrivée au Camp de MAUTHAUSEN - Inauguration du Monument Belge - Pose de la première pierre du Monument aux Républicains Espagnols - Cérémonie Internationale - Repas au Camp de Mauthausen — 16 heures : Cérémonie devant le Crématoire de GUSEN — 18 heures : Cérémonie devant la Stèle, à Steyr - Dîner et logement à Steyr.
- 15 MAI Départ pour MELK et VIENNE - Cérémonie au Crématoire du Commando de Melk — 13 heures : Arrivée à Vienne - Déjeuner - Après-midi, visite de la Capitale et du château de SCHONBRUNN - Soirée libre.
- 16 MAI Matinée libre à Vienne - Déjeuner à Vienne - Départ de Vienne au début de l'après-midi — 20 heures : Arrivée à BUDAPEST - Dîner et logement.
- 17 MAI Journée à Budapest.
- 18 MAI 7 heures : Départ de Budapest - Déjeuner sur les bords du Lac Balaton — 18 heures : Arrivée à ZAGREB (Yougoslavie) - Dîner et logement - Soirée libre.
- 19 MAI Matinée à Zagreb - Visite de la Ville - Déjeuner - Départ pour LJUBLJA NA - Dîner et logement.

- 20 MAI Dans la matinée, départ pour TRZIC - Cérémonie devant le Monument du Camp de LOIBLPASS - Déjeuner à Trzic - Dans l'après-midi, départ pour BLEDE - Dîner et logement à Bled.
- 21 MAI Départ de Bled pour POSTAJNA - Visite des Grottes - Repas - Dans l'après-midi, départ pour OPATJA - Dîner et logement à Opatja.
- 22 MAI 9 heures : Départ d'Opatja - Arrivée à TRIESTE - Déjeuner - En fin d'après-midi, arrivée à VENISE - Dîner et logement.
- 23 MAI Journée à Venise.
- 24 MAI 8 heures : Départ de Venise - Déjeuner à VERONE - Après-midi, départ pour BOLZANO en longeant le Lac de Garde - Dîner et logement à Bolzano.
- 25 MAI 8 heures : Départ de Bolzano - Déjeuner au Col du BRENNER - Dans l'après-midi, arrivée à INSRUCK - Dîner et logement à Innsbruck.
- 26 MAI Matinée libre à Innsbruck et visite de la Ville - Déjeuner à Innsbruck - Après-midi, départ pour MUNICH — 20 h. 24 : Départ de Munich par l' « Orient-Express ».
- 27 MAI 8 h. 55 : Arrivée à PARIS (Gare de l'Est).



du 12 au 18 Mai 1961

- 12 MAI 20 h. 25 : Départ de Paris (Gare de l'Est).
- 13 MAI Arrivée à SALZBURG - Départ pour EBENSEE en autocar — 15 heures : Cérémonie Internationale au Camp d'Ebensee - Dîner et logement à STEYR.
- 14 MAI Départ de Steyr pour HARTHEIM - Cérémonie Internationale à MAUTHAUSEN avec inauguration du Monument Belge et, pose de la première pierre du Monument Espagnol — 16 heures : Cérémonie devant le Crématoire de GUSEN — 18 heures : Cérémonie au Monument de Steyr - Dîner et logement à Steyr.
- 15 MAI Départ de Steyr pour MELK - Cérémonie au Four cré-

Dès à présent, veuillez nous adresser vos inscriptions de principe afin

# L'AMICALE POUR 1961

matoire de Melk - Déjeuner à VIENNE - Après-midi : visite de SCHONBRUNN et de la ville de Vienne - Dîner et logement à Vienne.

16 MAI Matinée à Vienne - Repas du midi à Vienne - Départ pour Steyr par KREMS et la vallée de WACHAU - Dîner et logement à Steyr.

17 MAI Départ de Steyr - Repas de midi à SAINT-WOLFGANG - Départ pour Salzburg - Visite de la Ville — 18 h. 20 : Départ de Salzburg par l' « Orient-Express » pour Paris.

18 MAI Arrivée à PARIS.



## du 12 au 16 Mai 1961

12 MAI 20 h. 25 : Départ de Paris (Gare de l'Est).

13 MAI Arrivée à SALZBURG - Repas à Salzburg - Départ pour EBENSEE en autocar — 15 heures : Cérémonie Internationale au Camp d'Ebensee - Dîner et logement à STEYR.

14 MAI Départ de Steyr pour HARTHEIM - Cérémonie Internationale à MAUTHAUSEN avec Inauguration du Monument Belge et pose de la première pierre du Monument Espagnol — 16 heures : Cérémonie devant le Crématoire de GUSEN — 18 heures : Cérémonie au Monument de Steyr - Dîner et logement à Steyr.

15 MAI Départ pour LINZ ou SALZBURG : soit : 15 h. 55 départ de Linz par l' « Orient-Express » ; 18 h. 20 départ de Salzburg par ' « Orient-Express ».

16 MAI Arrivée à PARIS (Gare de l'Est).

## Pèlerinage de fin de semaine au camp de Mauthausen

Au cours de l'année 1961 à partir du 19 mai et jusqu'au 1<sup>er</sup> septembre, l'Amicale organisera **DEUX FOIS par MOIS**, du vendredi soir au lundi matin, des Pèlerinages permettant à ceux qui le désirent, de séjourner plus longuement au Camp. Cette nouvelle Formule aura pour but de réduire, au minimum les frais.

**LE VENDREDI SOIR** 20 h. 25 : Départ de PARIS.

**LE SAMEDI** 2 h. 46 : à STRASBOURG — 3 h. 20 : Arrivée à KEHL (gare frontière allemande) — 10 h. 54 : Arrivée à SALZBURG (gare frontière autrichienne) — 13 h. 21 : Arrivée à LINZ (changement de train pour Enns) — 13 h. 32 :

Départ de Linz — 13 h. 58 : Arrivée à ENNS.

A l'arrivée, en gare de Enns, un ami hôtelier, parlant français — que beaucoup connaissent déjà — accueillera les participants, les logera dans son hôtel, assurera leurs repas et les transports durant ces deux jours entre Enns et Mauthausen.

**SAMEDI** Après-midi : départ pour le Camp de MAUTHAUSEN et retour, le soir, à ENNS pour le dîner et le coucher.

**DIMANCHE** matin : Petit déjeuner et sur simple demande, les participants pourront retourner, en voiture, soit au Camp, soit au Commando de GUSEN — 12 h. 30 : Déjeuner à Enns - Transport à la gare de Enns en voiture — 14 h. 52 : départ — 15 h. 07 : Arrivée à LINZ (changement de train pour Paris) — 15 h. 55 : Départ de Linz par l' « Orient-Express » — 18 h. 22 : Arrivée à Salzburg (gare frontière autrichienne).

**LUNDI** matin : 1 h. 38 : Arrivée à KEHL (gare frontière allemande) — 2 h. 27 : Passage à STRASBOURG — 8 h. 55 : Arrivée à PARIS.

Nous rappelons aux personnes intéressées par nos pèlerinages de fin de semaine au camp de Mauthausen de bien vouloir nous écrire de façon à ce que nous leur adressions le détail de ces voyages ainsi que les prix

que nous puissions vous envoyer les conditions

# PROGRAMMES DES VOYAGES PREVUS PAR L'ASSOCIATION

## PROGRAMMES DE DEUX VOYAGES

AVEC : DACHAU - BUCHENWALD - BERLIN - VARSOVIE  
MOSCOU - LENINGRAD  
RETOUR PAR LA BALTIQUE ET LES PAYS SCANDINAVES

- 1<sup>er</sup> départ de Paris, le 27 mai 1961 — Retour, le 16 juin 1961  
2<sup>e</sup> départ de Paris, le 6 août 1961 — Retour, le 26 août 1961  
1<sup>er</sup> JOUR 20 h. 25 : Départ de PARIS (Gare de l'Est).  
2<sup>e</sup> JOUR 3 h. 20 : Arrivée gare frontière Allemande de KEHL — 8 h. 56 : Arrivée à MUNICH - Petit déjeuner - Visite du Camp de DACHAU - Après-midi libre et visite de la ville - Logement à Munich.  
3<sup>e</sup> JOUR 8 h. 10 : Départ de Munich — 13 h. 05 : Frontière de LUDWIGSTADT (côté Allemagne Fédérale) — 13 h. 23 : Départ de Ludwigstadt — 13 h. 32 : Arrivée à la gare frontière de PROBSTZELLA (côté Allemagne Démocratique) — 14 h. 05 : Départ gare frontière de Probstzella — 15 h. 48 : Arrivée à IENA - Visite de la ville - Logement à Iena ou Weimar.  
4<sup>e</sup> JOUR Matinée : Visite du Camp de BUCHENWALD - Après-midi, visite de WEIMAR - Logement à Weimar ou Iena.  
5<sup>e</sup> JOUR 11 h. 11 : Départ d'Iena — 15 h. 48 : Arrivée à BERLIN - Dîner et logement à Berlin.  
6<sup>e</sup> JOUR Séjour à Berlin - Visite de Berlin-Ouest et de Berlin-Est — 21 h. 08 : Départ de Berlin — 22 h. 18 : Arrivée à la frontière de FRANKFURT-sur-ODER (côté Allemagne Démocratique) — 22 h. 26 : Arrivée à la frontière de KINOWICE (côté Polonais).  
7<sup>e</sup> JOUR 7 h. 17 : Arrivée à VARSOVIE - Visite de la ville - Logement à Varsovie.  
8<sup>e</sup> JOUR 9 h. 25 : Départ de Varsovie — 14 h. 16 : Arrivée gare frontière de TERESPOL (côté Polonais) — 16 h. 03 : Départ de la gare frontière de Terespol — 16 h. 35 : Arrivée à la gare frontière de BREST (côté U.R.S.S.) — 19 heures : Départ de la gare frontière de Brest - Train couchettes.  
9<sup>e</sup> JOUR 12 h. 30 : Arrivée à MOSCOU - Installation à l'hôtel.  
10<sup>e</sup>/11<sup>e</sup>/12<sup>e</sup> JOURS Séjour à MOSCOU.  
13<sup>e</sup> JOUR Départ, le matin de Moscou par « TUPOLEV 104 » - Arrivée fin de matinée à LENINGRAD.  
14<sup>e</sup> JOUR Séjour à LENINGRAD.  
15<sup>e</sup> JOUR 23 heures : Départ de Leningrad par s/s « Michael Kalinin ».  
16<sup>e</sup> JOUR 11 h. 30 : Arrivée à HELSINKI - Visite de la ville — 14 heures : Départ d'Helsinki.  
17<sup>e</sup> JOUR 7 heures : Arrivée à STOCKHOLM - Visite de la ville — 14 heures : Départ de Stockholm.  
18<sup>e</sup> JOUR En mer — 17 heures : Arrivée à COPENHAGUE - Visite de la ville — 20 heures : Départ de Copenhague.  
19<sup>e</sup> JOUR En Mer.  
20<sup>e</sup> JOUR 17 heures : Arrivée à TILBURY (Port de Londres) — 20 heures : Départ de Tilbury.  
21<sup>e</sup> JOUR 10 heures : Arrivée au HAVRE — 12 h. 50 : Départ du Havre par le train — 15 h. 49 : Arrivée à PARIS (Gare Saint-Lazare).

## PROGRAMMES DE DEUX VOYAGES

AVEC : MAUTHAUSEN - PRAGUE - VARSOVIE - AUSCHWITZ  
MOSCOU - LENINGRAD  
RETOUR PAR LA BALTIQUE ET LES PAYS SCANDINAVES

- 1<sup>er</sup> départ de Paris, le 27 mai 1961 — Retour, le 16 juin 1961  
2<sup>e</sup> départ de Paris, le 6 août 1961 — Retour, le 26 août 1961  
1<sup>er</sup> JOUR 20 h. 25 : Départ de PARIS (Gare de l'Est).  
2<sup>e</sup> JOUR 3 h. 20 : Passage de la frontière Allemande à KEHL — 10 h. 54 : Passage gare frontière Autrichienne de SALZBURG — 13 h. 21 : Arrivée à LINZ - Déjeuner - Pélerinage au Camp de MAUTHAUSEN et Commando de GUSEN - Dîner et logement à Linz.  
3<sup>e</sup> JOUR 6 h. 30 : Départ de Linz — 8 h. 30 : Arrivée gare frontière SUMMERAU (côté Autriche) — 9 h. 30 : Départ gare frontière de Summerau (côté Tchécoslovaquie) — 15 h. 49 : Arrivée à PRAGUE - Dîner et logement.  
4<sup>e</sup> JOUR Matinée à Prague - Départ en autocar à BARANDOV, restaurant d'été typique au-dessus de VLTAVA (déjeuner) - Après-midi, visite de Prague en autocar - Dîner à Prague — 19 h. 54 : Départ de Prague.  
5<sup>e</sup> JOUR 2 h. 25 : Arrivée à la gare frontière de PETROVICE (côté Tchécoslovaquie) — 2 h. 34 : Arrivée à la gare frontière de ZEBRZYDOWICE (côté Polonais) — 4 h. 23 : Arrivée à KATOWICE - Petit déjeuner - Dans la matinée, départ en autocar pour la visite du Camp d'AUSCHWITZ - Cérémonie - Retour, dans l'après-midi à Katowice - Logement.  
6<sup>e</sup> JOUR Matinée, visite de la ville de Katowice — 13 h. 43 : Départ de Katowice — 17 h. 51 : Arrivée à VARSOVIE - Dîner et logement.  
7<sup>e</sup> JOUR Séjour à VARSOVIE - Dîner et logement.  
8<sup>e</sup> JOUR 9 h. 25 : Départ de Varsovie — 14 h. 16 : Arrivée gare frontière de TERESPOL (côté Polonais) — 16 h. 03 : Départ de la gare frontière de Terespol — 16 h. 35 : Arrivée à la gare frontière de BREST (côté Russe) — 19 heures : Départ de la gare frontière de Brest.  
9<sup>e</sup> JOUR 12 h. 30 : Arrivée à MOSCOU - Installation à l'hôtel.  
10<sup>e</sup>/11<sup>e</sup>/12<sup>e</sup> JOURS Séjour à MOSCOU.  
13<sup>e</sup> JOUR Départ, le matin, pour LENINGRAD par « TUPOLEV » - Après-midi libre à Leningrad.  
14<sup>e</sup> JOUR Séjour à LENINGRAD.  
15<sup>e</sup> JOUR 23 heures : Départ de Leningrad par s/s « Michael Kalinin ».  
16<sup>e</sup> JOUR 11 h. 30 : Arrivée à HELSINKI - Visite de la ville — 14 heures : Départ d'Helsinki.  
17<sup>e</sup> JOUR 7 heures : Arrivée à STOCKHOLM - Visite de la ville — 14 heures : Départ de Stockholm.  
18<sup>e</sup> JOUR En mer — 17 heures : Arrivée à COPENHAGUE - Visite de la ville — 20 heures : Départ de Copenhague.  
19<sup>e</sup> JOUR En Mer.  
20<sup>e</sup> JOUR 17 heures : Arrivée à TILBURY (Port de Londres) — 20 heures : Départ de Tilbury.  
21<sup>e</sup> JOUR 10 heures : Arrivée au HAVRE — 12 h. 50 : Départ du Havre par le train — 15 h. 49 : Arrivée à PARIS (Gare Saint-Lazare).

Dès à présent, veuillez nous adresser vos inscriptions de principe

# PAR L'AMICALE ET ORGANISÉS "SOUVENIR ET VOYAGES"

## PROGRAMMES DE DEUX VOYAGES

AVEC : MAUTHAUSEN - VIENNE - BUDAPEST - KIEV  
MOSCOU - LENINGRAD  
RETOUR PAR LA SCANDINAVIE

- 1<sup>er</sup> Départ de Paris, le 10 Juin 1961 — Retour, le 30 Juin 1961  
2<sup>e</sup> Départ de Paris, le 6 août 1961 — Retour, le 26 août 1961  
1<sup>er</sup> JOUR 20 h. 25 : Départ de PARIS (Gare de l'Est).  
2<sup>e</sup> JOUR 3 h. 20 : Passage de la frontière Allemande à KEHL — 10 h. 54 : Passage de la frontière Autrichienne à SALZBURG — 13 h. 54 : Arrivée à LINZ - Déjeuner - Pélerinage au Camp de MAUTHAUSEN et Commando de GUSEN - Dîner et Logement à STEYR.  
3<sup>e</sup> JOUR 7 h. 30 : Départ de la gare de Linz — 9 h. 35 : Arrivée à VIENNE (déjeuner) - Visite de la ville en autocar — 16 h. 15 : Départ de Vienne — 17 h. 28 : Arrivée à la gare frontière de NICKELSDORF — 18 heures : Départ gare frontière de HEGYESHALOM — 20 h. 35 : Arrivée à BUDAPEST - Dîner et logement.  
4<sup>e</sup> JOUR Journée à BUDAPEST.  
5<sup>e</sup> JOUR 9 h. 20 : Départ de Budapest — 16 h. 25 : Arrivée à la frontière de « ZAHONY » (côté Hongrois) — 17 h. 05 : Arrivée à la frontière de TCHOP (côté U.R.S.S.) — 22 h. 30 : Départ de la frontière de Tchop (couchettes).  
6<sup>e</sup> JOUR 17 h. 03 : Arrivée à KIEV - Installation à l'hôtel.  
7<sup>e</sup> et 8<sup>e</sup> JOURS Séjour à KIEV.  
9<sup>e</sup> JOUR Départ le matin de Kiev par « TUPOLEV 104 » - Arrivée à MOSCOU - Après-midi à Moscou.  
10<sup>e</sup> et 11<sup>e</sup> JOURS Séjour à MOSCOU.  
12<sup>e</sup> JOUR 22 h. 36 : Départ pour LENINGRAD par wagons-couchettes.  
13<sup>e</sup> et 14<sup>e</sup> JOURS Séjour à LENINGRAD.  
15<sup>e</sup> JOUR 23 heures : Départ de Leningrad par s/s « Michael Kalinin ».  
16<sup>e</sup> JOUR 11 h. 30 : Arrivée à HELSINKI - Visite de la ville — 14 heures : Départ d'Helsinki.  
17<sup>e</sup> JOUR 7 heures : Arrivée à STOCKHOLM - Visite de la ville — 14 heures : Départ de Stockholm.  
18<sup>e</sup> JOUR En mer — 17 heures : Arrivée à COPENHAGUE - Visite de la ville — 20 heures : Départ de Copenhague.  
19<sup>e</sup> JOUR En Mer.  
20<sup>e</sup> JOUR 17 heures : Arrivée à TILBURY (Port de Londres) — 20 heures : Départ de Tilbury.  
21<sup>e</sup> JOUR 10 heures : Arrivée au HAVRE — 12 h. 50 : Départ du Havre par le train — 15 h. 49 : Arrivée à PARIS (Gare Saint-Lazare).

## PROGRAMME-VOYAGE AVEC : MAUTHAUSEN

VIENNE - ZAGREB - BELGRADE - SOFIA - ISTAMBUL  
RETOUR PAR L'ADRIATIQUE  
LE PIREE - ATHENES - DURAZZO - RIEKA - VENISE  
MILAN - PARIS  
DU 7 AU 26 JUILLET 1961

- 7 JUILLET 20 h. 25 : Départ de PARIS par l' « Orient-Express » (Gare de l'Est).  
8 JUILLET 1 h. 09 : Passage à NANCY — 2 h. 46 : Arrivée à STRASBOURG — 3 h. 07 : Départ de Strasbourg — 3 h. 20 : Arrivée à la gare frontière (Franco-Allemande) de KEHL 3 h. 45 : Départ de la gare frontière de Kehl — 8 h. 56 : Passage à MUNICH — 10 h. 54 : Arrivée à la gare frontière Autrichienne de SALZBURG — 13 h. 21 : Arrivée à LINZ - Déjeuner - Pélerinage au Camp de MAUTHAUSEN et Commando de GUSEN - Dîner et logement à Linz.  
9 JUILLET 7 h. 30 : Départ de Linz — 9 h. 35 : Arrivée à VIENNE - Journée à Vienne.  
10 JUILLET 13 h. 45 : Départ de Vienne — 23 h. 35 : Arrivée à ZAGREB - Dîner et logement.  
11 JUILLET Journée à ZAGREB (Yougoslavie) - Logement.  
12 JUILLET 8 heures : Départ de Zagreb — 14 h. 28 : Arrivée à BELGRADE - Logement.  
13 JUILLET Séjour à BELGRADE (Yougoslavie).  
14 JUILLET 7 h. 34 : Départ de Belgrade — 17 h. 25 : Arrivée à SOFIA (Bulgarie) - Dîner et Logement à Sofia.  
15 JUILLET Séjour à SOFIA - Dîner - Départ à 21 h. 05.  
16 JUILLET 15 h. 55 : Arrivée à ISTANBUL (Turquie) - Logement.  
17 JUILLET Journée à ISTANBUL - Visite de la ville.  
18 JUILLET Dans la matinée, départ par avion pour ATHENES - Après-midi à Athènes.  
19 JUILLET Séjour à ATHENES - Matinée libre à Athènes - Après-midi départ pour le Col de SOUNION - Dîner au Sounion.  
20 JUILLET Continuation de la visite d'Athènes - Dans l'après-midi, visite du PIREE — 23 heures : Embarquement sur le paquebot « LITVA ».  
21 JUILLET En Mer.  
22 JUILLET 10 heures : Arrivée à DURAZZO (Albanie) - Visite de la Ville — 15 heures : Départ de Durazzo.  
23 JUILLET 17 heures : Arrivée à RIEKA (Yougoslavie) - Visite de la Ville — 21 heures : Départ de Rieka.  
24 JUILLET 8 heures : Arrivée à VENISE - Logement.  
25 JUILLET 7 h. 46 : Départ de Venise par le train — 10 h. 42 : Arrivée à MILAN — 21 h. 45 : Départ de Milan - Wagon couchettes.  
26 JUILLET 9 h. 55 : Arrivée à PARIS (Gare de Lyon).



afin que nous puissions vous envoyer les conditions

Pour tous les voyages faites votre inscription de principe, dès à présent, nous vous communiquerons les prix.

## "LE MARSEILLE"

16, Avenue de Malakoff (Métro Porte Maillot)

LE RESTAURANT DE QUALITE où les Déportés ont pris l'habitude de se rencontrer...

Nous tenons d'autres exemplaires de ce numéro spécial, à votre disposition contre 0,50 N. F. en timbres-poste.

Pour être toujours à l'heure offrez un cadeau utile !

## Albert BRUNET

Mat. 26.629 Mauthausen, Wiener, Neustadt, Reld-Ziph. Ebense

14, Rue de la Louhière, MORTEAU (Doubs)

Agent de Manufacture d'Horlogerie - Spécialité de Montres très précises  
et de Montre Joaillerie OR MASSIF

*Vente directe de la fabrique aux particuliers - Remise consentie aux Déportés, 33 %*

Exposition pour Paris : Amicale de Mauthausen, 10, rue Ledoux

ou écrire directement à BRUNET, Montres - MORTEAU (Doubs)

## HOTEL AUGUSTE BLANQUI

CONFORT MODERNE \*\*

*Accueil sympathique*

**25, Boulevard Auguste-Blanqui, PARIS-XIII<sup>e</sup>**

TÉLÉPHONE : Gobelins 82-23 - 82-24

Métro : Place d'Italie

De plus en plus nombreux sont les Déportés qui se font habiller chez :

## "MARC"

31, Boulevard de Valmy, COLOMBES (Seine)

Des tissus anglais de grande classe... Une coupe impeccable  
et naturellement une remise consentie aux membres de l'Amicale

FAITES UN ESSAI, IL SERA CONCLUANT...

Simplifiez le travail du Secrétariat de l'Amicale en lui adressant dès à présent, vos cotisations 1961 : CINQ NOUVEAUX FRANCS. D'avance : MERCI...

Toute lettre adressée à l'Amicale, trouve toujours ECHO, mais n'omettez pas de joindre des timbres pour réponse. Encore et toujours : MERCI.

IMPRIMERIE « LES PRESSES JURASSIENNES »

19, RUE DUSILLET — DOLE (Jura)

Dépôt légal 1<sup>er</sup> trimestre 1961 - N° 3 — Le Gérant : Emile VALLEY